3 1761 07936849 4

LIBRAIRIE
CISNEROS
BORDEAUX

805

Lysistrata 4 acte M. Sam[illegible]

Le Jouvenier originale
par Rzewuski

Lysistrata

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, au GRAND-THÉATRE,
le jeudi 22 décembre 1892.

Lysistrata

COMÉDIE EN QUATRE ACTES EN PROSE

Précédée d'un Prologue en vers

PAR

MAURICE DONNAY

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1893

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés, pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PERSONNAGES

AGATHOS	MM.	Guitry.
EIRONÈS		Calmettes.
LYCON		Montbard.
CLYSTHÈNE		Gauthier.
CYNÉSIAS		Matrat.
NICOSTRATE		Numa.
TARAXION		Schutz.
DERCYLE		Gildès.
STRYMODORE		Lacroix.
DRACÈS		Lugne Poe.
THÉORÈS		Flers.
OESILOCHUS		Courcelles.
ALCESTOR		Pujol.
SOSIAS		Parizot.
LYSISTRATA	Mmes	Réjane.
SALTARACCHIA		Aimée Tessandier.
LAMPITO		A. Leriche.
PHILINE		Moncharmont.
GLYCÈRE		Aimée Martial.
MYRTALE		Blanche Dufrêne.
CALLYCE		S. Carlix.
RHODIPPE		Claudia.
HIRONDELLE		Vernon.
ROSÉE		Parys.
MYRRHINE		Guertet.
NICODICE		Yves Roland.
CLÉONICE		Suger.
CALONICE		Alice Dufrêne.
CYNNAH		S. Munte.
DORIS		J. Bernys.

Matrones, Courtisanes, Esclaves, Soldats.

La scène se passe à Athènes, vers l'an 420 avant J.-C., à l'époque de la guerre du Péloponnèse.

Les passages guillemetés ont été supprimés par la censure.

La partition qui accompagne cette comédie est de M. Amédée DUTACQ et est éditée chez M. CHOUDENS fils.

LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

LYSISTRATA

UN HOMME, revêtu d'une blanche tunique avec, dans les cheveux, comme des bandelettes de violettes, devant que les chandelles soient allumées et le rideau étant encore baissé, aux spectateurs parle ainsi :

PROLOGUE

O Parisiennes, et vous,
Parisiens, salut à tous!

Devant que l'intrigue déroule,
Ainsi qu'un chemin montueux
Ses mille replis tortueux
Que son œuvre éclate ou s'écroule,

L'auteur m'envoie en vérité
Vers toi, public tant redouté,
Monstre, Dragon, Hydre de Lerne,
Pour t'apporter quelque clarté
Ce qui motive ma lanterne;
Et je viens, périlleux fardeau,
Soulever un coin du rideau.

Ce n'est pas une tragédie,
Remettez-vous d'un tel émoi;
Encor moins une parodie,
Car pour quel motif, dites-moi,
Chez vous la Grèce, votre mère,
Toujours, alternative amère,
Parle-t-elle en alexandrins
Qui vont comme de grands flandrins
Deux à deux, classiques et mornes,
Ou tombe-t-elle à des refrains
D'une irrévérence sans bornes
Et d'une bêtise sans freins?

Pourquoi Charybde tragédie
Si près de Scylla parodie?

Ils n'étaient pas tous des héros
Ces bons Grecs, pas plus que des pîtres.
Aristote, en plusieurs chapitres
Dont j'ignore les numéros,
Le prouve de façon congrue,
Et quand ils allaient dans la rue
C'était avant tout des humains.
Que ce fût Phèdre ou bien Oreste,
Ils avaient des pieds et des mains,
Des cœurs, des cerveaux... et le reste.
Alors vous allez voir des gens
Contre l'ordinaire coutume
Pareils à vous, sauf le costume;
Soyez-leur donc très indulgents,
Ils parleront comme vous-mêmes,
Et dans leurs conversations
Aux plus futiles questions

Mêlant les plus graves problèmes.
Que voulez-vous? l'auteur comprit
Par leurs écrits que leur esprit
De votre esprit était l'ancêtre:
Les Grecs faisaient des à-peu-près,
Par conséquent tenez-vous prêts,
Car vous en entendrez peut-être!

Seulement ils avaient des Dieux,
C'est plutôt cela qui vous manque;
C'était leur côté radieux,
Leur temple n'était pas la Banque,
Mais depuis le vieux Parthénon
Debout sur ses colonnes blanches,
Jusqu'à l'humble rocher sans nom
Perdu sous la mousse et les branches,
Chaque endroit était habité
Par la pure divinité :
Que ce fût la Nymphe anonyme
Gardienne d'une source infime,

Ou bien la Pallas Athéné,
La sage et la victorieuse,
Veillant sur sa cité rieuse
Comme sur un bel enfant né
Sous son égide glorieuse,
Les Dieux, les Dieux étaient partout !
Ce n'est donc pas chose hardie
D'en mettre en cette comédie.

Maintenant, pour vous dire tout,
Je crois que les oreilles prudes
Vont subir des épreuves rudes.
Les Athéniens gens d'un goût,
Vous l'admettrez, plutôt attique,
Dans la critique dramatique
Apportaient la bonne esthétique
Qui rit et ne se fâche pas ;
La pudeur était inconnue,
Et la Vérité toute nue
Au théâtre portait ses pas.

De même que dans leurs combats
Du stade, ils exposaient leurs lignes,
Sans nulle intention maligne
Depuis le haut jusques en bas,
Ils approuvaient que la pensée
De tout voile débarrassée
Se montrât telle qu'elle était ;
Et leur poète Aristophane
N'était pas traité de profane
Quand sur la scène il transportait
Quelques actes d'après nature.
Lorsqu'il faisait une peinture
Très rigoureuse de leurs mœurs,
Il n'excitait pas de rumeurs.
Le cordonnier comme l'Archonte
Ne trouvait pas étrange, non,
Qu'on donnât aux choses leur nom,
Et chacun y trouvait son compte
Sans que jamais on empêchât
La rude franchise du maître,

Franchise qui peut vous paraître
Extrême, à vous qui nommez chat
Ce qui n'est pas du tout un chat.
L'auteur ne vous prend pas en traître,
Il vient alarmer vos pudeurs.
Salut à vous, bons entendeurs !
Il vous prévient en sa clémence,
Pendant qu'il en est temps encor

Je vois que personne ne sort,
Je vais dire que l'on commence.

ACTE PREMIER

Une place à Athènes. Au fond, un petit temple. A droite, la maison de Lysistrata. A gauche, un portique

---

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, les portes du temple sont fermées. — Sur un banc, deux vieillards sont assis, vêtus de manteaux bruns, appuyés sur de longues cannes. — Ils écoutent; car sur un rythme lointain et lent, on entend dans le temple des voix de femmes.

Artémis, pure déesse,
Nous t'adorons à deux genoux :
Nous implorons que ta sagesse
Vienne en nous.

Si nos gorges sont embrasées
Par les rouges désirs vainqueurs

Répands tes clartés apaisées
En nos cœurs :

Artémis, dans tes routes fraîches
Et chastes nous voulons marcher;
Tu nous protègeras des flèches
De l'Archer.

Le Désir est semblable à l'homme
Qui te guettait, sœur d'Apollon !
Mais tu sauras le punir comme
Actéon.

DRACÈS.

Par Dionysos ! voilà des chants bien lugubres pour sortir du temple de Cypris. Ou je me trompe fort, mais si ces maudites femmes continuent de chanter ainsi, m'est avis qu'il va terriblement pleuvoir !

STRYMODORE.

Dracès, quand tu parles, je sens à chaque instant des gouttes. Tourne un peu

la tête, mon ami. On dirait à t'entendre que tu reviens du fin fond de la Cappadoce. Ne sais-tu donc pas que ce temple n'est plus dédié à Cypris, mais à Artémis, déesse de la chasteté.

DRACÈS.

Non, savais pas.

STRYMODORE.

Tu le sais, maintenant.

DRACÈS.

Mais dis-moi, Strymodore, dans quel but ce changement de destination ?

STRYMODORE.

C'est un essai, un simple essai. Depuis que leurs maris et leurs amants sont partis pour cette interminable guerre, elles se languissent les pauvres femmes ! Sauf les vieillards, les enfants et quelques Scythes

qui gardent la ville et font la police, elles n'ont rien à se mettre sous la dent.

Alors qu'arrive-t-il? La jeune épouse dont le mari est à la guerre pâlit et s'étiole privée d'amour comme une frêle fleur privée de rosée; la femme de trente ans, la brune matrone qui ne demande qu'à s'épanouir dans sa joyeuse maturité brûle, se consume et finalement se dessèche comme un beau fruit que ne dorent pas les rayons du soleil, et quant à la femme automnale, la femme des terribles cinquante ans, elle s'aigrit dans la continence comme un concombre dans la saumure, et devient insupportable et enragée. Ce n'est pas drôle... Aussi pour ne pas être en proie aux torturants désirs de Cypris, elles ont chassé la déesse de Volupté de tous ses temples et elles ont remplacé sa statue par la statue d'Artémis, la déesse chaste comme la lune

dont elle est la personnification. Mais, par Zeus sauveur, elles ont beau chasser Cypris de ses temples... ce n'est pas dans quelques murs de froide pierre que la déesse est enfermée... entends-moi bien, Dracès : chaque femme a son temple de Cypris, son temple intime, et de là elle ne la chassera pas.

DRACÈS.

Je ne les trouve pas à plaindre. N'ont-elles pas les vieillards? Pourquoi nous dédaignent-elles? Hé! hé!... il y a de vertes vieillesses.

STRYMODORE.

Sans doute, nous! mais nous sommes une exception... et encore toi...

DRACÈS.

Comment! et encore moi... Par Héraclès!

STRYMODORE.

A quoi te sert-il de protester... Tu es voûté comme un vieil âne d'Arcadie, édenté comme une vieille sorcière thessalienne et chauve comme Philoctète... A part ça, tu es très bien.

DRACÈS.

Si j'étais femme, je me rabattrais sur les Scythes.

STRYMODORE.

Des archers, fi donc! On ne prend pas pour amants des gens de police... il n'y a que les courtisanes qui peuvent se payer ces caprices-là.

DRACÈS.

Les matrones ont tort, il y a de rudes gaillards parmi les Scythes et d'une belle allure. Il y a des Scythes pittoresques.

STRYMODORE.

Quand donc, ô Dracès, les dieux t'enlèveront-ils la sotte manie de jouer ainsi sur les mots... ces plaisirs ne sont plus de ton âge... Entends-tu? les voilà qui recommencent.

Et cependant que dans le temple, lointaines et plaintives, on entend les voix des femmes, voilà que sveltes, enlacées, l'une blonde, l'autre brune, l'une en tunique bleue, l'autre en rose tunique passent Hirondelle et Rosée. Les femmes ont passé ; les chants ont cessé.

STRYMODORE, d'un air potinier.

« Tu connais ces deux petites fem-
« mes-là.

DRACÈS.

« Non... connais pas.

STRYMODORE.

« C'est Hirondelle et Rosée... en voilà
« qui se moquent bien que ce soit Artémis
« ou Cypris la déesse de ce temple.

DRACÈS.

« Jolies filles!

STRYMODORE.

« Je te crois... la brune est Hirondelle « et la blonde est Rosée... elles sont liées « par une grande affection.

DRACÈS.

« Ah! ah! »

Petit silence.

STRYMODORE.

C'est égal : il est grand temps que les hommes reviennent... et du train dont vont les choses, ils ne reviendront pas de sitôt.

DRACÈS.

O toi, tu es le plus fâcheux pessimiste que je connaisse.

STRYMODORE.

Pas du tout : raisonnons. C'est une

guerre sans issue... et puis nous accumulons sottises sur sottises. Comment! nous sommes battus... battus, massacrés en Sicile où Nicias s'est fait tuer. Nicias mort, il y avait un moyen de tout réparer.

DRACÈS.

Oh! tout réparer.

STRYMODORE.

Enfin, de sauver la situation tout au moins. Nicias mort, il fallait confier le commandement à Alcibiade... Au lieu de cela, on l'a tellement taquiné, embêté, jalousé, menacé même qu'il s'est réfugié à Sparte. Nous voilà bien avancés : à présent il se venge, il leur donne de bons conseils aux Spartiates, ils viennent de fortifier Décélie. Ah oui, laisser partir Alcibiade, voilà la gaffe! Mais que veux-tu? Nous sommes comme ça, nous sommes

comme ça : nous n'avons pas de suite dans les idées. On ne se plaît ici qu'aux nouveautés, nous changeons de généraux comme de chlamydes, et quand il n'y a pas de stabilité dans le commandement, il n'y en a pas non plus dans la victoire. Par Héraclès ! nous le voyons bien.

DRACÈS.

Nous ne voyons rien du tout. Nous n'avons plus Alcibiade, mais nous avons Agathos.

STRYMODORE.

Comment qu' tu dis ça?

DRACÈS.

Je dis que nous avons Agathos.

STRYMODORE.

Ah! ah! Agathos... ah! ah!

Il rit bruyamment.

DRACÈS.

Eh bien, oui, Agathos. Qu'est-ce qu'il te prend?

STRYMODORE.

Mais, mon pauvre ami, Agathos ne vient pas à la cheville d'Alcibiade.

DRACÈS.

Permets...

STRYMODORE.

Sans doute, toi, tu es agathiste, toi et quelques brutes de ton espèce.

DRACÈS.

Non, mais non, permets...

STRYMODORE.

Vous en êtes entichés parce qu'il est beau, dépensier et qu'il cause bien, comme si un chef d'armée avait besoin d'être un rhéteur. Il ne sait quoi inventer pour qu'on

parle de lui. Un général qui fait nettoyer ses tuniques à Corinthe, parce qu'il ne trouve pas qu'on dégraisse bien à Athènes. Par Zeus, cela fait pitié. Seulement les femmes se pâment. Pensez donc, un homme qui fait dégraisser ses tuniques à Corinthe! A la bonne heure, voilà un stratégiste! D'ailleurs c'est un homme à femmes.

DRACÈS.

Est-ce que tous les hommes ne sont pas à femmes... ou du moins ils l'ont été. Et si tu vas par là, Alcibiade aussi est un homme à femmes. Lorsqu'il était à Athènes, il était toujours chez les courtisanes. Sa femme, la pauvre Hipparète, en a assez souffert.

STRYMODORE.

Elle te l'a dit?

DRACÈS.

Non, mais je m'en doute... Agathos, lui, n'est pas marié au moins : il est libre. S'il fréquente, il est vrai, chez Salabaccha, c'est son droit et ça ne regarde personne.

STRYMODORE.

Chez Salabaccha et les autres. Mais tout cela nous serait encore égal s'il savait son métier... mais voilà trois grands mois qu'il est devant Décélie, et il n'est pas plus avancé qu'au premier jour.

DRACÈS.

Je voudrais bien t'y voir à sa place. Que ferais-tu?

STRYMODORE.

Je ne sais pas, moi... il me semble. Enfin à quoi servent ces hoplites qu'on lève à chaque instant à Zacynthe, à Milet, à

Argos et dans les îles... Il y en a des hommes là-bas. Moi je n'irais pas par quatre chemins. (Il fait des gestes avec sa canne.) Voilà Décélie là... je masserais mes cavaliers et mes hoplites et un beau matin, je lancerais tout ça à l'assaut.

DRACÈS.

Il les a lancés aussi à l'assaut, et la rivière?

STRYMODORE.

Où donc?

DRACÈS.

Là, entre Décélie et l'armée d'Agathos, il y a une rivière, ignorant, seulement on n'a pas pu passer la rivière.

STRYMODORE.

Pourquoi n'a-t-on pas pu passer la rivière?

DRACÈS.

Parce qu'il n'y avait plus d'eau... non parce qu'il n'y avait plus de gué... les eaux avaient grossi.

STRYMODORE.

Mais par Hermès de Dionysos, de Pan, de Zeus, de je ne sais quoi, de mon temps, mon cher, de mon temps, la moitié de l'armée se serait jetée dans le fleuve pour servir de gué à l'autre moitié.

DRACÈS.

Tu es plutôt gai... et s'il n'y a pas assez de soldats.

STRYMODORE.

Ils doivent remonter et se rejeter jusqu'à ce que le fleuve soit plein.

DRACÈS.

Tiens, il n'y a pas moyen de discuter

avec toi... tu es de mauvaise foi ou tu raisonnes comme un âne...

STRYMODORE.

Et toi comme un tambourin mouillé.

DRACÈS.

Tu n'es qu'un butor.

STRYMODORE.

Et toi un malappris.

DRACÈS.

Au revoir.

STRYMODORE.

Adieu.

DRACÈS.

Porte-toi bien.

STRYMODORE.

Crève!

Ils tirent chacun de leur côté.

SCÈNE II

HIRONDELLE et ROSÉE.

ROSÉE.

O Hirondelle, j'ai un peu peur. Quels sont ces hommes qui s'en vont, courroucés, en criant et gesticulant?

HIRONDELLE.

Sans doute des gens qui parlent politique.

ROSÉE.

Mais ils s'en vont chacun de leur côté.

HIRONDELLE.

C'est le seul moyen qu'ils s'entendent.

ROSÉE.

Ce sont des sorciers; ils ont tracé sur le

sol des signes bizarres et incompréhensibles.

HIRONDELLE.

Ce sont des vieillards, de bons vieillards qui, selon la coutume, parlent guerre et combats pendant que les peuples là-bas se cassent la tête.

ROSÉE.

Ce sont alors d'anciens soldats de Marathon, durs comme l'yeuse et l'érable dont ils sont faits à coup sûr.

HIRONDELLE.

Non, par Cérès. L'un, Dracès, est un fournisseur de l'armée qui a tripoté dans l'affaire des boucliers et l'autre, Strymodore, est un marchand venu de Thessalie ou d'on ne sait où et qui fait un peu l'usure par dessus le marché. Et voilà ceux qui critiquent les généraux, ô Républi-

que... des gens qui n'ont jamais été soldats et qui ne sont même pas Athéniens.

ROSÉE.

Hirondelle, cette nuit j'ai rêvé que nos maris combattaient devant Décélie. En ce moment ils sont blessés peut-être.

HIRONDELLE.

Peut-être.

ROSÉE.

Et s'ils avaient trouvé la mort?

HIRONDELLE.

Que veux-tu ? C'est la vie !

Elles s'on vont.

SCÈNE III

Toutes grandes s'ouvrent les portes du temple... et puissant s'élève l'hymne à Artémis dont on voit la blanche statue. — Les femmes sortent, se répandent sur la place,

forment des groupes, se dispersent. — Au premier plan, les unes assises, les autres debout :

LAMPITO, MYRRHINE, CALONICE, RHODIPPE, NICODICE, CALLYCE, forment un groupe principal.

LAMPITO, d'une voix forte.

Femmes, il ne faut pas vous éloigner. N'oubliez pas que Lysistrata nous a convoquées toutes sur cette place pour la dixième heure après les prières. Or notre chère Lysistrata ne peut tarder à venir, car elle est exacte comme feu Clepsydre elle-même. Donc ne vous éloignez pas : promenez-vous aux alentours ou si vous êtes fatiguées, asseyez-vous.

NICODICE, se couchant.

Parfaitement, voilà qui est bien dit.

MYRRHINE.

Admirez Nicodice : on lui dit de s'asseoir, elle se couche.

NICODICE.

Fais-en autant, Myrrhine.

LAMPITO.

Se coucher toute seule, merci bien. Par Hécate ! j'aime mieux rester debout.

NICODICE.

O Lampito, femme au tempérament excessif : je suis sûre que tu penses toujours à Taraxion, ton noble époux.

Elle rit.

LAMPITO, l'imitant.

Hi ! hi ! hi ! Et toi, à quoi penses-tu ?

NICODICE.

Moi, je ne pense à rien. Par Cérès ! cette petite prière m'a fait du bien.

LAMPITO.

Oh ! en voilà pour une heure ou deux... mais après ?...

MYRRHINE.

Après ?? tu surveilleras ton esclave, tu carderas la laine, tu la fileras, tu pétriras des gâteaux, tu laveras ton enfant, tu préparera le souper, que sais-je? Ah ! par les deux déesses, il y a tant de choses à faire pour une femme dans son ménage... Un homme est plutôt encombrant... ça vous fait perdre votre temps.

LAMPITO.

Nous savons, Myrrhine, que tu es la femme d'intérieur, par excellence; moi aussi je suis femme d'intérieur, seulement ce n'est pas le même. Ça ne m'empêche pas de m'occuper de ma maison... Au contraire je tiens à ce qu'elle soit bien tenue pour que mon mari s'y plaise... quand il est là. Est-ce que tu crois par hasard que mon esclave n'est pas comman-

dée comme il convient et mon enfant lavé comme il sied? Seulement c'est le soir... Ah! le soir quand je me mets au lit... est-ce la nuit, le silence, l'obscurité ou simplement d'être étendue...

MYRRHINE.

Ça doit être plutôt ça.

LAMPITO.

Toujours est-il que j'en ai pour un bon bout de temps à me tourner et à me retourner avant de m'endormir... et plus d'une fois il m'est arrivé de passer une nuit blanche !

NICODICE.

Moi aussi, j'ai passé plus d'une nuit blanche, mais moi c'est parce que j'ai peur. Et comme le temps semble long !

CALONICE.

N'est-ce pas? On croit que ce maudit coq ne va jamais chanter.

NICODICE.

Et le moindre bruit prend des proportions extraordinaires. Un meuble qui craque, le chien qui aboie et me voilà couverte d'une froide sueur. Il y a devant ma maison un olivier sacré. L'autre nuit, le vent soufflait dans ce sacré olivier, dans cet olivier sacré, veux-je dire, ça faisait pschu, pschu, pschu, on aurait dit qu'on marchait dans le vestibule.

CALONICE.

Dans ces cas-là, moi je me cache la tête sous mes couvertures, et je retiens ma respiration.

NICODICE.

Moi aussi. Par Pallas, je redoute les nuits blanches... Elles me paraissent cent fois plus noires que les autres. Tandis que lorsque mon mari est à côté de moi, je

dors tranquille... le reste du temps. Il n'y a pas de danger lorsqu'il y a un homme dans la maison : il est prêt à toute alerte.

MYRRHINE.

Si une souris trotte sur le plancher, vite il saute à bas du lit, prend son casque et son bouclier et la transperce de sa lance.

RHODIPPE, grosse femme.

Par Castor, je ne suis pas comme vous et je ne déteste pas de dormir seule.

LAMPITO.

Toi, il ne faut pas te déranger pendant que tu digères... Tu as besoin de toutes tes forces pour cette importante opération et si tu étais distraite, ça irait mal.

RHODIPPE.

Pourquoi dis-tu cela ? On dirait à t'entendre que je mange comme Héraclès.

MYRRHINE.

Tu es très gourmande... Je suis sûre qu'entre un amant et un plat de sylphium au miel, tu n'hésiterais pas.

RHODIPPE.

Je prendrais le sylphium au miel... ça ne trompe pas... l'homme est menteur, traître, volage, l'amant est léger....

MYRRHINE.

Tandis que le sylphium au miel est lourd. Je me rappellerai toujours la fois où tu m'en as fait manger à souper; d'ailleurs on le fait merveilleusement chez toi... C'est une justice à te rendre.

CALONICE.

Vraiment?

MYRRHINE.

Oh, ma chère. (Claquement de langue.) Mais la nuit j'ai eu un de ces cauchemars...

j'aurais eu sur l'estomac un hoplite avec toutes ses armes et trois jours de vivres dans son sac que ça ne m'aurait pas semblé plus lourd.

LAMPITO.

A poids égal, j'aime mieux l'hoplite, et toi, Calonice?

CALONICE.

Oh moi, je pense que ni l'hoplite ni le sylphium ne me rendrait heureuse.

MYRRHINE.

Calonice! ah! tu ne la connais pas. Pourvu qu'elle soit bien coiffée, que ses cheveux ondulent, qu'elle ait des parfums de Syrie, des fards qui lui donnent un teint de lys et de roses, une robe flottante, une tunique de soie jaune et des chaussures persiques elle n'en demande pas davantage... Mais pour les choses de l'amour

elle est d'airain, dure et froide comme son miroir. Elle trouve que les voyages à Cythère déforment la jeunesse, que les amants vous décoiffent en vous embrassant et à moins qu'elle ne rencontre un homme assez poli pour s'y refléter elle ne se laissera jamais surprendre.

LAMPITO.

Qu'est-ce que cela prouve ? Rhodippe et Calonice sont des exceptions : l'une aime la table par dessus tout et l'autre la toilette. Ce n'est pas une raison pour que les autres soient comme elles.

NICODICE.

« A propos d'exceptions, avez-vous vu « Hirondelle et Rosée ?

MYRRHINE.

« Faites attention, elles étaient là tout « à l'heure.

NICODICE.

« Elles sont parties... En voilà qui se « consolent de l'absence de leurs maris.

MYRRHINE.

« Est-ce qu'on sait? Ne soyons donc « pas rosses comme ça entre nous. Vous « n'admettez pas que deux femmes soient « simplement amies, sans que...

NICODICE.

« Mais certainement ; lorsque deux « femmes jeunes, exquises, adorables ne « se jalousent pas, ne se détestent pas, ne « médisent pas l'une de l'autre, c'est qu'il « y a entre elles quelque chose de plus « fort que la médisance et la jalousie, et « ce quelque chose c'est... c'est...

LAMPITO.

« C'est la boue !

MYRRHINE.

« Enfin avez-vous des preuves? Elles
« se promènent côte à côte, voilà tout.

NICODICE.

« Mais nous ne disons rien de plus...
« sinon qu'elles se promènent, qu'elles
« marchent ensemble. (On rit.) Il faut être
« très bon.

CLÉONICE.

« Et puis j'ai des renseignements sur
« Hirondelle, par Thratta mon esclave
« qui était à Milet en même temps
« qu'elle.

MYRRHINE.

« Raconte-nous ça.

NICODICE.

« Que les dieux soient bénis! nous al-
« lons entendre quelque potin terrible.

CLÉONICE.

« Hé bien, il paraît qu'à Milet, elle était
« encore jeune fille...

MYRRHINE.

« Il n'y a qu'à Athènes qu'elle pouvait
« trouver un imbécile pour l'épouser.

CLÉONICE.

« Il paraît qu'à Milet elle se promenait
« dans les rues avec les cheveux courts et
« bouclés comme un jeune garcon, elle ne
« s'épilait pas sous les bras et elle avait
« un grand manteau sombre, un long bâ-
« ton et des chaussures laconiennes.

NICODICE.

« Comme un homme?

CLÉONICE.

« Comme un homme.

MYRRHINE.

« C'est ridicule.

LAMPITO.

« C'est la boue.

CLÉONICE

« Si bien qu'à la fin elle n'osait plus sor-
« tir parce que les gamins lui jetaient
« des pierres.

LAMPITO.

« Braves enfants ! » (Petit silence.) Enfin tout cela ne nous rend pas nos hommes... Ce n'est pas drôle... « la nature a horreur du vide... » par Cypris, il est dur de s'endormir sans une tendre caresse. Est-ce vrai, Callyce? Tu ne dis rien, ma petite.

CALLYCE.

O Lampito, femme au tempérament excessif, que sont tes souffrances au prix des miennes! Toi, tu l'as connu au moins l'amour avec ton Taraxion... s'il meurt...

LAMPITO.

Au nom des dieux, que dis-tu là?... Taraxion mon Taraxion! non, tu sais, il ne faut pas jouer avec ces choses-là.

CALLYCE.

Je ne joue pas... c'est une supposition.

LAMPITO.

Il ne faut pas supposer... c'est vrai, tenez, rien qu'à cette pensée, ça me fait chaud dans le creux des mains... regardez plutôt.

NICODICE.

Nous te croyons.

LAMPITO.

« Non, non, regardez.

MYRRHINE.

« Eh bien oui, tu as le creux chaud, « très chaud, là es-tu contente... » Allons,

Callyce, reprends ton discours, mon enfant, je suis suspendue à tes lèvres.

NICODICE.

« Comme une simple Hirondelle ! » Tu disais...

CALLYCE.

Je disais que si mon époux, le brun Nicostrate périt dans cette malheureuse guerre, je n'aurai jamais connu ses caresses.

LAMPITO.

Comment ?

NICODICE.

Ah oui, au fait, Callyce ne vous a jamais raconté sa nuit de noces.

CALLYCE.

Hélas, elle ne ressemble pas aux autres. La nuit était venue, nos amis nous avaient reconduits avec des flambeaux et des tor

ches en criant : Hymen ! Hyménée ! Nous arrivons chez nous... les esclaves étaient couchés : on avait tout préparé, nettoyé la baignoire, fait chauffer l'eau et pétri la galette de sésame qui donne la fécondité. Bref tout était prêt... Les amis s'en vont.

NICODICE.

Enfin seuls !

CALLYCE.

Cynésias me serre contre lui, se jette à mes pieds, embrasse mes genoux.

LAMPITO.

Oh ! c'est cruel de nous raconter ça.

MYRRHINE.

Allons, du courage, Lampito.

TOUTES.

Femme au tempérament excessif.

CALLYCE.

Il me dit mille choses tendres et jolies,

m'appelant de mille noms charmants : mon bijou, mon idole, fille de Cypris, confidente des Muses, sœur des Grâces... moi je pleurais.

LAMPITO.

Il n'y avait vraiment pas de quoi... Ce n'était pas pour t'insulter qu'il te disait tout cela, ce garçon.

CALLYCE.

Je sais bien, c'était plus fort que moi... mais voilà que tout à coup on frappe à la porte de la rue.

MYRRHINE.

La fâcheuse belle-mère.

CALLYCE.

Non... c'était un ami de mon mari qui criait : « Dépêche-toi, Nicostrate, dépêche-toi ! — Qu'y a-t-il par Apollon ! — Il y a qu'un messager vient d'arriver... Le stra-

tège demande cinq cents hommes... il faut qu'ils partent pour Pylos, cette nuit même. — Tout de suite. — Tout de suite.

LAMPITO.

Alors?

CALLYCE.

Alors Nicostrate était désigné pour partir... Son nom était inscrit un des premiers sur la statue de Pandion. Il s'équipe, prend ses armes. Comme nous étions tous deux orphelins, n'est-ce pas? le festin nuptial avait eu lieu chez ma tante Lysistrata... de sorte qu'il n'y avait rien à la maison, pas une sardine, pas une aile de volaille... il a été obligé d'emporter dans son sac le gâteau de sésame qui donne la fécondité pour ne pas mourir de faim en route... C'est un comble! Et depuis ce temps-là je ne l'ai plus revu. Tu vois que j'avais rai-

son, Lampito, et que mon sort est encore plus cruel que le tien.

LAMPITO.

Comment ma pauvre victime, ton mari est parti le soir de tes noces, sans te... Par Héraclès ! ce n'est pas Taraxion qui aurait fait ça.

MYRRHINE.

Qui n'aurait pas fait ça, tu veux dire... D'abord s'il avait fallu qu'il partît, Taraxion, comment aurait-il fait ?

LAMPITO.

« C'est que vous ne le connaissez pas « Taraxion... Il ne se serait pas amusé, « comme Nicostrate aux bagatelles de la « porte.

MYRRHINE.

« C'est une brute alors.

NICODICE.

« Et puis tout dépend de la porte.

LAMPITO.

Possible... mais il n'aurait pas perdu son temps à m'appeler son bijou, son idole, confidente des Muses, sœur des Grâces, est-ce que je sais, moi. Va, ma chère Callyce, entre celui qui n'a jamais bu de vin de Chio et celui qui en ayant bu et s'y étant habitué n'en peut plus boire, le plus privé et le plus à plaindre est celui qui en a bu.

CALLYCE.

Tu as tes souvenirs, toi.

LAMPITO.

Ça ne tient pas chaud.

CALLYCE.

Tu peux te rappeler tes nuits heureuses... C'est toujours une consolation lorsqu'on est seule.., moi je n'ai même pas de souvenirs.

LAMPITO.

Alors tu n'as pas de regrets; mais au contraire une divine espérance.

CALLYCE.

Et si Nicostrate ne revient pas, s'il est tué?

LAMPITO.

Tu es jeune... tu te remarieras.

CALLYCE.

Le trahir... jamais! Je suis sa femme.

LAMPITO.

Ce n'est pas le trahir, puisqu'il n'a pas été ton mari... sérieusement. Tandis que si Taraxion ne revient pas, je suis trop vieille maintenant pour me remarier... sans compter que je ne trouverais pas facilement à le remplacer.

MYRRHINE.

Oh! oh! compliments.

CALLYCE.

Mais si je meurs, moi! réfléchis à cela : je n'aurai jamais, jamais connu les plaisirs de l'amour... « jamais un homme ne « m'aura... (Elle pleurniche.) et puis je ne saurai pas comment... » (Même jeu.) Si tu crois que c'est gai.

TOUTES.

Pauvre petite!

LAMPITO.

Ne pleure pas, mon enfant. Ta tante, notre chère Lysistrata nous a convoquées toutes aujourd'hui sur cette place, pour chercher un remède à nos maux. C'est une femme d'un grand jugement et d'un esprit subtil et je m'étonnerais fort si quelque invention sublime ne sortait pas de son cerveau, comme Pallas sortit jadis tout armée du cerveau de Zeus.

SCÈNE III

LYSISTRATA, sort de sa demeure.

DES VOIX.

Nous te saluons, chère Lysistrata!

LYSISTRATA.

Tout le monde est là... nous allons pouvoir commencer, mes chères amies. Est-ce que les courtisanes sont arrivées?

LAMPITO.

Pas encore.

MYRRHINE.

Elles sont donc aussi convoquées?

LYSISTRATA.

Certainement... toutes les femmes... ce sont des femmes, et j'ai besoin d'elles autant que de vous autres pour mener à bien mes projets.

CALLYCE.

Les voici! les voici!

Ayant à leur tête Salabaccha dans un riche costume oriental, un groupe de courtisanes vêtues d'étoffes somptueuses arrive du fond de la scène et, à quelques pas des matrones, s'arrête.

LYSISTRATA.

O Salabaccha, pourquoi te tiens-tu à l'écart avec tes compagnes: venez au milieu de nous : dans la cité déserte, et dans Athènes désolée ne sommes-nous pas toutes égales?

SALABACCHA.

Tu as raison : nous sommes égales puisqu'il n'y a plus d'hommes.

Lysistrata circule au milieu des courtisanes; cependant :

CALONICE.

As-tu remarqué les pendants d'oreilles de la grande brune?

RHODIPPE.

C'est asiatique, sans doute.

CALONICE.

Elles ont toutes mis des tuniques brodées pour venir... ; on ne se met pas en tunique brodée pour sortir le matin, c'est ridicule.

MYRRHINE.

Elles n'en ont peut-être pas d'autres.

NICODICE.

Et puis pour ce que ça leur coûte!

LYSISTRATA.

Voyons, mes amies, ne restez pas ainsi séparées en deux camps.

CALONICE.

Tu veux que nous soyons mêlées avec ces femmes?

LYSISTRATA.

Sans doute, par Pallas! C'est justice

puisque nous leur demandons de venir; et puis qu'est-ce que c'est que cette bégueulerie intempestive? Comment vous vous occupez d'elles à chaque instant, vous vous faites raconter leurs histoires, vous les imitez, vous les copiez, vous avez les mêmes costumes, les mêmes goûts, les mêmes amants quelquefois et vous voulez faire je ne sais quelle distinction humiliante et puérile. Mêlez-vous, mêlez-vous, par Castor! Quand il s'agit de prendre une décision contre les hommes, les femmes ne doivent-elles pas se réunir dans une implacable fraternité?

Les matrones se dispersent avec les courtisanes.

Et toi, Lampito, femme de bonne volonté, Athénienne à la voix forte, tu serviras en cette circonstance de héraut. Ordonne à ces femmes de prendre place et d'écouter.

LAMPITO.

Faites silence! faites silence! Priez les dieux et les déesses que tout se passe au mieux dans cette assemblée pour le plus grand avantage d'Athènes et notre propre bonheur. Que la palme soit décernée à celle qui par ses actes et par ses paroles a le mieux mérité du peuple athénien et des femmes. Adressez ces vœux au ciel en demandant le bonheur pour vous-mêmes. Io Pœan! Io Pœan! réjouissons-nous.

NICODICE.

Daignent les dieux et les déesses accueillir nos vœux et nos prières. Apollon, Apollon, dieu de la lumière dorée, rédempteur du mal moral, répands sur cette assemblée tes chaudes clartés. Apollon, dieu à la lyre d'or qui règnes sur Délos sacrée, que l'harmonie soit entre nous

comme entre les divins citharèdes que tu inspirais !

MYRRHINE.

Et toi, fille de Zeus tout-puissant et de la belle Léto, déesse de la pure lumière, reine des forêts qu'on adore sous plusieurs noms, qui n'a jamais connu les souillures de l'amour, ô toi la plus pure des vierges et la plus belle, Artémis, chasse de notre chair le désir qui est le pire conseiller, ou qu'il soit dévoré en nous par les chiens de la honte, comme jadis fut déchiré par sa propre meute Actéon, l'audacieux voyeur !

SALABACCHA.

Et toi, surtout, vierge invincible, Pallas aux yeux d'azur et à la lance d'or, qui protèges une illustre cité, ô toi l'Immaculée sortie de la tête du dieu suprême, toi la divine Intelligence, accours à notre voix, descends en nous et que la Sagesse préside

à l'assemblée des nobles matrones d'Athènes.

LAMPITO.

Silence! Ecoutez toutes. L'assemblée des femmes s'est réunie ce matin afin de rechercher un moyen de faire cesser la guerre qui depuis vingt ans prend à la Grèce le meilleur et le plus pur de son sang. Qui demande la parole?

LYSISTRATA.

Moi!

LAMPITO.

Mets d'abord cette couronne avant de parler. (Elle lui pose sur la tête une couronne d'olivier.) Silence! qu'on se taise! attention! car la voici qui crache, selon l'usage des orateurs... elle en a sans doute long à dire.

QUELQUES VOIX.

Ecoutez! écoutez!

LYSYSTRATA.

Si j'ai pris la parole, ce n'est pas par ambition, j'en atteste les déesses, c'est par nécessité, par devoir, parce qu'il y a des choses qu'il faut dire, et je les dirai... mal, sans doute. (Protestations dans la foule. Vous êtes bien gentilles, mais je sais parfaitement que je ne suis pas orateur, ou oratrice si vous aimez mieux, non, orateur. Enfin je parlerai comme je pourrai.

UNE VOIX.

Ce sera très bien.

LYSISTRATA.

Merci. Il est évident que si j'avais habité sur le Pnyx pendant ma jeunesse, si j'avais passé mon temps à voir et écouter les démagogues faire de grands bras et débiter un tas de mensonges, je pourrais vous faire un discours vide, creux, ron-

flant, en un mot un discours modèle. Mais je sais très bien que malgré vos prières, Apollon ne se dérangera pas, d'abord parce qu'il est en pierre et ensuite parce qu'il ne se dérange pas souvent pour les rhéteurs dont le métier est d'être éloquents, à plus forte raison pour une simple femme. Ecoutez-moi cependant! Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du bon sens ; la nature m'a douée d'un jugement droit que je développe encore, grâce aux sages leçons de mon père et des vieillards. Je demande aussi l'indulgence des courtisanes qui sont ici.

QUELQUES VOIX.

Mais comment donc ! parfaitement.

LYSISTRATA.

Peut-être trouveront-elles mon langage bien vulgaire, elles qui ont coutume de

traiter les plus hautes questions esthétiques et d'amour avec les philosophes, les sophistes et les poètes... mais qu'elles songent aussi que tandis qu'elles rivalisent avec les plus grands esprits de langage fleuri et de belles conceptions, nous, nous restons dans nos maisons à surveiller si le brouet n'est pas trop clair et le civet de lièvre cuit à point.

QUELQUES VOIX.

Très bien... c'est juste...

LYSISTRATA.

Les courtisanes ont le loisir de s'instruire parce qu'elles n'ont qu'à faire l'amour... et encore la plupart du temps elles font semblant.

SALABACCHA.

Pas plus que vous.

LYSISTRATA.

Et d'abord, avant tout, il faut que je vous remercie...

UNE VOIX.

Plus haut, nous n'entendons pas.

LYSISTRATA.

Ah! j'avais aussi oublié de vous prévenir que je n'ai pas la voix extrêmement forte... je ne suis pas aphone, seulement je n'ai pas le creux... Mais vous n'avez qu'à observer le plus grand silence, et vous m'entendrez tout de même, parce que si je n'ai pas la voix forte, j'ai une prononciation excellente... on ne peut pas me retirer ça.

DES VOIX.

Ecoutez! Ecoutez!

LYSISTRATA.

Avant tout, il faut que je vous remer-

cie de vous être toutes rendues à mon appel avec cette louable exactitude ; oui, je vous remercie, et les hommes devraient prendre exemple sur vous, car pour que vous veniez à l'assemblée, on n'a pas été obligé de fermer les cabarets, on n'a pas eu besoin de tendre la corde rouge autour des retardataires sur l'Agora, et enfin, ce qui est mieux, vous êtes venues sans aucun espoir de salaire, même les courtisanes, vous êtes venues sans qu'on vous promette le triobole pour prix de votre présence. Votre conduite doit faire honte aux hommes, car vous avez agi comme aux vieux temps des vertus civiques et guerrières, comme aux jeunes années de la République, alors que nul n'eût osé faire payer les soins qu'il donnait aux affaires publiques : chacun apportait son repas, du pain, deux oignons, trois olives

et du vin dans une petite outre. Mais aujourd'hui le citoyen court gagner ses trois oboles : quant aux prytanes, aux héliastes, aux archontes, aux thesmothètes, aux polémarques, c'est à qui rivalisera de vénalité : et le magistrat est un mercenaire comme le maçon.

UNE VOIX.

Ah! par Cérès, ça c'est envoyé!

LYSISTRATA.

Certes ma patrie m'est chère autant qu'à vous, mais je déplore de voir ce qui s'y passe. Je vous parlais tout à l'heure des vertus guerrières. La guerre peut être sacrée et nécessaire, sacrée lorsqu'un peuple défend ses croyances et ses dieux, nécessaire s'il doit défendre son territoire et son existence même. Mais lorsque la guerre naît de prétextes cherchés et com-

bien futiles ! lorsqu'elle devient un jeu, un moyen de s'enrichir pour quelques stratèges qui reçoivent des amphores de vin de tous les fournisseurs, un moyen de mauvaise popularité pour quelques meneurs ambitieux et braillards, alors la guerre devient vile, barbare et détestable aux dieux. (Très bien... très bien.) Or pourquoi avons-nous la guerre depuis vingt ans, pourquoi la Grèce n'est-elle plus qu'un vaste camp ? Est-ce parce que les Barbares ont dévasté nos champs, brûlé nos temples et pillé nos cités ? Non... c'est pour une bagatelle, un petit incident de ville à ville. Un soir, des jeunes gens ivres vont à Mégare enlever la courtisane Simétha ; les Mégariens, pour se venger, enlèvent à leur tour deux courtisanes de la maison d'Aspasie et pour trois filles de joie voilà la Grèce en feu ! Ce n'est pas

sérieux. Alors les champs sont abandonnés, les paysans se réfugient dans les villes, on ne célèbre plus les Dionisiaques, on n'entend plus les flûtes champêtres. Chaque cité, chaque île si minime qu'elle soit doit fournir des chevaux et des soldats. Les arts ne sont plus cultivés, le militarisme règne en maître, et moi je dis : le militarisme, voilà l'ennemi.

S'il y a une trêve, une courte trêve, les hommes ne quittent pas leurs armes dans la ville, ils s'en vont la lance au poing sur le marché ; on les voit au milieu des marmites et des légumes, armés en guerre comme des Corybantes. Voyons, est-ce vrai ? Ai-je raison ? Exagère-je ? Moi qui vous parle, j'ai vu l'autre jour sur le marché un phylarque avec de longs cheveux : il était à cheval et versait dans son casque de la purée qu'il avait prise à l'étalage d'une

vieille, tandis que son cheval caracolait et piétinait un tas de figues, au grand désespoir d'une petite marchande à côté.

LAMPITO.

C'est la boue.

LYSISTRATA.

Evidemment, nous autres femmes, nous aimons les fanfares, les casques, les crinières, les défilés, les revues et les beaux hommes. Il faut que les hommes aillent dans les palestres, s'exercent à la lutte, lancent le disque, conduisent les chars : mais nous avons besoin qu'ils soient forts et non qu'ils versent du sang, et ce que nous aimons ce n'est pas qu'ils fassent la guerre, mais qu'ils soient capables de la faire. Il est flatteur d'être caressée par un capitaine à trois aigrettes et à manteau de pourpre. Quant à celles d'entre nous qui

aiment la tunique rouge, qu'elles réfléchissent qu'une fois ôtée et accrochée, qu'elle soit rouge ou non, la tunique, cela a bien peu d'importance. J'en sais quelque chose... Lycon, mon mari, est capitaine.... mais lorsqu'il revient de campagne avec son sac qui empoisonne le ragoût à l'oignon, et tout ce cuir dans lequel il a eu chaud, je vous jure que ce n'est pas excitant... (C'est vrai ! C'est vrai !)

LYSISTRATA.

Enfin, ne regrettez-vous pas que les pères de vos enfants soient loin de vous à l'armée ? Car sans doute, il n'est pas une de vous dont le mari ne soit absent.

CALONICE.

Le mien est depuis cinq mois en Thrace à surveiller Eucrate.

NICODICE.

Il y a sept grands mois que le mien est à Pylos.

LYSISTRATA.

Eh bien! Si j'ai trouvé un moyen de terminer la guerre, voulez-vous toutes me seconder ?

MYRRHINE.

Oui, par les déesses, je le jure, quand je devrais mettre ma robe en gage et en boire l'argent le même jour.

CALONICE.

Et moi, quand on devrait me couper en deux comme une sole et m'enlever la moitié de moi-même.

LAMPITO.

Et moi, pour voir la Paix, je gravirais la cime du Taygète.

LYSISTRATA.

Alors je ne me tairai pas plus long-

temps. Femmes, si nous voulons contraindre nos maris à faire la paix, il faut nous abstenir...

MYRRHINE.

De quoi?... parle!

LYSISTRATA.

Le ferez-vous?

LAMPITO.

Nous le ferons... dussions-nous en mourir.

LYSISTRATA.

A la prochaine trêve, lorsque vos maris reviendront, la première chose qu'ils feront comme toujours, ce sera de vous demander... n'est-ce pas?

LAMPITO.

Nous leur offrirons même.

LYSISTRATA.

O Lampito, femme au tempérament ex-

cessif, c'est justement ce qu'il ne faut pas faire... il faut leur refuser, au contraire, il faut les repousser avec pertes.

MYRRHINE

Comment ?

LYSISTRATA.

Mais oui... quand ils voudront vous... parfaitement, il faut poser vos conditions et ne vous livrer que s'ils vous promettent de faire la paix.

MYRRHINE.

Par Castor, elle a raison.

NICODICE.

C'est clair.

CALONICE.

Ils seront bien attrapés.

CLÉONICE.

Nous les tenons. O Lysistrata, femme ingénieuse.

RHODIPPE.

Esprit subtil !

LAMPITO.

Cerveau sublime!

TOUTES.

Io! Io! réjouissons-nous.

LYSISTRATA.

O nobles Athéniennes, je n'en attendais pas moins de vous. Donc vous êtes prêtes à vous lier par un serment inviolable!

TOUTES.

Oui! oui! prononce la formule.

LYSISTRATA.

Vous êtes bien déterminées... alors je puis vous dire maintenant que l'heure est proche où vous pourrez mettre à exécution vos sages résolutions.

MYRRHINE.

Comment? que veux-tu dire?

LYSISTRATA.

Oui, j'ai reçu cette nuit un messager secret envoyé par Agathos ?

SALABACCHA.

Agathos ?

LYSISTRATA.

Je suis bête, par Agathos... non par Lycon, veux-je dire... par mon mari... or, nos hommes vont arriver vers la douzième heure, l'armée n'est plus qu'à quelques stades de la ville. Io ! io ! réjouissez-vous ! Pourquoi vous détourner ? où allez-vous ? Eh bien, vous vous mordez les lèvres, vous secouez la tête. Pourquoi cette pâleur ? ces larmes ? Le ferez-vous, oui ou non ? Vous hésitez ?

MYRRHINE.

Non, je ne le ferai pas... que la guerre continue.

LYSISTRATA.

Et toi, Calonice, que dis-tu, toi qui consentais tout à l'heure à ce qu'on te coupât en deux? O ma belle sole, la solitude te fait peur.

CALONICE.

Tout, excepté cela. Ordonne-moi de passer dans le feu, mais ce qu'il y a de plus doux au monde...

LAMPITO.

De principal !

CALONICE.

S'en priver, ma chère Lysistrata.

LYSISTRATA.

Et toi, Nicodice, as-tu aussi changé d'avis?

NICODICE.

Moi aussi, j'aime mieux passer dans le feu.

LYSISTRATA.

O Athéniennes, femmes dévergondées, je n'en attendais pas moins de vous. Vous ne pensez donc qu'à ça?

CLÉONICE.

Que veux-tu, nous ne sommes pas des femmes supérieures comme toi... et notre sexe n'est pas dans notre cerveau, il est à sa place.

LAMPITO.

Oh oui ! Et puis tu nous dis ça, comme ça... une heure avant, on n'a pas le temps de se préparer à résister, moi je croyais qu'on avait au moins... trois mois. Nous ne sommes pas encore faites à cette idée-là, ce n'est pas notre faute.

LYSISTRATA.

Ainsi donc je n'ai personne avec moi lorsque j'agis pour votre propre bonheur,

ô folles, ô chiennes que vous êtes! Vous êtes indignes du nom de femmes, j'en atteste le soleil qui nous éclaire. Alors pourquoi invoquiez-vous Apollon, dieu de la lumière dorée, et Artémis, déesse de la chasteté, et Pallas, déesse de la sagesse alors que vous restez dans l'ignorance, la bestialité et la démence? Pourquoi invoquiez-vous les dieux et les déesses?

MYRRHINE.

Parce que ça se fait toujours... c'est l'habitude.

On rit.

LYSISTRATA.

Et voilà maintenant que vous blasphémez. C'est complet... Alors je n'ai personne... vous m'abandonnez.

HIRONDELLE et ROSÉE.

Nous, Lysistrata, nous prêterons le serment que tu veux.

LYSISTRATA

Et toi, Callyce, chère enfant, que j'ai élevée comme ma propre fille, toi qui es restée pure :

NICODICE.

Oh combien !

LYSISTRATA.

Ne me seconderas-tu pas ?

CALLYCE.

Oh non, ma tante, tu comprends, moi je ne jure rien du tout... voilà assez longtemps que j'attends, je ne jure rien du tout. Et s'ils ne veulent pas faire la paix, alors ils repartiront comme ça et je resterai encore une fois le bec dans l'eau. J'en ai assez, moi, du mariage blanc, ce n'est pas naturel. L'homme est le maître, et je dois obéir. Je ne tiens pas du tout à mourir sans avoir éclairci les mystères de Cypris.

LYSISTRATA.

Tu ne penses donc qu'à ça?... C'est son idée fixe... mourir avant d'avoir connu les mystères de Cypris. Tu ne serais pourtant pas la seule.

CALLYCE.

Belle consolation !

LYSISTRATA.

Par Hécate, il y en a quelques-unes qui sont mortes avant... elles n'en sont pas mortes... si, elles sont mortes, mais je veux dire enfin... que ce n'est pas si...

SALABACCHA.

O Lucine, qui délivres les femmes en couches, viens au secours de notre chère Lysistrata.

LYSISTRATA.

Si quelqu'une d'entre vous veut proposer un autre moyen de terminer la

guerre, qu'elle demande la parole, qu'elle mette sur sa tête la couronne d'olivier et qu'elle monte à cette tribune... que personne ne sorte.

TOUTES.

Non, non, remets ta couronne.

LYSISTRATA.

Alors... quoi?

CALONICE.

Mais si, ce qu'aux dieux ne plaise, nous nous abstenions complètement de ce que tu dis, en aurions-nous plutôt la paix!

LYSISTRATA.

Sans nul doute, par les déesses. Restons chez nous fardées de céruse, soigneusement épilées à la flamme d'une lampe : répandons sur nos corps des parfums enivrants, et drapons-nous négligemment dans de transparentes tuniques de pour-

pre; les hommes alors seront troublés; nous nous rendrons désirables par mille poses ingénieuses et lorsqu'ils seront à bout de patience, ils feront la paix, j'en suis certaine...

SALABACCHA.

Moi aussi, je connais les hommes. O nobles matrones d'Athènes, refusez-vous, ils vous désireront.

MYRRHINE.

Salabaccha, ma belle, tu ne risques rien. Si nous les décourageons, ils iront chez les courtisanes.

LYSISTRATA.

Mais si les courtisanes prêtent aussi le serment... et elles le feront, car c'est leur intérêt que la guerre se termine. Cette inaction leur est préjudiciable.

MYRRHINE.

Elles se reposent.

LYSISTRATA.

Sans doute... mais elles ont un train de maison, des esclaves à nourrir, des parasites à entretenir...

SALABACCHA.

Les frais généraux courent pendant ce temps-là!

NICODICE.

Et les généraux frais courent aussi!

LYSISTRATA.

Et puis je ne dis pas cela pour déprécier les hétaïres... certes elles sont élégantes, raffinées, exquises, chanteuses habiles et danseuses pleines de charme... grâce aux poètes et aux philosophes qui fréquentent chez elles, elles ont une conversation bien plus intéressante que la nôtre et dans Athènes, la ville-lumière, à côté des courtisanes c'est nous les femmes honnêtes qui sommes des grues... mais seraient-elles

encore cent fois plus jolies et plus instruites, l'homme est ainsi fait que c'est ce qu'il ne peut avoir qu'il désire le plus, surtout lorsque ça lui est dû, et comme nos maris ne nous auront pas, c'est nous qu'ils désireront.

LAMPITO.

Et s'ils nous frappent.

CLÉONICE.

Un homme qui bat une femme est un lâche.

SALABACCHA.

Un homme qui bat une femme est un mâle.

LYSISTRATA.

S'ils frappent vous ne leur ouvrirez pas, mais en poussant des cris aigus comme des fourches, vous monterez sur vos terrasses.

NICODICE.

Mais s'ils nous terrassent, ils sont les plus forts.

MYRRHINE.

S'ils nous prennent de force?

LYSISTRATA.

Mauvaise affaire! Le plaisir est un fruit qui augmente lorsqu'il est partagé. Donc, ô femmes, ne faiblissez pas, ne vous laissez pas toucher, soyez toujours en éveil comme un paquet d'orties. Ne vous laissez ni convaincre ni corrompre. Alors songez aux bénéfices que vous retirerez de votre attitude énergique. Vous perdrez peut-être un jour ou deux, et encore... mais c'est reculer pour être mieux sautées. Alors, ô Lampito, femme au tempérament excessif, tu auras ton Taraxion valeureux, toutes les nuits, à tes côtés.

LAMPITO.

Ah, par Hécate, ne me dis pas ça.

LYSISTRATA.

Toi, Nicodice, tu n'auras plus peur la nuit et tu entendras toujours ronfler à tes côtés un bras pour te défendre.

SALABACCHA.

Le bras qui ronfle n'est pas mal.

LYSISTRATA.

C'est un rien. Et toi, Cléonice, ton mari ne dépensera plus tout l'argent de la maison à s'équiper. Songe qu'une cuirasse coûte dix mines, et avec dix mines on en a des bandelettes, des réseaux et des chaussures persiques. Et toi Rhodippe, grosse gourmande, songe que si on fait la paix, toutes les provinces nous deviendront amies : tu pourras manger des anguilles du lac Copaïs et de l'ail de Mégare et

boire des vins de Sicile. Tout cela n'est pas bagatelles.

RHODIPPE.

Par Héraclès ! elle a de nouveau raison.

NICODICE.

C'est nous qui étions folles et imbéciles.

LYSISTRATA.

Eh bien, maintenant, êtes-vous décidées à vous lier par un serment inviolable?

TOUTES.

Oui, oui, nous y consentons.

LYSISTRATA.

Et toi, Callyce, ma chère enfant, persistes-tu toujours dans tes sottes idées?

CALLYCE.

Oh! oui, ma tante, je persiste, moi je ne jure rien. D'abord je ne sais même pas ce qu'il va me demander, au juste... et si

j'allais trahir le serment... sans m'en apercevoir.

SALABACCHA.

La première fois on s'en aperçoit toujours.

LYSISTRATA.

Pourtant tu nous vois toutes raisonnables et décidées à patienter pour le salut de la République.

CALLYCE.

Oh moi, ma tante, la République, je m'en moque, il y a encore ça... tu comprends que je ne veux pas mourir sans...

LYSISTRATA.

Oui, oui, nous savons le reste. Tu comprendras aussi que je ne peux pas m'arrêter à l'entêtement d'une petite fille de ton importance... ni admettre que tout le troupeau soit gâté par une brebis de ton espèce.

SALABACCHA.

Tu es dure Lysistrata.

LYSISTRATA.

C'est ma nièce.

SALABACCHA.

Ça c'est une raison.

LYSISTRATA.

Par conséquent tu seras enfermée dans le temple d'Artémis et mise sous la protection de la chaste Déesse. Ça te calmera. Vous femmes, veillez à ce qu'elle ne s'échappe pas.

On entoure Callyce.

MYRRHINE.

Allons, vite, Lysistrata, lions-nous par un serment inviolable. Chacune de nous, à son tour, prononcera la formule et toutes la répéteront ensemble.

LAMPITO.

Oui, jurons sur un bouclier, comme les sept chefs devant Thèbes.

LYSISTRATA.

On ne peut pas jurer la paix sur un bouclier.

RHODIPPÉ.

Il faut auparavant immoler une brebis et nous partager ses entrailles fumantes.

LYSISTRATA.

Charmant! Tu n'y songes pas, Rhodippe... nous ne devons pas répandre le sang d'une innocente victime, nous qui faisons ce serment par dégoût et par horreur du sang versé.

CALONICE.

Mais comment jurer?

LYSISTRATA.

Voici ce que je propose : plaçons à terre une grande coupe noire; immolons-y une outre de vin de Thasos et jurons de n'y pas mêler une goutte d'eau.

RHODIPPE.

Ah ! ce serment me plaît plus que je ne saurais dire.

LYSISTRATA.

Et pour donner à ce serment le caractère sacré qu'il comporte, qu'on aille au temple d'Artémis chercher la prêtresse, les joueuses de flûte, de luth et de cymbales, que l'on m'apporte une coupe et une outre. En même temps vous emmènerez ma nièce Callyce et l'enfermerez en lieu sûr. Allons, Nicodice et toi, Myrrhine, chargez-vous de ce pénible devoir... si cruel qu'il vous paraisse, dites-vous que c'est pour le plus grand bien de toutes et pour le salut de la République.

MYRRHINE.

Viens donc, Callyce, ma pauvre amie.

CALLYCE.

Marchez... je vous suivrai sans résis-

tance... O femmes, retenez bien ceci : c'est qu'il n'est pas permis aux humains de remonter le courant des lois naturelles... En vain vous me mettez sous la garde de la chaste Artémis... je ne suis pas prophétesse ni versée dans les sciences méthiques. Mais toutes vos précautions n'y feront rien, Eros sera vainqueur et Cypris victorieuse si les dieux ont décidé que je ne doive pas mourir avant d'avoir connu les mystères de l'Amour.

Elle entre dans le temple. Lampito, Nicodice, la Prêtresse, les joueuses de flûte, de luth et de cymbales, deux femmes portant une grande coupe noire, une autre portant une outre et une autre enfin une coupe d'or apparaissent sous le portique.

LAMPITO.

Silence ! silence ! voici le cortège sacré !

Musique. Cortège. On dépose une coupe par terre devant Lysistrata.

RHODIPPE.

Ah! mes chères amies, la superbe coupe! quel plaisir ce sera de la vider.

LYSISTRATA.

Toute-puissante Persuasion, et toi, coupe amie de la joie, recevez ce sacrifice et soyez propice aux femmes.

On verse dans la coupe le contenu de l'outre.

RHODIPPE.

Quel sang vermeil! comme il coule bien et quelle odeur exquise, par Castor!

LYSISTRATA.

Allons, Lampito, et vous toutes, étendez la main sur cette coupe et prenez les mêmes engagements.

TOUTES.

Si mon époux ou mon amant
Se présente amoureusement
Si douce que soit sa caresse,
Avec quelque ardeur qu'il me presse,
Je n'exaucerai pas ses vœux.

CALONICE.

Et je mettrai dans mes cheveux
Sous la pourpre des bandelettes
La couronne de violettes;
Et grâce aux transparents tissus,
Il aura quelques aperçus
De mes beautés les plus secrètes
Qui lui mettront le cœur en fête.

SALABACCHA.

Mais tout ceci n'est encor rien :
Femmes, sur le mode ionien,
Avec des paroles lascives
Et par des poses expansives,
Je simulerai le plaisir
Pour exaspérer son désir.

LYSISTRATA.

Par Zeus! entre l'arbre et l'écorce
S'il veut s'aventurer de force,
Tant pis s'il se laisse pincer;
Car, avant de me terrasser,
Ce sera la lutte acharnée
Jusques à l'heure infortunée,
Où le dernier voile arraché
Les épaules auront touché.

TOUTES.

Au serment si je suis parjure
Que les dieux changent en eau pure
Dans la coupe ce vin vermeil,
Le sang généreux du soleil!

LYSISTRATA.

Maintenant sacrifions la victime.

Elle boit.

RHODIPPE.

Assez, ma chère, et buvons à la ronde pour cimenter notre amitié.

Toutes boivent à leur tour, la coupe est remplie plusieurs fois. — Fanfares.

LAMPITO.

Ecoutez! écoutez.

NICODICE.

Ce sont eux!

Fanfares.

MYRRHINE.

Ils arrivent... vite courons au devant d'eux.

SALABACCHA.

Restez là... il vaut mieux leur témoigner de la froideur.

LAMPITO.

Il n'est pas défendu de les voir... puisque j'ai prêté le serment... faites ce que vous voudrez pour moi, j'y vais.

NICODICE.

Moi aussi.

TOUTES.

Moi aussi.

Elles s'envolent au devant de l'armée; plusieurs d'entre elles grimpent sur les marches du temple. — Fanfares.

LYSISTRATA.

Par les divins Frères il était temps. Heureusement qu'elles ont prêté le serment.

ROSÉE.

Ils approchent... allons-nous à leur rencontre?

HIRONDELLE.

Nous avons déjà vu cela vingt fois, c'est toujours la même chose.

ROSÉE.

C'est à cause de nos maris.

HIRONDELLE.

Est-ce bien utile ?

ROSÉE.

Ce serait plus poli.

HIRONDELLE.

Allons ! comme tu voudras.

Elle partent sans hâte.

SALABACCHA, s'approchant de Lysistrata.

Tu es contente, Lysistrata, tu vas le revoir.

LYSISTRATA.

Oui, je suis heureuse de revoir Lycon, mon époux.

Retour de l'armée. — Marche athénienne.

ACTE DEUXIÈME

Le décor représente la même place qu'à l'acte précédent. Clair de lune d'une intensité calme.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, un gamin passe en sifflant la marche athénienne. Puis on entend soudain, dans la maison de Lysistrata, le bruit d'une altercation violente, de meubles renversés; la porte s'ouvre brusquement puis se referme derrière Lycon ainsi jeté à la rue.

LYCON, sans manteau, l'air ahuri, reste quelques secondes sans bouger.

Par Héraclès! on me jette à la porte de chez moi maintenant, moi, un capitaine à trois aigrettes... et sur un ordre de ma femme, mes esclaves me poussent de-

hors par les épaules... avec quelle brutalité! Tels des Scythes traînant un honnête homme devant les magistrats. Mais ça ne se passera pas ainsi. (Criant.) Holà! Midas, Phrygien, Masyntias. Maudits esclaves, ils ne m'obéissent pas; ils ne me répondent même pas. (Il va à la porte de la maison). Lysistrata, Lysistrata! monstre, tigresse, chienne, sorcière... femme, ouvre-moi! D'un ton plus doux.) Non, sérieusement je sais que tu es là derrière la porte. Ma Lysis, ma petite femme, mon petit hanneton doré, ma petite biche, ma Lysistratette, ma Lysistratinette... ouvre-moi. Je ne t'ai rien fait en somme... après tout, ce que je te demande c'est mon droit. (Hurlant.) C'est mon droit. Tu vois, je te parle doucement. Allons, voyons, puisque je sais que tu es là derrière la porte; je vais l'enfoncer d'un coup de pied et te l'envoyer dans le nez...

tu sais ton joli petit nez, ton nez exquis... il va être écrasé par une grosse porte. Tu sais que je le ferai comme je le dis... Tu ne réponds pas... tiens. (Il donne un coup d'épaule.) Et aïe donc !... elle ne s'ouvrira pas. O porte, tu es aussi dure que le cœur de ma femme... c'est du cœur de chêne. (Il donne un autre coup d'épaule.) Ce n'est pas possible, les ferrures ont été forgées par Hephæstos, le forgeron divin et ses noirs Cyclopes. Tiens, mon vieil Hephæstos, attrape ça. (A pleine volée il lance dans la porte un coup de pied, puis un autre, puis un troisième.) Oh je me suis fait mal, je me suis rudement fait mal même.

Il boite.

LYSISTRATA, paraissant sur la terrasse.

C'est bien fait : c'est Hephæstos qui t'a puni. Tu boites comme lui à présent, c'est bien fait. As-tu bientôt fini de faire ce va

carme? Qu'est-ce que ça signifie? Tu n'es pas honteux à ton âge? Tu te conduis comme un gamin, tu m'empêches de dormir.

LYCON.

Non, je n'ai pas fini... Est-ce que je dors, moi?

LYSISTRATA.

C'est ta faute... il fallait dormir quand je te le disais... tu as l'insomnie trop exigeante.

LYCON.

Ça ne se commande pas. Tu es bonne, toi.

LYSISTRATA.

Il ne fallait pas m'en laisser perdre l'habitude. Alors ça serait trop commode... tu t'en irais batailler pour ton plaisir.....

LYCON.

Pour mon plaisir. O Dieux, vous l'entendez? pour mon plaisir, comme on va à la pêche.

LYSISTRATA.

Tu me laisserais un an....

LYCON.

Un an! O Dieux, vous l'entendez.

LYSISTRATA.

Mettons sept mois, toute seule, et puis tu reviendrais comme ça de temps en temps me parler du pays. Non, tu sais, je le connais, le coup de la trêve... il n'en faut plus.

LYCON.

Vraiment, ma chère, tu as des façons de parler. Je suis contrarié, choqué, froissé, vexé, piqué. Si tu m'aimais...

LYSISTRATA.

Je t'adore, Lycon.

LYCON.

Oh!

LYSISTRATA.

Non, sérieusement je t'aime beaucoup... j'ai une grande affection pour toi.

LYCON.

Mais si tu m'aimais, tu serais enchantée de me voir, ne fût-ce que pour trois ou quatre jours... tu en profiterais pour faire provision de tendresse.

LYSISTRATA.

Non, mon ami, je n'ai pas un grenier à la place du cœur. Je te l'ai dit : Quand la paix sera faite, je serai ta femme... mais, en attendant, je suis de marbre.

LYCON.

Mais moi, je ne suis pas de marbre.

LYSISTRATA.

Tu le seras, le grand air te calmera... Les nuits sont fraîches en cette saison... Tiens, voilà ton manteau.

Elle lui jette son manteau.

LYCON, le repoussant d'un coup de pied.

Je n'en veux pas de ton sale manteau.

LYSISTRATA.

Tu as tort... prends-le toujours... Tout à l'heure tu seras bien aise de l'avoir et tu me remercieras... La brise de mer va se lever, et moi je vais me coucher. Bonsoir.

Elle disparaît.

SCÈNE II

LYCON, CYNÉSIAS.

Lycon resté seul va mettre son manteau et voilà que d'une voisine maison, la maison de Myrrhine, un homme est jeté à la rue, et butant contre une pierre vient s'affaler aux pieds de Lycon.

LYCON, aidant Cynésias à se relever.

Hé bien... qu'y a-t-il donc, mon cher petit ami?

CYNÉSIAS.

Merci... c'est cette maudite pierre.

Il secoue ses vêtements.

LYCON.

Mais par Neptune équestre, on dirait que c'est Cynésias, mon lieutenant.

CYNÉSIAS.

C'est moi-même.

LYCON.

Tu sors de chez toi?

CYNÉSIAS.

Oui, j'en sors... comme tu le vois.

LYCON.

Tout le monde se porte bien à la maison... ta femme?...

CYNÉSIAS.

Myrrhine? toujours vigoureuse.

LYCON.

Ah! c'est une gaillarde.

CYNÉSIAS.

Et Lysistrata?

LYCON.

Charmante.

CYNÉSIAS.

Belle soirée, hein?

LYCON.

Le fond de l'air est frais.

CYNÉSIAS.

Trouve pas.

LYCON.

Je ne suis pas fâché d'avoir pris mon manteau.

CYNÉSIAS.

C'est toujours une bonne précaution... (Petit silence.) Et c'est comme ça que tu fais ton petit tour?

LYCON.

Oui... après souper, j'ai éprouvé le besoin de prendre un peu l'air. En campagne on est habitué à manger du pain frotté d'oignon, à boire de l'eau, à dormir à la belle étoile, et puis tout à coup on vous flanque des huîtres, du turbot, du lièvre, des pâtisseries, que sais-je... l'estomac n'est pas habitué à toute cette nourriture... je sais bien que c'est l'affaire de quelques jours...

CYNÉSIAS.

C'est une affaire d'entraînement.

LYCON.

Absolument... Seulement le premier soir, bon souper, bon gîte et... le reste.

CYNÉSIAS, riant finement.

Et le reste...

LYCON.

C'est trop à la fois... et, ma foi, j'avoue que je me trouve un peu indisposé.

CYNÉSIAS.

Espérons que ça ne sera rien... moi je me sens très bien ce soir.

LYCON.

Parce que tu n'es encore que lieutenant... Tu verras plus tard quand tu seras capitaine, quand l'âge viendra...

CYNÉSIAS.

C'est égal... au bout de sept mois d'absence ça fait plaisir de retrouver sa cité, sa maison, ses enfants.

LYCON.

Et sa femme.

CYNÉSIAS.

Naturellement.

LYCON.

Belle femme, Myrrhine... hein, les premiers transports?

CYNÉSIAS.

Je te prie de croire qu'ils n'étaient pas au cerveau. Tu penses... après sept mois! et songe que la trêve n'est que de cinq jours.

LYCON.

Tu as dit à ta femme que nous n'étions revenus que pour cinq jours.

CYNÉSIAS.

Sans doute.

LYCON.

Comment a-t-elle pris ça?

CYNÉSIAS.

Elle l'a pris très bien.

LYCON.

Très bien ?

CYNÉSIAS.

Que voulais-tu qu'elle dise? Évidemment elle n'était pas très contente, elle a un peu pleurniché ; mais je lui ai bien vite fait entendre raison. S'il fallait s'arrêter aux lamentations des femmes...

LYCON.

Où irions-nous ?

CYNÉSIAS.

Et puis à la guerre comme à la guerre.

LYCON.

C'est très juste. (Petit silence.) Je ne t'empêche pas de rentrer, au moins?

CYNÉSIAS.

Moi? oh! pas du tout.

LYCON.

C'est à cause de Myrrhine... tu n'as pas peur qu'elle s'ennuie.

CYNÉSIAS.

Oh ! Myrrhine... elle se repose.

LYCON.

Il ne faut pas te croire forcé de me tenir compagnie, parce que je suis ton capitaine.

CYNÉSIAS.

Non, non du tout... mais, au fait, c'est peut-être moi qui t'empêche de rentrer.

LYCON.

En aucune façon... j'ai encore un peu de lourdeur sur l'estomac... j'aime mieux me promener.

CYNESIAS.

Comme tu voudras. Belle soirée tout de même.

Bruit de voix.

SCÈNE III

LES MÊMES, puis ACESTOR, SOSIAS, SOSTRATE, qui entrent en discutant, puis THEORUS et DERCYLE, puis NICOSTRATE.

SOSTRATE.

Ni moi non plus!

SOSIAS.

Ni moi non plus!

ACESTOR.

Et lorsque je la veux caresser, elle m'envoie aux corbeaux.

SOSTRATE.

Pas moyen de la fléchir : autant vouloir cuire une pierre.

SOSIAS.

Et moi j'ai beau la prier, la supplier, la

menacer même, c'est comme si je voulais tondre la toison de l'âne.

LYCON.

Salut, vous tous!

TOUS.

Salut, Lycon!

LYCON.

Vous paraissez avoir bu le vin aigri de la colère.

SOSIAS.

A tel point que nous en sommes emplis comme des outres.

ACESTOR.

Nous sommes des amphores prêtes à déborder. Comprends-tu que je ne peux obtenir de ma femme la moindre faveur, même légitime, et qu'après le souper, elle s'est mise à danser comme une Dardanienne.

CYNESIAS.

Quoi toute nue!

ACESTOR.

Pas toute nue... mais pire.

SOSIAS.

Et la mienne en dansant, chantait des chansons dont les paroles auraient fait rougir Salabaccha.

LYCON.

Ainsi!

SOSTRATE.

Et la mienne imitait les cris de la passion et de la volupté.

ACESTOR.

C'est comme la mienne.

SOSIAS.

C'est comme la mienne.

SOSTRATE.

Et la tienne, Lycon?

LYCON.

Hé! hé!

SOSTRATE.

Et la tienne, Cynésias?

CYNÉSIAS.

Oh! oh!

ACESTOR.

C'est vrai... tu es capitaine, et toi lieutenant : la consigne n'est sans doute que pour les simples soldats... car il y a une consigne, c'est clair.

LYCON.

Mais attendez, attendez, il ne faut pas... vous ne savez rien encore.

ACESTOR.

Voici heureusement Dercyle et Theorus, les maris d'Hirondelle et de Rosée qui vont nous éclairer...

SOSIAS.

Ils semblent fort mécontents.

DERCYLE.

Salut, vous tous!

CYNÉSIAS.

Salut, vous deux!

ACESTOR.

Eh bien?

THEORUS.

Eh bien?

ACESTOR.

Comment vos femmes vous ont-elles reçus?

THEORUS.

Très mal... nous sommes furieux. Figurez-vous que nous avons soupé tous les quatre ensemble, Dercyle, sa femme, ma femme et moi, soupé très gaiement. C'était très bien, pas, Dercyle?

DERCYLE.

Très gentil... la plus franche cordialité n'a cessé de régner. J'en faisais même l'ob-

servation à Theorus : « ainsi nos femmes « qui ne se connaissaient pas lorsque « nous sommes partis, ont fait connais- « sance pendant que nous étions là-bas, « et elles s'entendent à merveille » ... il n'y a pas eu pendant tout le repas un seul de ces mots piquants, de ces petites allusions blessantes, de ces méchancetés candides comme il y en a toujours entre des femmes bien élevées, pas, Theorus ?

THEORUS.

Elles ont été parfaites. Je faisais même la remarque à Dercyle que ça serait très amusant, plus tard, quand les guerres seraient terminées par exemple de se réunir de temps en temps « pour faire des petites « parties à quatre »...

LYCON.

De quoi vous plaignez-vous, alors ?

THEORUS.

Ah voilà... c'est après le souper que ça s'est gâté. Dercyle propose de s'en aller chacun chez soi... vous comprenez. Mais nos femmes disent : Ah non, restons encore un peu ensemble, c'est si amusant ! Et les voilà qui se lèvent de table et disparaissent. Nous les laissons partir sans avoir l'air de nous en apercevoir... vous comprenez. « Au bout de quelque « temps je dis : Il me semble qu'elles sont « bien longues... pas, Dercyle ? »

DERCYLE.

« Par Dionysos, le temps moral était « écoulé. »

THEORUS.

Nous commencions à être inquiets. Nous les cherchons partout, et enfin nous découvrons qu'elles s'étaient enfermées dans

une chambre avec des vins, des fruits, des lampes, de quoi passer une nuit dans la joie... c'est Dercyle qui a vu tout ça à travers les fentes de la porte... pas, Dercyle ?

DERCYLE.

Oui, et elles dansaient en chantant, ou elles chantaient en dansant comme privées de raison. Nous les supplions de nous ouvrir, mais elles criaient en riant comme des folles : Faites la paix! faites la paix!

ACESTOR.

C'est bien cela : faites la paix. C'est un complot.

NICOSTRATE, qui est survenu pendant que parlait Theorus.

Vous avez encore de la chance, vous,.. relativement. Vous avez vu vos femmes au moins... moi, impossible de mettre la

main sur la mienne. Je vais demandant partout : Avez-vous vu Callyce? Avez-vous vu ma femme?

LYCON.

Et alors?

NICOSTRATE.

On me rit au nez...

LYCON.

Mais ta tante Lysistrata doit savoir où est sa nièce... lui as-tu demandé?

NICOSTRATE.

Mais parfaitement, mon oncle, ma femme a passé la nuit chez Lysistrata où elle couchait pendant mon absence... elle est partie ce matin dès l'aube et Lysistrata ne l'a pas revue depuis,.. elle ne savait pas que je revenais. Elle a peut-être perdu patience depuis sept mois

qu'elle est mariée sans avoir consommé l'hymen.

LYCON.

Il ne faut pas penser à ces choses-là.

NICOSTRATE.

Lysistrata dit qu'elle aura sans doute été surprise par le soir, loin de la ville, dans un des temples où elle a coutume d'aller prier, et que n'osant revenir seule la nuit, elle sera restée...

CYNÉSIAS.

Dans le temple... c'est peu probable.

NICOSTRATE.

Alors où peut-elle être? A moins qu'elle n'ait rencontré un soldat ivre ou quelque vagabond qui ait abusé d'elle! Ah, par Ménélas, pourvu qu'il ne me soit rien arrivé!

LYCON.

Tout ceci est bien étrange. Je suis

étonné, surpris, désorienté, perplexe. Que faire en cette circonstance?

SCÈNE IV

LES MÊMES, GATHOS.

AGATHOS, s'approchant du groupe.

Qu'y a-t-il donc, mes amis? Quoi, au lieu d'être tranquillement chez vous, auprès de vos femmes, vous courez les rues de la ville comme de jeunes débauchés... Pour des hommes mariés votre conduite est inexplicable.

LYCON.

Tu ne sais donc rien?

AGATHOS.

Que veux-tu que je sache? Je sors à l'instant de chez moi... ; tandis que vous faisiez bonne chère dans vos maisons, moi

je rédigeais un rapport sur la dernière expédition et je préparais des réponses aux interpellations dont les démagogues ne vont pas manquer de me harceler demain sur le Pnyx. Mais vous, qu'est-ce que vous faites dans les rues à cette heure-ci? Vous demandez une trêve afin de revoir vos femmes et vos enfants et vous noctambulez au lieu de remplir vos devoirs d'époux.

ACESTOR.

Agathos, l'ignorance et l'obscurité sont en ton esprit. Apprends donc que c'est nos femmes qui refusent de remplir leurs devoirs d'épouses.

SOSIAS.

Elles nous chassent du lit conjugal.

SOSTRATE.

Plût aux dieux qu'elles nous en chas-

sent, cela prouverait que nous y serions entrés.

SOSIAS.

Et elles dansent d'une façon lascive et vêtues de tuniques transparentes.

AGATHOS.

C'est joindre l'ironie à l'insulte comme disait ce tigre auquel on voulait apprendre le béotien après l'avoir arraché du désert natal.

ACESTOR.

Ne plaisante pas... ce n'est pas drôle.

AGATHOS.

Mais non, ce n'est pas drôle... Ainsi toutes refusent?

ACESTOR.

Toutes.

AGATHOS.

Même ta femme, mon brave Lycon?

LYCON.

Oui, par Héraclès! Je peux bien l'avouer maintenant que je suis sûr de n'être pas une fâcheuse exception.

AGATHOS.

Comment, la sage et vertueuse Lysistrata, la femme de tous les devoirs, même conjugaux? Ce n'est pas possible!

LYCON.

C'est possible puisque cela est.

AGATHOS.

Mais elles vous donnent une raison au moins... elles n'agissent pas ainsi sans motif.

LYCON.

Elles veulent que nous fassions la paix avec les Lacédémoniens.

AGATHOS.

Ça ne les regarde pas.

CYNÉSIAS.

C'est ce que nous leur disons.

AGATHOS.

La paix! la paix! vous ne l'avez pas sur vous, la paix.

ACESTOR.

C'est évident... mais elles invoquent le bonheur de la Grèce et la prospérité de la République.

AGATHOS.

Répondez-leur donc que le premier devoir d'une bonne citoyenne est de peupler l'Etat et de faire des enfants chaque fois que l'occasion s'en présente.

CYNÉSIAS.

Tu vas un peu loin, Agathos.

AGATHOS.

Avec leurs maris, bien entendu. Enfin que comptez-vous faire? Vous n'allez

pas rester toute la nuit dans les rues.

LYCON.

Il le faut bien, à moins d'enfoncer les portes et de pénétrer par la force dans nos propres maisons.

AGATHOS.

Ne vous laissez pas ainsi moquer de vous, par Hermès, et n'ayez pas l'air de tenir tellement aux choses que l'on vous refuse. Votre colère est un triomphe pour elles! Montrez au contraire que vous pouvez vous passer d'elles. Ayez de la dignité et de l'indifférence. Au lieu de vous lamenter sur cette place déserte, courez chez les courtisanes, elles vous recevront à bras ouverts. Il y a justement cette nuit une grande fête chez la brune Salabaccha et les plus jolies filles d'Athènes y seront. Toutes les étalées de haute

marque y rivaliseront d'esprit et de beauté. Toutes ces femmes viendront vous recevoir. Hâtez-vous. Déjà les tables sont dressées et chargées des mets les plus exquis; les lits sont recouverts des tapis les plus moelleux; les esclaves rangés en ligne attendent les convives pour leur verser des parfums. Il y aura des danseuses d'Ionie et l'on dira quelques chansons nouvelles. Allez donc, par Cypris, « faites votre choix » et ne sortez de la maison qu'à la pointe du jour, complètement ivres, couronne en tête et torche à la main.

THÉORUS.

Il a raison... allons chez Salabaccha, pas, Dercyle?

DERCYLE.

Cela me paraît très indiqué. Venez-vous, vous autres?

CYNÉSIAS.

Viens-tu, Nicostrate?

NICOSTRATE.

Allez-y si vous voulez, mais moi je n'ai guère le cœur à m'amuser. Je rentre à la maison pour attendre Callyce. Je n'ai pas le droit de la tromper... elle ne m'a rien refusé à moi.

LYCON.

Rentre donc, infortuné Nicostrate... tu es un époux modèle! Puisses-tu ne t'en jamais repentir! Seras-tu des nôtres, Agathos?

AGATHOS.

Oui... c'est-à-dire non.

LYCON.

Décide-toi.

AGATHOS.

Je vous rejoindrai peut-être... mais j'ai

besoin d'être seul encore et de me promener dans le silence de la nuit en préparant les réponses que j'opposerai demain aux interpellations des démagogues.

LYCON.

Travaille donc, stratège valeureux, pendant que tes soldats s'amusent. Merci de ton conseil; nous le suivrons avec furie. C'est Zeus lui-même qui t'a envoyé vers nous.

AGATHOS.

Ce n'est pas Zeus; c'est le Hasard... je passais par ici... je vous ai vus...

LYCON.

Merci tout de même, brave général.

SCÈNE V

Resté seul, Agathos s'avance à pas de loup sous les fenêtres de la maison de Lysistrata et appelle : Lysistrata! Lysistrata! Mais voici que dans le fond arrivent un homme et une femme... C'est Lampito et Taraxion.

AGATHOS.

Allons, bon! qu'est-ce qu'ils viennent faire encore ceux-là?

Il se dissimule derrière un pilier.

SCÈNE VI

TARAXION, LAMPITO.

TARAXION.

Est-ce que tu vas me poursuivre encore longtemps comme ça, Lampito?

LAMPITO.

Tant que je pourrai, Taraxion... je veux savoir où tu vas.

TARAXION.

Je te l'ai dit, je vais dormir.

LAMPITO.

Dehors?

TARAXION.

Oui, dehors, parce que je ne peux pas dormir à la maison.

LAMPITO.

Quel aplomb! Ce n'est pas moi qui t'en empêche.

TARAXION.

Quel toupet!... si c'est toi qui m'en empêches... tu ne fais que remuer.

LAMPITO.

J'ai des fourmis dans les jambes.

TARAXION.

Tu parles sans cesse.

LAMPITO.

J'ai tant de choses à te dire!

TARAXION.

Au moment où je vais m'endormir tu m'embrasses dans l'oreille.

LAMPITO.

Eh bien, c'est gentil ça!

TARAXION.

C'est assommant!

LAMPITO.

Taraxion! voilà que tu me reproches mes prévenances à présent.

TARAXION.

Mais, quand on a sommeil, ce ne sont pas des prévenances, et puis tu me tiens trop chaud. Si tu crois que c'est agréable!

LAMPITO.

Quel ours! Et si tu crois que c'est agréable d'avoir un mari qui dort aussitôt qu'il a soupé!

TARAXION.

Tu me fais toujours trop manger... c'est ta faute.

LAMPITO.

Je te fais trop manger? Comme si tu n'étais pas assez grand pour t'arrêter quand tu as ta suffisance... et puis si je t'ai fait manger, c'était dans une bonne intention : c'était pour te donner des forces... Seulement j'ai dépassé le but : à peine la dernière bouchée dans l'estomac, tu es tombé foudroyé. Vieux guerrier, va! Ah! ah! ce mari qui revoit sa femme après sept mois d'absence et qui tombe foudroyé après le repas!

TARAXION.

Oh! je t'en supplie... ma bonne amie, ne fais pas d'ironie... d'abord ça n'avance à rien. Eh bien, oui... j'ai sommeil... là, j'ai sommeil... je l'avoue et je ne me crois

pas déshonoré pour ça. Il y a temps pour tout... plus tard nous verrons, mais pour le moment ce que je veux c'est la paix.

LAMPITO.

Par Artémis, dire que c'est moi qui devais l'exiger de toi, la paix. O Lysistrata, si tu me voyais, si tu m'entendais, quelle honte! Car je t'ai tout raconté, Taraxion, et tu n'as pas été touché. Pour toi je suis prête à me parjurer, à trahir un serment inviolable, hélas! moins inviolable que toi.

TARAXION.

Mais je ne te demande rien... tiens-le ton serment, tiens-le ferme... je veux dormir... je ne réclame qu'une chose, le droit au sommeil, ce n'est pas la toison d'or pourtant.

LAMPITO.

Mais où... dormir?

TARAXION.

Là, sur un banc, sur ces marches, par terre, n'importe où... pourvu que je dorme.

LAMPITO.

Ecoute, Taraxion, je ne veux pas que tu passes la nuit dehors... rentre à la maison.

TARAXION.

Non, par Héraclès, je sais ce qui m'attend.

LAMPITO.

Rentre, je t'en conjure... je serai bien raisonnable... j'ai peur que tu attrapes du mal.

TARAXION.

Mais non, ça serait à recommencer... je te connais... tu es sincère en ce moment mais c'est plus fort que toi... tu ne pourras pas... c'est toujours la même chose... tu as un tempérament excessif.

LAMPITO.

Ah! c'est comme ça... tu m'insultes à présent... j'exige que tu rentres et n'admets pas que tu découches.

TARAXION.

Où prends-tu que je découche?

LAMPITO.

Si tu ne couches pas à la maison, tu découches, c'est clair? Voyons, si ce n'est pas à la maison que tu couches, où que tu couches tu découches.

TARAXION.

Oh! ne fais pas d'ironie. Ecoute, non, vrai, tu sais, je suis excédé, je n'en peux plus, et vais me coucher n'importe où, au coin d'une borne.

LAMPITO.

Alors je te suivrai : qui me dit que tout

cela n'est pas une comédie odieuse que tu joues?...

TARAXION.

Pourquoi faire?

LAMPITO.

Pour avoir ta liberté et courir chez les filles.

TARAXION.

Ah, grands dieux! non... si tu savais... c'est absurde.

LAMPITO.

Tout à l'heure nous avons bien rencontré Théorus, Dercyle, Lycon, tous les hommes mariés qui allaient chez Salabaccha...

TARAXION.

Qu'en sais-tu?

LAMPITO.

Ils le disaient assez haut. Qu'est-ce qui

me prouve que tu ne dois pas aller les rejoindre? Ainsi, voilà notre sort, pauvres femmes mariées. Si nous désirons les baisers de nos époux, ils nous ronflent au nez, si nous leur refusons nos caresses, ils se ruent dans les lieux de plaisir et nous trompent avec les dernières des pallaques. Ah! si tu faisais ça, si tu allais chez une femme...

TARAXION.

Ne sois pas jalouse, va.

LAMPITO.

Je ne suis pas jalouse, je veille sur mon bien.

TARAXION.

Tu ne veilles pas sur grand' chose.

LAMPITO.

Raison de plus... le peu qui reste, au moins, je le garde... partout où tu iras, je te suivrai.

TARAXION.

Comme tu voudras.

LAMPITO.

Et toi, Lysistrata, femme supérieure, matrone sévère, épouse maîtresse de ses sens, dors, victime de ton dévouement, dors fidèle à ton serment pendant que Lycon, ton époux s'ébat dans l'orgie crapuleuse sur le sein ardent de Salabaccha!

Taraxion disparaît. Lampito court après lui.

SCÈNE VII

AGATHOS, LYSISTRATA.

AGATHOS, sort de sa cachette.

Enfin elle est partie! Par Zeus, j'ai cru qu'elle ne s'en irait jamais. (Il reste quelques instants à écouter, à observer, puis s'approchant de la maison il appelle : Lysistrata! Lysistrata! (Lysistrata se montre sur la terrasse.) Lysistrata; c'est toi?

LYSISTRATA.

C'est toi, Agathos? Ils sont partis, les bonnes gens.

AGATHOS.

Ah! tu as entendu... Drôle, n'est-ce pas?

LYSISTRATA.

Tordant.

AGATHOS.

Ils sont partis... est-ce que je peux monter?

LYSISTRATA.

C'est impossible... absolument impossible à cause des esclaves.

AGATHOS.

Ils dorment à cette heure-ci.

LYSISTRATA.

Le moindre bruit peut les réveiller.

AGATHOS.

Je retirerai mes chaussures laconiennes pour monter l'escalier.

LYSISTRATA.

Et Socrate qui aboiera.

AGATHOS.

C'est vrai, ce maudit chien... Je n'y pensais pas. Comment faire? Descends, toi.

LYSISTRATA.

Tu n'y songes pas...

AGATHOS.

J'ai quelque chose de très important à te dire.

LYSISTRATA.

Tu ne peux pas me le dire d'en bas?

AGATHOS.

Pourquoi pas de l'Acropole, pendant que tu y es.

LYSISTRATA.

Est-ce que c'est très long?

AGATHOS.

Encore assez... il faut absolument que tu descendes.

LYSISTRATA.

Dieux! que tu es ennuyeux... Ne reste pas là planté dans le clair de lune au moins, attends-moi, je descends. (Elle paraît quelques secondes après, et referme doucement la porte de la rue, en parlant au chien.) Socrate... veux-tu te taire! Attends un peu... oui là, t'es un beau chien, un beau chienchien à sa mémère.

AGATHOS.

Enfin, te voilà!... O ma Lysis, je t'adore.

Il veut la prendre dans ses bras

LYSISTRATA, se dégageant.

Fais attention... tu sais, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux ce que je fais là... Lycon peut arriver d'un moment à l'autre...

AGATHOS.

Il n'y a pas de danger... il est en lieu sûr.

LYSISTRATA.

Qu'entends-tu par en lieu sûr?

AGATHOS.

Oui... il fait la fête chez Salabaccha !

LYSISTRATA.

Qu'en sais-tu?

AGATHOS.

Je te dis qu'il y est... c'est moi qui l'ai envoyé... Je t'expliquerai tout ça tout à l'heure... Mais nous avons à causer d'abord. Pourquoi n'es-tu pas venue tantôt? tu n'avais donc pas reçu mon mot... Je t'ai envoyé un messager ce matin à la première heure.

LYSISTRATA.

Je l'ai reçu.

AGATHOS.

Alors pourquoi m'as-tu laissé t'attendre toute la journée?

LYSISTRATA.

Je n'ai pas pu m'échapper... Syra, mon esclave, me faisait une tunique et elle avait besoin de moi, à chaque instant, pour essayer... une tunique jaune, très longue, tu sais comme on les porte maintenant, avec un grand pli dans le dos, en biais comme ça, (Geste.) le pli Aspasie... tu verras, c'est très joli.

AGATHOS.

C'est bon, tu n'as pas voulu venir... moi je t'ai attendue toute la journée chez moi, chez toi, dans notre maison... en proie à quelles inquiétudes et à quelles angoisses, tu le devines, tressaillant à chaque pas que j'entendais dans la rue et le cœur

bondissant dans ma poitrine chaque fois que grinçait la porte d'entrée. Ah! oui, tu sais, j'en ai passé une journée... je ne la souhaite pas à mon pire ennemi. Et puis je me demandais si tu n'étais pas malade, si ton mari n'avait pas été averti, si tu m'aimais encore.

LYSISTRATA.

Et toi, m'aimes-tu?

AGATHOS.

Je t'adore, Lysis, je t'adore.

LYSISTRATA.

Bien vrai?...

AGATHOS.

J'en atteste Phœbé qui nous éclaire et les étoiles qui scintillent là-haut.

LYSISTRATA.

Alors tu m'aimes?

AGATHOS.

Peux-tu en douter... plus que tout.

LYSISTRATA.

Nous verrons ça.

AGATHOS.

Ah! oui, j'en ai passé une journée, il faut que tu sois rudement gentille pour me la faire oublier.

LYSISTRATA.

Nous verrons ça.

AGATHOS.

D'abord demande-moi pardon.

LYSISTRATA.

Sous aucun prétexte.

AGATHOS.

Ecoute, je veux que tu me demandes pardon... Tiens, je fais la moitié du chemin... c'est moi, qui me mets à genoux. (Il s'age-

nouille.) Allons, dis : je te demande pardon.

LYSISTRATA.

Je te pardonne. Voyons, sois sage, si quelqu'un venait, tu n'aurais même pas le temps de te relever et de prendre une attitude indifférente.

AGATHOS.

Allons donc ! en un clin d'œil je suis debout, à dix pas de toi, timide et respectueux. Tiens, vois plutôt.

Il se relève vivement et revient près d'elle très empressé.

LYSISTRATA.

Non, voyons, sois raisonnable.

AGATHOS.

Avec quelle froideur tu me reçois.

LYSISTRATA.

Il y a si longtemps que je ne t'ai vu... je ne trouve rien à te dire. T'es-tu amusé là-bas?

AGATHOS.

Amusé! tu plaisantes. Une responsabilité de tous les instants, toujours sur le qui-vive, des alertes perpétuelles, des difficultés sans nombre avec l'administration, les approvisionnements qui n'arrivaient jamais à temps, des soldats qui s'en allaient combattre le ventre creux.

LYSISTRATA.

Tu n'as pas maigri.

AGATHOS.

Les soldats, je n'ai pas dit les chefs.

LYSISTRATA.

Ce n'est pas juste.

AGATHOS.

Tu es plutôt aimable... Et une chaleur... impossible de dormir; il y avait des marais dans le voisinage et les moustiques nous harcelaient toute la nuit.

LYSISTRATA.

Ils piquaient les soldats sans doute, mais pas les chefs.

AGATHOS.

Les chefs aussi, par Neptune... je ne suis qu'une cloque. Oui, voilà comment je me suis amusé, sans compter trois grandes batailles que j'ai livrées; des batailles terribles.

LYSISTRATA.

Oui, je sais : tu t'es bravement battu, Agathos, et j'ai appris tes exploits. J'étais fière de toi, tu n'en doutes pas... mais tu n'as pas été blessé au moins.

AGATHOS.

Non...

LYSISTRATA.

Si... tu l'as été... à quoi bon me tromper?... tu sais bien que je le verrai toujours.

AGATHOS.

Mais non, rien du tout, une égratignure, un coup de pique qui a glissé sur la ceinture.

LYSISTRATA.

Et c'est guéri maintenant?

AGATHOS.

Complétement.

LYSISTRATA.

Alors raconte... trois grandes batailles...

AGATHOS.

Et dans la dernière nous avons perdu neuf cent cinquante hommes.

LYSISTRATA.

Neuf cent cinquante?

AGATHOS.

Neuf cent cinquante-trois pour être exact.

LYSISTRATA.

Pauvres gens!... enfin tu es là, c'est l'essentiel...

AGATHOS.

Après tout, on ne fait pas de purée sans casser de pois...

LYSISTRATA.

C'est égal, reconnais que ce n'est pas drôle pour les neuf cent cinquante-trois... Ah! vois-tu la guerre est une chose terrible, odieuse, barbare.

AGATHOS.

Lysistrata...

LYSISTRATA.

Mais oui, par les déesses, je sais que ça choque tes idées... j'en suis bien fâchée. Encore ils sont morts, eux; mais leurs femmes, leurs enfants, tous ces orphelins, c'est horrible!

AGATHOS.

Mais ne t'occupe donc pas de tout ça... tu sais comme tu es nerveuse...

Il veut l'embrasser.

LYSISTRATA.

Laisse-moi, je t'en supplie... il me semble que tu es un boucher plein de sang... Ah! si tu crois m'emballer en me racontant ces tueries... tu te trompes... ça me fait horreur, ça me dégoûte.

AGATHOS.

Je ne crois pas du tout t'emballer... tu me demandes si je me suis amusé... alors je te raconte.

LYSISTRATA.

Tu ne t'amusais pas... tu ne t'ennuyais pas non plus, c'est ton bonheur, c'est ta vie de parader en tête des troupes, de crier : En avant! en ouvrant une bouche large comme une écuelle et de percer

des ventres et de couper des têtes, des bras et des jambes. Beau métier pour un homme qui se dit intelligent.

AGATHOS.

Tu es injuste, Lysistrata... au plus fort des combats je pensais à toi...

LYSISTRATA.

Ah oui! si elle me voyait! suis-je assez beau, suis-je assez brave!

AGATHOS.

Et la nuit, plus d'une fois, couché sous ma tente, et ne pouvant dormir...

LYSISTRATA.

C'était les moustiques.

AGATHOS, se mettant à genoux devant Lysistrata.

Ce n'était pas les moustiques, c'était ta pensée, ma chère Lysis, ma maîtresse adorée, c'était ta pensée et l'obsession si douce

et en même temps si poignante de tes chers yeux, de tes beaux yeux où j'ai lu tant de fois...

LYSISTRATA.

Quelqu'un!

AGATHOS.

Où donc?

LYSISTRATA.

Non, personne... c'était pour voir si tu aurais le temps de te relever... Reste debout pendant que tu y es.

AGATHOS.

Que de fois tu m'es apparue en rêve...

LYSISTRATA.

Tu dormais donc alors?

AGATHOS.

Attends, laisse-moi parler... quand j'étais enfin parvenu à m'endormir... j'ouvrais les bras, mais hélas! je les refermais sur

le vide, je t'appelais, je te faisais des vers comme un amoureux de seize ans... non, je n'ai pas été distrait un seul instant de toi, pas un seul instant... je t'ai toujours aimée et désirée; et tu comprends cela m'a semblé cruel, alors que je rentrais à Athènes uniquement pour te voir, que tu me fasses attendre toute une journée.

LYSISTRATA.

M'as-tu attendue?... tu es sans doute allé chez ta petite amie Salabaccha.

AGATHOS.

Non, par les dieux !

LYSISTRATA.

Rien qu'un peu.

AGATHOS.

Non... Si j'ai mis les pieds chez elle, que la foudre de Zeus me pulvérise.

LYSISTRATA.

Ne jure pas... je lis la sincérité dans tes yeux... et puis tu mens si bien.

AGATHOS.

Ecoute, Lysis, je suis resté toute la journée à la maison... il n'y a que ce soir, à bout d'attente et d'angoisses, à tout hasard je suis venu... il fallait que je te voie, que je voie ta maison, il le fallait. Ici sur cette place j'ai rencontré ton mari et Cynésias et un tas d'autres qui gesticulaient et péroraient. Ils étaient à la porte de chez eux, leurs femmes ne voulaient pas les recevoir, avant qu'ils eussent fait la paix. Ils m'ont raconté leurs doléances, je riais en dedans, mais comme je voulais avant tout qu'ils me laissent la place libre, je les ai tous envoyés chez Salabaccha qui donn une grande fête, cette nuit.

LYSISTRATA.

Pour ton retour sans doute. D'abord comment le sais-tu?

AGATHOS.

Elle m'a envoyé un esclave tantôt pour m'inviter, mais je n'irai pas, puisque je suis là.

LYSISTRATA.

Oh! tu peux y aller...

AGATHOS.

Tu sais bien que je me soucie de Salabaccha, comme un lièvre d'un oignon.

LYSISTRATA.

Avant d'être cuit... Et quelles têtes faisaient-ils, les maris?

AGATHOS.

Par Arès, la plus drôle du monde. Il faut dire que ce qui leur arrive est extraordinaire. Lorsqu'on revient d'une longue

absence, on peut tout prévoir : la maison brûlée, l'esclave en fuite, les enfants malades, la femme morte au besoin ; mais on ne peut pas prévoir que sa femme ne voudra pas...

Il rit

LYSISTRATA.

Alors tu trouves ça drôle.

AGATHOS.

Il est clair que vous vous êtes entendues... mais je trouve que c'est une idée de génie... qu'est-ce que tu veux que je te dise?... la femme qui a eu cette idée-là est étonnante... seulement ça ne servira à rien.

LYSISTRATA.

On ne sait pas...

AGATHOS.

Ce n'est pas Lampito à coup sûr.

LYSISTRATA.

Qui est-ce, à ton avis?

Petit silence.

AGATHOS.

C'est toi... ô ma Lysis, je comprends comme tu es bonne... et moi qui t'accusais d'indifférence et de froideur, alors que tu manœuvrais pour te garder à moi, sans partage. Je n'ai pas été un amant puisque je n'ai pas su le deviner, pardonne-moi, pardonne-moi!

LYSISTRATA.

Tu te trompes, Agathos, je n'avais pas du tout songé à cela. Oui, c'est moi qui ai eu cette idée que tu trouves géniale, mais c'était véritablement pour qu'on fasse la paix et sans autre arrière-pensée amoureuse... ou plutôt si, car si je désire la paix, c'est pour te garder près de moi. Voilà sept mois que je t'attends et dans

quelles angoisses, moi aussi ! Songes-tu à l'existence que j'ai menée pendant ton absence, songes-tu que je suis restée seule à la maison, dans la tristesse d'une cité qui semblait morte, sans plaisirs, sans distractions, sans rien, ne sachant où tu étais, ni ce que tu faisais, n'ayant de nouvelles qu'à de rares intervalles, des nouvelles que je redoutais d'ailleurs autant que j'espérais, car je craignais sans cesse d'apprendre que tu étais blessé ou mort. Et la nuit, mon sommeil était traversé de rêves horribles, je voyais des mêlées épouvantables et toi, toi, au revers d'un fossé, le corps couvert de blessures béantes. Ah ! je t'assure que ce n'est pas gai de rester sept mois loin de son amant. Oh ! ce n'est pas pour ce que tu crois... et puis quand même cela serait : je suis une femme après tout et je ne suis qu'une femme.

Mais c'est pour une foule d'autres choses... je ne te voyais plus, je ne t'entendais plus. Et puis c'était d'autres souffrances d'amour-propre si tu veux, et je peux bien dire d'amour : si je faisais une courte promenade, dans la ville, au Céramique, dans les rues, partout, je ne pouvais faire un pas sans lire écrits sur chaque mur ces mots : Salabaccha aime Agathos. Je sais bien que ce n'est pas ta faute, mais avoue que ce n'en est pas moins cruel pour moi de songer que j'ai eu un moment pour rivale...

AGATHOS.

Oh ! pour rivale...

LYSISTRATA.

Que j'ai été précédée dans ton cœur, dans ta vie si tu aimes mieux, par cette Asiatique éhontée qui accouple vos deux noms sur la place publique comme deux

chiens. Moi aussi j'ai passé des journées lamentables et je ne veux pas en revivre d'autres. Voilà pourquoi je ne veux pas que tu repartes; voilà pourquoi je veux que cette trêve soit une paix définitive.

AGATHOS.

Mais je ne peux pas faire la paix, ça ne dépend pas de moi... je ne peux même pas la proposer... je suis entouré d'ennemis et de jaloux et j'aurai déjà assez de peine à répondre demain aux interpellations des démagogues.

LYSISTRATA.

Tes actions répondront pour toi, Agathos.

AGATHOS.

Sans doute, mais le moyen de faire entendre raison à des énergumènes de mauvaise foi et qui pour flatter les plus viles passions de la populace attaquent sans

cesse ceux qui sont au pouvoir; des gens qui n'ont jamais manié une pique, par Héraclès! et qui se mêlent de juger les opérations d'une armée. Je dépends de ces gens-là pourtant... si je propose la paix, ils me traiteront de lâche ou de déserteur, on me comparera à Eucrate qui a trahi ou à Cléonyme qui a jeté son bouclier, et je deviendrai la proie des poètes comiques.

LYSISTRATA.

Quand on aime, on se moque des poètes comiques. Mais voilà, tu es un homme public avant d'être un amant. Crois-tu donc que c'est l'homme public que j'aime en toi. Peut-être ai-je été flattée parce que tu commandais aux autres, parce que tu étais le chef redouté, et envié. Le courage et l'éclat peuvent déterminer une femme dans son choix, car au fond nous

sommes comme la poule qui distingue le coq qui a la plus belle crête ou comme la lionne qui recherche le lion à la plus belle crinière. Mais, et c'est en cela que nous nous différencions des femelles, lorsque notre choix est fait, peu nous importe la crête ou la crinière, et plus d'une véritable amoureuse voudrait son amant misérable et sans prestige pour être sûre qu'on ne le lui enlèvera pas, car en amour, vois-tu, il y a quelque chose de meilleur que la vanité, c'est la sécurité. Je ne suis pas ambitieuse. Une blanche maison loin des villes au milieu d'un bois d'oliviers, à mi flanc d'une colline de façon à ce qu'on voie les flots bleus de la mer, si j'y étais avec toi, Agathos, les dieux auraient comblé mes vœux !

AGATHOS.

Oui, c'est peut-être là la vérité ; mais

tu me demandes de sacrifier mon honneur de soldat en somme, et je te l'ai dit, c'est impossible.

LYSISTRATA.

Alors tu ne m'aimes pas comme tu le prétends.

AGATHOS.

C'est toi qui ne m'aimes pas. Si tu m'aimais tu profiterais de ces quelques jours que nous avons à passer ensemble pour te griser d'amour et faire provision de tendresse.

LYSISTRATA.

Tu me dis absolument les mêmes choses que mon mari.

AGATHOS.

Parce que tu me refuses les mêmes choses.

LYSISTRATA.

Tout ce que tu dis est inutile. Toutes

les femmes d'Athènes, moi la première, avons juré solennellement de ne pas nous donner à nos amants ou à nos maris. Si tu ne veux pas sacrifier ton honneur de soldat, moi je ne veux pas trahir mon serment de citoyenne.

AGATHOS.

Voyons, sérieusement, écoute, Lysis, c'est idiot ce que tu fais là... nous perdons un temps précieux... le jour va se lever et Lycon va rentrer bientôt. Il reviendra dépouillé de tout l'argent de la maison, car on joue gros jeu chez Salabaccha et grâce aux rigueurs que tu déploies, il ne peut manquer de perdre tout ce qu'il veut. Sois bonne pour moi, Lysis, et pour lui... fais-le gagner. Songe à tes enfants, à la dot de tes filles.

LYSISTRATA.

Comme c'est malin!

AGATHOS.

Allons, viens... laisse-moi te poursuivre de mes assiduités.

Il veut la prendre, elle s'échappe et laisse entre les mains d'Agathos son manteau et elle apparaît somptueusement vêtue d'étoffes lamées d'or et d'argent. Elle va près de la porte de sa maison.

LYSISTRATA.

Ne m'approche pas, je crie.

AGATHOS.

O ma maîtresse que tu es belle ! Tu ne m'avais pas dit ça.

LYSISTRATA.

Si tu fais un pas, j'appelle Socrate qui t'enfoncera dans les jambes des arguments pointus.

AGATHOS.

C'est ta faute aussi... tu es habillée, déshabillée plutôt de telle façon... ces étoffes de Cos sont d'une transparence,

d'une suggestion et d'une troublance ! Ah ! Cypris, ah ! Dionysos, ah ! Dioscures, ah ! Corybantes, ce spectacle est d'un tantalisme raffiné.

LYSISTRATA.

Agathos, rends-moi mon manteau.

AGATHOS.

Jamais, par Zeus immortel.

LYSISTRATA.

N'approche pas, je lâche Socrate.

AGATHOS.

C'est cruel de laisser un pauvre général dans cette situation.

LYSISTRATA.

Oh ! les hommes ! parce que je suis habillée comme une danseuse, je lui parais cent fois plus désirable. Rends-moi mon manteau.

AGATHOS.

Ecoute, Lysistrata... sois ma maîtresse et je te jure que je ferai la paix.

LYSISTRATA.

Non, fais d'abord la paix et je serai ta maîtresse.

AGATHOS.

Tu ne crois donc pas à ma parole?

LYSISTRATA.

J'y crois absolument, mais il y a une règle pratique qui doit toujours déterminer notre conduite à nous autres femmes: c'est pour la jeune fille de ne rien accorder avant le mariage, pour la courtisane avant l'argent et pour la maîtresse avant ce qu'elle veut obtenir. Or je désire la paix... Voilà mon dernier mot. Rends-moi mon manteau... tu ne veux pas? eh bien je rentre... je ne veux pas m'enrhu-

mer pour tes beaux yeux. (Elle ouvre la porte et parle au chien.) Allons! Socrate... oui! tu es un bon kiki... Oh! comme il l'aime, sa mère! (A Agathos.) Adieu.

AGATHOS.

Lysis?

LYSISTRATA.

Quoi?

AGATHOS.

Tu es bien décidée...

LYSISTRATA.

Absolument.

AGATHOS.

Parfait... tu comprends que je ne vais pas rentrer comme un niais au logis. Il ne manque pas de maisons où je rencontrerai des femmes plus aimables que toi.

LYSISTRATA.

Des femmes tout à fait charmantes même : il suffit d'y mettre le prix.

AGATHOS.

Et même sans ça.

LYSISTRATA.

Ah! quand on est beau garçon, ça modifie les conditions des transactions, c'est évident.

AGATHOS.

Oui... je vais aller chez Salabaccha... on s'amuse chez elle... j'arriverai en pleine fête... et j'y retrouverai ton mari, et peut-être aussi Socrate, l'autre, je serai en famille.

LYSISTRATA.

Tu ne vas pas y aller avec mon manteau, je suppose?

AGATHOS, lui tendant son manteau.

C'est vrai, je n'y pensais plus. Adieu.

LYSISTRATA.

Eh bien va! mais si tu mets les pieds chez cette femme, tu ne me revois plus.

AGATHOS.

Entendu.

LYSISTRATA.

Adieu. (Elle guette sur sa porte Agathos qui s'en va, puis lorsqu'il est presque au fond de la scène, elle court après lui.) Misérable! eh bien, non, tu n'iras pas : je ne veux pas que tu y ailles. Ah ! tu prends facilement ton parti de ne pas m'avoir.

AGATHOS.

Il le faut bien.

LYSISTRATA.

Oui, voilà comme tu me récompenses de mon amour et de t'avoir attendu sept mois dans la tristesse et dans les larmes. Tu es lâche et égoïste comme les autres...

et c'est pour un tel homme que j'ai risqué à chaque instant mon nom, ma réputation, mon honneur, tout enfin. Et après tout mon dévouement et toute ma tendresse, aujourd'hui tu abuses de ce que je ne peux pas être à toi. Tu n'es qu'une brute odieuse.

AGATHOS.

Je ne suis pas une brute odieuse. Si je suis ton amant, reçois-moi comme ton amant. Au lieu de ça, tu me traites comme ton mari, alors tolère que je fasse comme ton mari. J'en ai assez, moi, à la fin, d'avoir tous les inconvénients du mariage sans en avoir les agréments. C'est toi qui es égoïste ! Tu me laisses partir tout seul, tu me renvoies et tu voudrais que je rentre chez moi sagement comme un simple Nicostrate. Tu ne t'inquiètes pas si je dormirai et quelle nuit je vais passer.

LYSISTRATA.

Tu peux bien souffrir pour moi qui souffre pour toi. Tu ne sais donc pas à quel point je suis torturée; si je ne voulais pas te voir tantôt, si je t'ai montré de la froideur tout à l'heure, c'était plus pour me résister à moi que pour te résister, sois-en certain.

AGATHOS.

Et puis quoi, je vais chez Salabaccha pour passer le temps simplement, parce qu'il y a du bruit, du mouvement et que ça me distraira. Je ne te trompe pas orcément parce que je vais chez une courtisane. On ne va pas là que pour l'amour: il y aura des philosophes, des magistrats, des gens très bien.

LYSISTRATA.

Une fois que tu y seras, elle te gardera.

AGATHOS.

Elle ne m'aime pas à ce point-là.

LYSISTRATA.

C'est possible, mais elle me déteste, ça revient au même... Enfin tu ne veux pas me faire le sacrifice de ne pas y aller?

AGATHOS.

Et toi? quel sacrifice me fais-tu?

LYSISTRATA.

Ah! si je n'avais pas fait ce maudit serment! je t'assure...

AGATHOS.

Oui, mais moi je n'ai pas fait de serment... et puis, en somme, ce serment tu l'as fait, mais tu n'avais pas besoin de le faire, puisque c'est toi qui as eu l'idée...

LYSISTRATA.

Je ne comprends pas.

AGATHOS.

Je veux dire que ce serment c'était pour déterminer les autres et non pour te déterminer toi... par conséquent pour toi ce n'est qu'une formule ; ça ne compte pas...

LYSISTRATA.

Pourtant...

AGATHOS.

Ça compte moins enfin.

LYSISTRATA,

Se parjurer est toujours une chose grave.

AGATHOS.

Sans doute, il faut mieux ne pas se parjurer. Cependant quand il n'y a pas moyen de faire autrement... Et puis tu as fait ce serment dans un but précis, pour avoir la paix...

LYSISTRATA.

Absolument.

AGATHOS.

Eh bien, écoute-moi attentivement : il arrive précisément que c'est en voulant rester fidèle à ton serment que tu as le moins de chances d'obtenir la paix, puisqu'au contraire si tu es à moi, je m'engage à m'employer de toute ma volonté, de toute mon autorité, pour que la guerre prenne fin... de sorte qu'en trahissant en apparence ton serment, tu l'affirmes effectivement puisque tu poursuis toujours la réalisation du but primitif qui a motivé ce serment, tu comprends?

LYSISTRATA.

Non, mais c'est un raisonnement... d'ailleurs je pourrais te répondre par de semblables sophismes.

AGATHOS.

Non, Lysistrata, ne fais pas ta sophiste. Nous ne sommes pas ici à l'académie et

deux mots amoureux tombant de tes lèvres valent tous les discours des péripatéticiens.

LYSISTRATA.

Alors, si je suis à toi, tu t'engages à ce que la guerre soit terminée.

AGATHOS.

Je le jure, Lysistrata, par Zeus tout-puissant et par la sage Pallas.

LYSISTRATA.

Ce n'est qu'un serment.

AGATHOS.

Il y a serment et serment. Mais je le jure surtout par tout ton être que j'adore, car c'est ça qu'il faut dire, vois-tu, c'est que je brûle près de toi, que je t'aime follement, que je te désire... que je suis pris, pris, entends-tu, tout entier par toi... Ta froideur, ta vertu même te font plus dési-

rable, ton parfum me grise, ta voix me trouble, alors qu'elle m'insulte et le spectacle que j'ai eu de ta gorge exquise et de ton corps tant caressé me donne la volonté intense et immédiate de nos grandes étreintes d'autrefois.

LYSISTRATA.

Et tu feras la paix. Ah! Artémis, je faiblis; mais sois témoin que c'est pour le salut de la République.

AGATHOS.

Alors tu consens?

LYSISTRATA.

Hélas... mais où?

AGATHOS.

Chez moi.

LYSISTRATA.

Chez toi... c'est impossible... songe, si

nous étions rencontrés... quelque mari peut errer dans la ville.

AGATHOS.

Pauvre garçon ! Chez toi, alors.

LYSISTRATA.

Si Lycon rentrait... écoute : il y a bien un endroit.

AGATHOS.

Lequel?... parle vite.

Lysistrata, d'un signe, désigne le temple d'Artémis.

AGATHOS.

Le temple?

Lysistrata fait signe que oui.

Oh ! oh ! c'est un sacrilège.

LYSISTRATA.

Il n'y a pas d'autre endroit... et puis c'est pour le salut de la République... à moins que ça ne te...

AGATHOS.

Moi ! oh pas du tout... en cela, je suis

de l'école d'Alcibiade... au contraire dans un temple, ce n'est pas banal... c'est le sacrifice noir. Mais comment pénétrer là-dedans. La prêtresse est partie et les portes fermées.

LYSISTRATA.

Il y a une petite porte... je sais où l'on met la clef... à droite sous la troisième pierre. Je vais m'assurer si tout est en ordre. Laisse-moi faire... reste là dans l'ombre et attends-moi... dans quelques instants je viendrai te chercher.

AGATHOS.

Ne sois pas trop longue.

Il se met dans l'ombre. Elle court à la petite porte du temple, l'ouvre et sort bientôt avec la jeune Callyce.

SCÈNE VIII

LYSISTRATA, CALLYCE.

LYSISTRATA.

Oui, c'est moi, ma chère enfant... je viens te chercher, je viens te rendre ta liberté pour quelques heures. Tu pensais bien que je ne te laisserais pas toute la nuit dans ce temple.

CALLYCE.

Pourquoi as-tu été si sévère, si implacable?

LYSISTRATA.

Ma pauvre petite, j'étais obligée de montrer une sévérité qui n'était pas dans mon cœur, à cause des autres qui auraient été jalouses de ton bonheur. Il fallait que la loi fût égale pour toutes... mais tu n'as pas prêté le serment, va rejoindre ton

mari, vole auprès de Nicostrate qui t'attend tristement chez lui...

CALLYCE.

Oh, ma tante, que tu es bonne ! Combien je te remercie !

LYSISTRATA.

Tu ne m'en veux pas... j'ai agi pour le plus grand bien de la République ; maintenant je n'ai que quelques mots à te dire.

CALLYCE.

Ce n'est pas la peine, ma tante, tu m'as dit tout ce qu'il fallait il y a quelques mois le jour de mon mariage... je me rappelle tout parfaitement comme si c'était hier.

LYSISTRATA.

Ce n'est pas non plus cela dont je veux te parler.. Ce que je voulais te dire c'est

que je te donne ta liberté pour quelques heures seulement : mais à une condition!! il faut que tu sois revenue dès l'aube, au premier chant du coq, il faut en prendre devant Artémis l'engagement solennel.

CALLYCE.

Au premier chant du coq... c'est de bien bonne heure, ma tante. (Hésitant.) Est-ce que j'aurai le temps ?

LYSISTRATA, souriant.

Oh ! grandement.

CALLYCE.

Alors, ma tante, sois tranquille... je le jure par la Déesse.

LYSISTRATA.

N'oublie pas l'heure surtout, car c'est sur moi que ça retomberait, et quoi qu'il arrive ne dis pas un mot de ce qui s'est

passé. Obtiens aussi de Nicostrate qu'il garde le silence.

CALLYCE.

Oh! Nicostrate fera ce que je voudrai, ma chère tante.

LYSISTRATA.

Je n'en doute pas; il ne me reste plus qu'à t'embrasser et à te rappeler ta promesse.

CALLYCE.

Tu peux être tranquille... il ne t'arrivera rien de désagréable à cause de moi. Je ne serai pas ingrate.

LYSISTRATA.

Tu es contente.. tu n'as plus peur de mourir avant...

CALLYCE.

Oh! ma tante.

Elle l'embrasse et se sauve en courant.

SCÈNE IX

AGATHOS, LYSISTRATA.

LYSISTRATA, qui revient près d'Agathos.

Me voici... je t'ai fait attendre.

AGATHOS.

Un peu.

LYSISTRATA.

Je ne trouvais pas la clef.. mais maintenant tout est en ordre.

AGATHOS.

Viens, ma Lysis.

LYSISTRATA.

N'est-ce pas une folie et ne me forceras-tu pas de regretter ce que je fais pour toi ?

AGATHOS.

Je serai ton amant fervent et dévoué jusqu'à la mort.

LYSISTRATA.

Ah ! Callyce avait raison : on ne remonte pas impunément le courant des lois naturelles. La prédiction de cette enfant retombe sur moi.

AGATHOS.

Que veux-tu dire ?

LYSISTRATA.

Rien... mais il me semble qu'une force surnaturelle m'entraîne, que ce n'est pas moi, la sage Lysistrata, qui agis en ce moment, mais une autre femme que je ne reconnais pas. Je trahis mon serment, je le trahis deux fois puisque je devais donner l'exemple.. Grands dieux, si on le savait !

AGATHOS.

C'est impossible... on ne peut pas te soupçonner ; c'est ce qui fait ta force.

LYSISTRATA.

C'est ce qui fait ma faiblesse. Et non contente de ce double sacrilège, c'est dans le temple d'Artémis que je me parjure. Et si la déesse allait me punir, si la chaste Artémis me faisait sentir le poids de sa colère, à moi la femme déloyale, et adultère, et impudique.

AGATHOS.

Pourquoi veux-tu qu'elle soit en colère.. elle est chaste, il est vrai, mais elle est jeune et belle... ce n'est pas une vieille fille jalouse de ce que les autres femmes aiment ou soient aimées.

LYSISTRATA.

Ecoute... n'entends-tu pas?

On entend vaguement les premières phrases de l'hymne d'Artémis.

AGATHOS.

Quoi donc?

LYSISTRATA.

L'hymne ! l'hymne sacré !

AGATHOS.

Il n'y a personne dans le temple pourtant.

LYSISTRATA,

O Agathos, dans cette nuit calme il me semble entendre le frémissement d'un orage lointain. C'est la déesse, c'est Artémis qui manifeste sa colère et me rappelle au devoir.

AGATHOS.

Non, si la déesse était courroucée, au ciel son astre se voilerait; mais vois, aucun nuage jaloux ne vient nous en dérober la splendide clarté ;

Il n'a jamais brillé d'un éclat plus intense
Et plus calme. Regarde : il nous fait un chemin
Jusqu'aux portes du temple, un chemin de lumière,

Chacun de ses rayons est un sourire bleu.
Non, Artémis n'est pas toujours la Chasseresse
Qui farouche, poursuit les hôtes des forêts.
C'est par de telles nuits que la belle déesse
Dans son carquois d'argent laisse dormir ses traits,
Pour s'en aller, d'un pas léger, selon les Rites
Chez son frère Apollo mener jusqu'au matin
Les chœurs gracieux des Muses et des Charites,
Et ce que tu crois être un orage lointain
Est la troublante voix des belles Coryphées
Dont la cythare d'or soutient les chants divins.
Oh! viens, car c'est l'heure où les Nymphes décoiffées
Sur les gazons joyeux se donnent aux Sylvains.
Au fond des bois épais leurs beaux couples nocturnes
Echangent des regards et des mots prometteurs,
Et d'amoureuses fleurs comme de frêles urnes
Dans la nuit attendrie épandent leurs senteurs.
Viens! l'inflexible Eros tendant son arc flexible
Vise le cœur des Amantes et des Amants,
Et dans cette éternelle et pantelante cible
Plante ses flèches aux pointes de diamants.
La nature n'est plus qu'un immense hyménée :

La fleur de la forêt et la fleur du tombeau
Aimeront cette nuit : la caresse ajournée
Est sacrilège : oh ! vois, là-haut, c'est le flambeau
D'hymen : ne tremble plus, ô ma Lysis.

LYSISTRATA.

Je t'aime !

Enlacés, ils s'en vont vers le temple, dans le chemin large et doux que fait le clair de lune. Pendant que parle Agathos, on entend des accords de harpes et ils s'en vont dans une harmonie discrètement nuptiale jusqu'au baisser du rideau.

ACTE TROISIÈME

Chez Salabaccha.

Une vaste salle qui par une large baie laisse apercevoir Atnènes toute blanche dans le clair de lune sous un ciel constellé. Autour d'une grande table sont couchés sur des lits bas les convives : auprès de Salabaccha un seul lit inoccupé. Le banquet touche à sa fin.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, sur un grand tapis, une femme danse, vêtue d'étoffes transparentes. C'est d'abord avec les bras, puis avec les hanches une danse très lente et voluptueuse; puis peu à peu la danseuse s'anime, tournoie sur elle-même en un mouvement qui s'accélère de plus en plus, et finalement tombe à terre, cependant que les assistants excitent la danseuse en frappant dans leurs mains. — Lorsque la danseuse est tombée, une autre femme vient la relever, et elle disparaît en saluant les convives.

ORSILOCHUS.

Et comment appelles-tu cette danse, divine Salabaccha?

SALABACCHA.

Je ne sais pas, quoique ce soit une danse de mon pays que toutes les femmes connaissent.

CLYSTHÈNE.

Peut-on savoir au moins le nom de la danseuse?

SALABACCHA.

Elle s'appelle Herdjiva.

CLYSTHÈNE.

Ce qui veut dire?...

SALABACCHA.

Ce qui veut dire la vorace, la gloutonne, la goulue, comme vous voudrez.

STILBONIDE.

Ce n'est pas évidemment la danse que

l'on est accoutumé de voir à Athènes, à Corinthe ou dans les autres villes, mais elle n'en est pas moins curieuse et éminemment suggestive.

STRYMODORE.

Ce n'est pas de la danse, c'est de la décadence.

EIRONÈS.

Platon la trouverait immorale et dissolvante, et la bannirait au plus vite de sa République.

CLYSTHÈNE.

Platon est avant tout un empêcheur de danser du ventre... il n'admet que la pyrrhique et la caryatique.

SACAS.

Par Héraclès! mes chers amis, ne trouvez-vous pas que ce lit inoccupé auprès

de Salabaccha est d'un effet déplorable. Rien ne m'est plus pénible qu'un festin joyeux auquel manque un convive : cela me fait l'effet d'une jolie bouche dans laquelle manquerait une dent. Je ne veux pas voir plus longtemps ce trou, cet abîme en face de moi, et je te demande, Salabaccha, la permission de m'étendre sur ce lit.

SALABACCHA.

Non, reste à ta place, car ce serait remplacer la dent absente par une dent gâtée.

PHILINNA.

Tu t'es attiré une sévère réponse, petit Sacas; mais aussi, pourquoi veux-tu t'installer à la place d'Agathos?

GYNNAH.

C'est une indélicatesse.

PHILINNA.

Un sacrilège!.. je ne crois pas qu'il vienne à présent ton général, Salabaccha?

SALABACCHA.

Oh! il va venir, j'en suis certaine.

PHILINNA.

Il est très en retard, en tout cas.

CLYSTHÈNE.

Ce n'est peut-être pas sa faute... le jour de son arrivée, il doit avoir pas mal de choses à faire, des gens à voir, des papyrus à classer, des affaires à mettre à ordre.

SALABACCHA.

D'abord... sans compter qu'il aime bien venir quand on ne l'attend plus... c'est un genre... ça fait bien... et puis il ne

déteste pas faire poser les gens... mais cette fois posera bien qui posera le dernier... il ne sait pas ce qui l'attend.

ORSILOCHUS.

Tu dis ça : mais quand il sera là...

SALABACCHA.

Ça ne changera rien... d'ailleurs il a besoin d'être mis au pas, mon général... il lui faut une leçon... il l'aura.

CLYSTHÈNE.

Quoi! tu tiendras le serment.

SALABACCHA.

Mais absolument...

PHILINNA.

Avec Agathos ?

SALABACCHA.

Avec le roi de Perse... allez, je le tiendrai aussi bien que Lysistrata elle-même.

CYNNAH.

Au fait, pourquoi ne voulez-vous pas que Salabaccha tienne son serment... et puis nous la surveillerons.

SALABACCHA.

Il n'y a même pas besoin de me surveiller... Par Artémis, ce serment m'a refait une virginité.

CLYSTHÈNE.

Où donc? que j'y coure.

Survient Doris, jeune esclave qui s'approche de Salabaccha.

SALABACCHA.

Eh bien, Doris? quelles nouvelles?

DORIS.

Maîtresse, Agathos n'était pas encore rentré.

SALABACCHA.

On ne sait toujours pas où il est... on ne t'a rien dit?

DORIS.

Rien.

SALABACCHA.

C'est curieux que personne ne l'ait aperçu aujourd'hui.

CLYSTHÈNE.

Il me semble bien l'avoir rencontré, en venant, mais j'étais moi-même en retard et ne lui ai pas parlé.

SALABACCHA.

Pourquoi ne parles-tu pas? Où ça l'as-tu rencontré?

CLYSTHÈNE.

Près de l'Odéon.

SALABACCHA.

Et de quel côté allait-il?

CLYSTHÈNE.

Il semblait se diriger du côté du marché aux farines.

SALABACCHA.

Ça ne me dit rien.

DORIS.

Maîtresse, faut-il retourner chez Agathos?

SALABACCHA.

Non, ce n'est pas la peine... il viendra quand il voudra après tout... Tu peux te retirer, mon enfant, je n'ai plus besoin de toi.

Exit Doris.

ORSILOCHUS.

Elle est très gentille, cette petite Doris.

MYRTALE.

Mais il me semble que tu avais une esclave muette, il n'y a pas longtemps... je ne la vois plus... c'était très bien pourtant, une esclave muette... ça avait de l'allure!

SALABACCHA.

Je l'ai revendue... elle me répondait insolemment.

PHILINNA.

Mais en supposant qu'il ait été empêché de venir, Agathos aurait toujours pu te faire prévenir, t'envoyer un mot; je m'étonne qu'il n'y ait pas songé, puisqu'il t'aime...

SALABACCHA.

Nous nous sommes assez occupés de lui, excellente Philinna... je vous en prie, parlons d'autre chose. Voilà trop longtemps déjà qu'il est sur le tapis.

STILBONIDE.

Oh! combien j'aimerais mieux y voir la danseuse de tout à l'heure... Est-ce qu'elle a prêté le serment, elle aussi?

CLYSTHÈNE.

Ah, mon gaillard!

SALABACCHA.

Je ne crois pas... elle n'est pas d'Athènes.

GLYSTHÈNE.

En tout cas elle n'a pas l'air cruel, cette barbare.

GLYCÈRE, poussant un cri.

Ah! Ecoute, Stilbonide, ne recommence pas... tu m'as fait horriblement mal.

STILBONIDE.

Par Castor, tu es trop délicate... je n'ai pas pu te faire mal.

GLYCÈRE.

Enfin je l'ai bien senti, peut-être.

STILBONIDE.

Mes chers amis, je l'ai à peine touchée.

GLYCÈRE, l'imitant.

Je l'ai à peine touchée... ça n'empêche pas que j'ai encore la marque de tes doigts sur le bras... tu es tout le temps à me tri-

poter, à me frôlailler avec tes vieux doigts osseux... c'est vrai, Stilbonide est de ces gens qui ne peuvent pas vous dire un mot sans vous pousser le coude ou vous prendre le bras...

PHILINNA.

Ah, ma chère, j'ai ça en horreur.

SALABACCHA.

C'est au dessous de tout.

GLYCÈRE.

Et c'est toujours pour vous raconter des histoires dégoûtantes.

CLYSTHÈNE.

Que veux-tu? Ces bons Héliastes sont tous les mêmes : ils se rattrapent dans la vie privée de l'austérité que leurs fonctions les forcent de déployer au tribunal.

CYNNAH.

Veux-tu changer de place avec moi,

Glycère?... tu seras à côté de Strymodore qui t'embrassera avec une barbe pleine de sauce.

GLYCÈRE, grimace de dégoût.

Eeeeeeuh... ne me dis pas ça, ma chère, tu me ferais rendre mon souper.

STRYMODORE.

Tes amies sont bien dégoûtées ce soir, belle Salabaccha... tu devrais leur conseiller d'être un peu plus aimables.

SALABACCHA.

Elles font ce qu'elles veulent... ça les regarde.

STILBONIDE.

Nous ne sommes pas des guerriers, par Dionysos, et le serment qu'elles ont fait ce matin ne nous vise en aucune façon.

CYNNAH.

Nous avons juré de ne céder à aucun

prix et à aucun homme... et nous commençons par vous résister pour nous habituer à des rigueurs qui ne sont pas professionnelles.

GLYCÈRE.

C'est une répétition.

PHILINNA.

Un entraînement.

CYNNAH.

Si les guerriers viennent nous supplier, nous saurons notre rôle, car si nous avons eu le courage de vous être cruelles, nous n'aurons plus de tentation à craindre.

ORSILOCHUS.

Cynnah est très aimable, il faut le reconnaître.

PHILINNA.

Mes amis, voilà Sacas qui pleure... il verse des torrents de larmes.

ORSILOCHUS.

Il est amoureux de toi, Philinna, et tu ne réponds pas à sa passion.

CLYSTHÈNE.

Je crois plutôt que Sacas est abominablement ivre.

SALABACCHA.

Pas du tout, Sacas est un homme d'une grande piété et comme le repas est terminé, il fait des libations aux dieux et il répand tout son vin par ses yeux.

SACAS, se levant.

Non, Athéniens.

STILBONIDE.

Il se croit sur le Pnyx.

SACAS.

Non, Athéniens, je ne suis pas ivre. Seulement je pleure en songeant que les guerriers sont revenus : ils sont revenus

les hommes durs et valeureux et beaux; ils vont nous disputer les faveurs de Salabaccha aux cheveux noirs comme la nuit, de Philinna aux yeux couleur de violettes, de Cynnah, aux bras blancs comme le lait, de Glycère, aux cuisses légères et de tant d'autres jolies filles. Bientôt il n'y en aura plus que pour eux. Avez-vous remarqué déjà quel vent de pudeur, quel vent, comment dirai-je, artémisien s'est élevé pendant ce repas. A présent qu'ils sont revenus les soldats aux larges épaules et aux muscles souples, on ne fera plus attention à nous, car toujours Cypris fut vaincue par Arès, et nous autres, philosophes, usuriers ou marchands, nous ne sommes plus bons à rien... « qu'à compter les coups. »

SALABACCHA.

« Vous ne compterez rien du tout. »

CLYSTHÈNE.

Ne pleure pas, Sacas; les soldats n'en auront pas plus que toi... ou alors tu insultes ces femmes.

SACAS.

Je n'insulte personne, par Pallas! les femmes ne se parjureront pas, j'en suis sûr; mais les hommes se hâteront de signer la paix : j'en suis sûr aussi... ce n'est plus qu'une question d'heures... les hommes sont faibles...

Il trébuche.

CLYSTHÈNE.

Et chancelants.

SACAS.

Et il va falloir renoncer à la douce habitude d'être aimés pour nous-mêmes... c'est pénible. N'est-ce pas ton avis, Eironès?

EIRONÈS.

Sans doute je plains ton sort, infortuné

Sacas! mais je ne partage pas ta douleur. Toutes les femmes seront toujours à moi, car je ne prends de leur beauté que ce qui en appartient à tout le monde, c'est-à-dire le spectacle. Je me contente de ce qu'elles ne peuvent me refuser, l'éclat de leurs yeux, l'harmonie de leur costume, la musique de leur voix, le parfum qui les escorte : nulle femme ne peut se plaindre d'être écoutée, regardée, admirée... je reste dans le sillage de séductions qu'elles laissent derrière elles et les soldats peuvent faire la paix ou la guerre, les femmes peuvent tenir leur serment ou se parjurer, peu importe ce qui arrivera pourvu que je ne devienne ni sourd, ni aveugle.

ORSILOCHUS.

Regardez donc Glycère : elle ouvre des yeux larges comme des boucliers.

CLYSTHÈNE.

Ta comparaison n'est pas juste, brave Orsilochus, car les yeux de Glycère sont plutôt faits pour l'attaque que pour la défense. La chère enfant est étonnée d'entendre un philosophe parler des femmes avec cette éloquence désintéressée et fleurie. C'est la nouvelle école : il y a vingt ans, Eironès était encore académicien... il l'était même avec deux c. Il portait un long manteau d'étoffe grossière, un long bâton, une longue barbe et il faisait de longs discours. Aujourd'hui il a une élégante tunique en laine de Phrygie, il est couronné de roses, et il n'a pas plus de barbe qu'un éphèbe... et admire en ce point l'effet des doctrines académiques... elles l'ont rasé pour tout le reste de sa vie.

SALABACCHA.

Oui, mais il fait toujours de longs discours.

CLYSTHÈNE.

C'est vrai... c'est la seule chose qu'il ait conservée de ses anciennes doctrines. Vous ne vous voyez plus du tout, n'est-ce pas, avec Socrate?

EIRONÈS.

Plus du tout.

STILBONIDE.

D'ailleurs Socrate a pour toi le plus profond mépris.

EIRONÈS.

Qu'est-ce que cela prouve? A ce compte-là il a aussi le mépris des femmes, de la table et des richesses qui sont d'excellentes choses.

CLYSTHÈNE.

Enfin vous êtes fâchés?

EIRONÈS.

Pas le moins du monde, seulement nous ne nous comprenions plus. Non, la vérité

c'est que Socrate et les philosophes de sa secte, sont de terribles affirmateurs. Ils disent : c'est telle chose qui est vraie et non telle autre, tandis que moi je dis que c'est les deux et peut-être une troisième. C'est ce que Socrate ne me pardonne pas... C'est un homme absolu et qui va jusqu'au bout de ses doctrines... D'ailleurs, ça lui jouera un mauvais tour : la ciguë le guette, vous verrez ce que je vous dis là : la ciguë le guette.

CLYSTHÈNE.

Pourquoi?

EIRONÈS.

Soyez certains qu'il sera accusé d'impiété... il ne reconnaît pas les dieux de la République.

CLYSTHÈNE.

Mais alors toi aussi la ciguë te guette, Eironès, et tu devrais déjà l'avoir bue

cent fois, car l'homme qui a écrit la vie de Zeus, peut être à bon droit accusé d'impiété!

EIRONÈS.

Permets... d'abord, j'ai écrit la vie de Zeus, donc je reconnais son existence, car on ne peut pas raconter la vie de quelqu'un, homme ou dieu, s'il n'a pas existé.

ORSILOCHUS.

C'est clair.

CLYSTHÈNE.

Tu ne l'as pas nié, tu l'as ironié.

EIRONÈS.

C'est-à-dire que j'ai cherché à débarrasser le Zeus éternel et tout-puissant de légendes puériles, d'amours terrestres et de transformations animales qui l'amoindrissaient à mon avis. Je ne l'ai pas discuté comme dieu, tant qu'il restait

dans son Olympe, je l'ai jugé seulement comme homme, quand il venait chez nous ou comme animal... cygne ou taureau... c'était mon droit, mais quant à diminuer sa divinité, loin de moi cette pensée! au contraire. Tandis que vous admettez, dans les hauteurs de l'éther un Zeus souverain, trônant dans sa majesté, et en même temps, en bas, parallèlement, par je ne sais quelle anomalie, une puissance aveugle et sourde, mais sous laquelle tous, mortels, dieux et Zeus lui-même courbent la tête et que vous appelez le destin, moi, le premier, j'ai démontré que Zeus et le destin étaient un même principe, une même force et se confondaient. De sorte que si j'ai un peu plaisanté le maître des dieux, je l'ai singulièrement élevé en revanche et c'est encore lui mon obligé.

CLYSTHÈNE.

Ah ! comme tu es bien nommé Eironès... ta mère sans doute s'appelait Ironie?

EIRONÈS.

La philosophie doit être une science souriante et fleurie. Je la comparerais volontiers à un ruisseau aux ondes claires coulant entre des rives gazonnées... Le philosophe est sur une rive, et ce qu'il veut démontrer est sur l'autre, et pour traverser le ruisseau, son esprit subtil et léger saute sur des pierres blanches convenablement espacées, tel un jeune pâtre poursuivant son amante.

ORSILOCHUS.

En vérité, Eironès, j'admire comme tu sais te retourner toujours à propos.

EIRONÈS.

Je dois cela, cher Orsilochus, à mon

éducation ; j'ai été initié de bonne heure aux mystères d'Agra, de Samothrace et d'Eleusis... J'ai fait partie du Collège des Prêtres qui interprétaient à Delphes les paroles de la Pythie... C'est une bonne école. C'est sûrement au commerce des Prêtres que je dois ce scepticisme exquis...

CLYSTHÈNE.

Cette fumisterie onctueuse...

EIRONÈS.

Qui fait ma joie...

CLYSTHÈNE.

Mais qui ne nous avance pas à grand chose...

EIRONÈS.

On ne sait pas... Oui, je sais me retourner, en ce sens que si je vois des oiseaux s'envoler à ma gauche, mauvais présage ; alors, vite je me retourne et les vois à ma

droite, excellent présage; de sorte que si les événements deviennent malheureux, je me dis : C'était à gauche, et s'ils deviennent heureux, je me dis : C'était à droite, et de cette façon je peux croire encore à la volonté des dieux. Deux augures ne peuvent se regarder sans rire... or je cultive soigneusement en moi-même non pas deux, mais plusieurs augures, et vous comprenez que plus on est d'augures, plus on rit.

STRYMODORE.

C'est évident.

SALABACCHA.

Tu as fini de parler, Eironès? (A l'esclave qui est derrière elle.) Apportez les bassins et les cratères pour les ablutions.

Les convives se lavent les mains qu'ils tendent au-dessus des bassins que leur présentent des esclaves, tandis que d'autres esclaves portant des cratères, leur versent de l'eau.

CLYSTHÈNE.

Maintenant que les ablutions sont terminées, il convient de faire des libations aux Dieux.

SACAS.

A quoi bon faire des libations aux Dieux? Lorsqu'ils festoyent en leur Olympe vermeil, et que leurs beaux échansons, Hébé et Ganymède leur versent à flots l'ambroisie, nous font-ils des libations avec leur divin breuvage; ils n'y pensent même pas et le seul liquide qui nous tombe du ciel, c'est la pluie.

EIRONÈS.

Tu parles, Sacas, comme un ivrogne qui déteste l'eau sous quelque forme qu'elle se présente; mais tu es injuste en parlant ainsi, car tu ne songes pas que la pluie tiède et bienfaisante fait bourgeonner la vigne qui produit le vin qui fait

bourgeonner ton nez. Non, ce qu'il faut dire, vois-tu, c'est qu'il est inutile de faire intervenir à chaque instant les Immortels dans les moindres actes de notre existence. Nous les fatiguons à la fin, et les fatiguer n'est pas les prier. Ne nous occupons donc pas plus d'eux qu'ils ne s'occupent de nous et contentons-nous d'aimer les choses de la nature pour elles-mêmes, lorsqu'elles sont douces et bonnes, de même que nous aimons Salabaccha pour sa forme pure et ses lignes impeccables, sans nous inquiéter si une déesse habite en elle. (Se levant.) C'est pourquoi je fais des libations à la seule Beauté dont la recherche constante élève l'âme et dont la possession, même rapide, nous fait semblables aux Dieux, et je répands ce vin parfumé en l'honneur du rythme et de l'harmonie dont les lois éternelles président au chœur des astres,

comme à la majesté des vers et à la forme des formes qui est la femme !

CLYSTHÈNE.

Oui, faisons des libations à la Beauté : c'est dignement consacrer ce festin qui était parfait de tous points, Salabaccha. On mange aussi bien chez toi que chez Lamachus.

SALABACCHA.

Ce gourmand !

EIRONÈS.

Cet artiste !

PHILINNA.

Il est vraiment regrettable qu'Agathos n'ait pu y assister.

CYNNAH.

Qu'est-ce que ça peut te faire à toi ?

PHILINNA.

Rien personnellement... mais cela me

chagrine de voir notre chère Salabaccha ainsi tourmentée.

SALABACCHA.

Tu es mille fois trop bonne, Philinna... ne sois pas triste... je ne suis pas tourmentée le moins du monde.

PHILINNA.

Je croyais... comme tu as à peine parlé.

SALABACCHA.

Que voulais-tu que je dise... j'écoutais Eironès.

SACAS.

C'est évident, il a parlé tout le temps. Par Castor, c'est lui qui a assombri Salabaccha avec ses discours auxquels on ne comprend rien. Mais à présent c'est une mode, une manie, une rage. Il ne se passe pas de festin sans qu'on y discute philosophie à perte de vue. Eh bien! moi j'en ai

assez des philosophes, des sectes, des académiciens, des cyniques. Disons des fables et chantons des chansons. Amusons-nous, par Apollon. Voulez-vous que je vous dise une fable dans le genre d'Esope ou de Sybaris... tenez, je vais vous chanter l'écharpe d'Iris.

CLYSTHÈNE.

Non, mon vieux, reste donc tranquille... si tu n'as que ça comme nouveauté.

SACAS.

Ça m'est égal, moi, je ne tiens pas à chanter... je n'y mets pas d'amour-propre... mais, par Héraclès, qu'on fasse quelque chose.

LES FEMMES.

Il a raison... plus de philosophie... Allons, Salabaccha, ordonne à Myrtale de nous dire quelque poétique légende.

CLYSTHÈNE.

Peut-être n'a-t-elle pas apporté sa musique?

SALABACCHA.

Myrtale est la complaisance même; qu'on lui donne la lyre d'ivoire aux cordes d'airain, elle ne se fera pas prier.

Une esclave apporte la lyre.

MYRTALE, tirant quelques accords.

Je vous dirai donc pourquoi la blonde Cypris est sortie des eaux violettes de la mer.

Elle chante en s'accompagnant sur la lyre.

Ainsi que les flots que l'écume argente,
Qu'ils soient noirs ou bleus, gris ou violets,
Ou bien verts avec de pervers reflets,
Les yeux sont pareils à la mer changeante.

Et pareils à la vague paresseuse,
Qui suit son chemin rythmé sous le vent,
Les seins se baissant et se soulevant,
Ont le rythme lent de la mer berceuse.

Tour à tour câline et grave et captante,
Et sachant trouver de subtils accents,
Pour dire les mots d'amour caressants,
La voix est semblable à la mer chantante.

Et de même que l'onde ensoleillée
Répand dans les airs sa fine saveur,
La Chair que l'Amant baise avec ferveur,
Joyeuse, a le goût de la mer salée.

Or voilà pourquoi Cypris, notre mère,
Tordant l'or de ses cheveux éclatants,
Sortit, un matin du jeune Printemps,
O flots argentés, de votre onde amère.

SALABACCHA.

Nous te remercions, charmante Myrtale : tu as la voix des Sirènes comme tu en as la grâce et la blondeur. Vraiment il était grand temps que tu nous chantasses ces choses eurythmiques pour nous faire oublier les subtilités du cher Eironès.

CLYSTHÈNE.

La poésie n'est-elle pas d'Evinus?

MYRTALE.

Non, elle est d'un jeune poète ignoré encore, mais rempli de talent néanmoins et qui s'appelle Philémon.

EIRONÈS.

Philémon, dis-tu?

MYRTALE.

Oui, Philémon... retenez bien ce nom.

SALABACCHA.

Et maintenant, mes chers amis, si vous êtes las d'être couchés, car tout fatigue, même le repos, je vous permets de vous lever pour vous dégourdir les jambes. Donc allez où bon vous semble, circulez comme il vous plaira: vous le savez, toute la maison est à vous. Ceux qui veulent jouer trouveront à côté des osselets, des dés,

des échecs et des cottabes... que ceux qui ne jouent pas fassent la cour à mes amies... enfin, vous êtes entièrement libres.

Tous se lèvent, se groupent, se dispersent.

ORSILOCHUS.

Je te propose douze coups aux dés, Strymodore, l'enjeu est de douze mines.

STRYMODORE.

J'accepte, par Hermès, tu n'as pas encore mon argent.

CLYSTHÈNE.

Méfie-toi, Orsilochus... ce vieil usurier illyrien va te rouler comme un vieux papyrus... il est tricheur...

STILBONIDE.

Nous serons témoins.

SALABACCHA.

Tu ne joues pas, Eironès?

EIRONÈS.

En ma qualité de philosophe, je n'ai jamais touché un osselet; mais j'aime à regarder jouer et même je parie volontiers.

On entoure Orsilochus et Strymodore. Salabaccha, Cynnah et Clysthène restent en scène.

SCÈNE II

SALABACCHA, CYNNAH, CLYSTHENE.

SALABACCHA.

Ecoute, ma chère Cynnah, j'étouffe, je n'y tiens plus... il faut que je te parle.

CLYSTHÈNE.

Je vais vous laisser, si je suis indiscret.

SALABACCHA.

Non, Clysthène, tu peux rester, tu n'es pas un amant, tu es une amie et je ne me gêne pas devant toi: tu fais partie de mon mobilier sentimental et tu peux être té-

moin de mes ablutions de cœur... car se confier n'est-ce pas se rafraîchir et se laver en quelque sorte... et j'en ai grand besoin. Voilà assez longtemps que je dissimule mon inquiétude... à cause de cette Philinna qui aurait été trop contente, la rosse!... ou plutôt que j'essaye de dissimuler... ça se voyait, hein?

CLYSTHÈNE.

Un peu... pas trop.

SALABACCHA.

Oh!

CLYSTHÈNE

Non, je t'assure.

SALABACCHA.

Peu importe, après tout. Enfin il n'est pas venu, c'est ce qu'il y a de plus sûr.

CYANAH.

Il peut encore venir... si tu envoyais Doris.

SALABACCHA.

Mais voilà vingt fois que je l'envoie, cette fille... elle n'a fait qu'une d'aller et venir toute la journée. On a toujours répondu qu'il n'était pas chez lui. Ou c'était une consigne et alors avec qui était-il? Ou c'était vrai et alors chez qui était-il? Dans les deux cas, avec une femme ou chez une femme forcément.

CYNNAH.

Pourquoi forcément?

SALABACCHA.

Parce qu'il revient de campagne... et que ce n'est pas un homme à... sept mois d'abstinence, va, je sais ce que je dis... je connais mon Agathos... à la dernière trêve, la première chose qu'il a faite, ç'a bien été de courir chez moi, tandis qu'aujourd'hui... Et moi qui organise cette fête pour son re-

tour. Ah ! oui je m'en souviendrai de cette fête, et de ce repas interminable. Mais où peut-il être, l'animal? Où peut-il être? Ce n'est pas chez une de mes amies... chez une courtisane, je le saurais déjà : la première chose qu'elle aurait faite, tu comprends, c'eût été de me le faire charitablement savoir.

CYNNAH.

C'est certain.

SALABACCHA.

Et puis toutes mes amies sont là.

CLYSTHÈNE.

Même Philinna!

SALABACCHA.

Même Philinna! D'ailleurs les courtisanes ont aussi prêté le serment, et ça ne m'étonnerait pas qu'elles l'observent plus rigoureusement que les matrones.

CYNNAH.

C'est très probable.

SALABACCHA.

Ça doit être une femme mariée.

CYNNAH.

Tu n'y songes pas : elles ont toutes leurs maris auprès d'elles et elles ont bien assez de se défendre contre leurs tentatives... et puis une femme mariée, une femme mariée, il y en a plus de mille. Alors qui?

SALABACCHA.

Qui? ah, justement... je ne sais pas, moi... Lysistrata peut-être.

CYNNAH.

Pourquoi pas Artémis ou Pallas pendant que tu y es... Lysistrata est la dernière...

SALABACCHA.

Je savais bien ce que tu allais me dire... moi non plus je n'y pensais pas... c'est une idée qui m'est venue comme ça, tout

à coup pendant le repas... oui, une idée ou plutôt un souvenir.

CYNNAH.

C'est absurde.

SALABACCHA.

En principe rien n'est absurde... tiens, ce matin, à l'assemblée, à cette fameuse assemblée, as-tu remarqué comme elle s'est troublée quand elle a dit qu'elle avait reçu un message d'Agathos ?

CYNNAH.

Une simple erreur.

SALABACCHA.

Elle s'est reprise bien vite, mais ça n'empêche pas qu'elle est devenue rouge comme le feu.

CYNNAH.

Voyons, réfléchis un peu qu'une femme comme Lysistrata ne se serait pas trompée aussi grossièrement. S'il était vrai qu'A-

gathos fût son amant, elle se serait plutôt arraché la langue que de prononcer son nom... son erreur te prouve clairement au contraire qu'il n'y a rien entre eux

SALABACCHA.

Il y a une force au-dessus de notre volonté et qui nous fait prononcer le nom de celui que nous aimons, surtout lorsqu'il le faudrait le moins. Est-ce vrai, Clysthène?

CLYSTHÈNE.

En effet, que de fois ma maîtresse ne m'a-t-elle pas appelé Pamphyle ou Charinus, bref d'un tout autre nom que le mien et dans des moments définitifs pourtant : c'est fort désagréable.

GYNNAH.

Parle sérieusement, Clysthène, et tâche à rassurer Salabaccha. Pour moi, ma chère, tes soupçons ne reposent sur rien.

SALABACCHA.

Et moi, je te dis qu'ils reposent sur quelque chose.

CYNNAH.

Mais non, par les déesses, encore une fois Lysistrata est la dernière des femmes que l'on puisse soupçonner : elle ne pense pas à ces choses-là : c'est une femme trop autoritaire pour aimer, c'est-à-dire être esclave. C'est une cérébrale, une ambitieuse qui aspire surtout à jouer un rôle et à prépondérer ; elle est l'amante de son Idée avant tout et elle lui restera fidèle, tu peux être tranquille : c'est une maîtresse femme, ce qui est bien différent d'une femme maîtresse.

CLYSTHÈNE.

C'est même tout à fait incompatible.

SALABACCHA.

Mais c'est justement ces femmes-là qui

sont les plus terribles quand elles se mettent à aimer et pour que la passion domine tout ce qu'il y a en elles d'orgueil, de vertu et de raison, tu comprends, il faut que ça soit extraordinaire. Alors c'est comme une folie... elles ne connaissent plus rien, ni mari, ni enfants, ni dieux, ni démons, ni devoirs, ni serments, ni rien de rien... elles sautent le mur ! Ah, par exemple, si je savais que Lysistrata, cette matrone, cette poseuse qui nous a fait poser ce matin pendant deux heures avec ses discours idiots, qui a eu l'aplomb de nous forcer à prêter serment... pendant qu'elle peut-être... ça serait trop fort, ça ne se passerait pas comme ça, je te le promets... à moi le scandale !

GYNNAH.

Voyons, ne crie pas comme ça... calme-toi, fais attention.

CLYSTHÈNE.

Oh! ils sont en train de jouer... ils sont absorbés.

ORSILOCHUS, dans le fond.

Mille tonnerres de Zeus!

CLYSTHÈNE.

C'est Orsilochus qui perd.

CYNNAH.

Tu as tort de te mettre dans cet état-là... tu t'emballes sur Lysistrata, comme tu te serais emballée sur une autre, avoue-le, sans rien savoir, sans une preuve, sans un indice... sans compter que Lysistrata est comme les camarades... elle a eu assez à faire avec son mari toute la journée sans s'embarrasser d'un amant.

SALABACCHA.

C'est vrai; mais j'ai... je ne peux pas l'expliquer, moi... c'est une sorte de pres-

sentiment, c'est mon instinct d'amoureuse... et il est rare qu'on se trompe dans ces cas-là.

CLYSTHÈNE.

C'est vrai à moins qu'on ne se trompe grossièrement et du tout au tout.

CYNNAH.

Tu ferais bien mieux de donner un avis sensé, au lieu de plaisanter sans cesse.

CLYSTHÈNE.

Veux-tu donc que je pleure? Mon avis c'est qu'Agathos va arriver d'un instant à l'autre, j'en ai le pressentiment et j'y vois plus clair que Salabaccha parce que je ne suis pas agité, nerveux, fiévreux comme elle. Mais il n'y a pas moyen de discuter avec vous autres femmes : dès qu'un homme n'est pas chez sa maîtresse il est chez une rivale, parce que pour vous il n'y a que votre amour, et vous y rapportez tout :

c'est le germe et le terme de tout, le but et le moyen, l'effet et la cause, l'unique préoccupation. Mais, par Héraclès, il n'y a pas que l'amour dans la vie : il y a la patrie, la famille, l'ambition, le travail, les affaires, l'argent, la vie enfin. Pour moi Agathos toute la journée a eu des ennuis de toute sorte, des comptes à rendre à un tas de gens importants... et d'un autre côté il les connaît par cœur les fêtes chez Salabaccha avec Eironès, Strymodore, Glycère, Myrtale et toute la bande joyeuse. Il s'est peu soucié d'entendre des discussions philosophiques, des légendes poétiques et des propos d'ivrogne... il viendra quand nous serons partis et qu'il pourra causer avec toi, exquise Salabaccha, intimement et fructueusement sans qu'une douzaine de clients bourdonnent autour de lui. J'ai dit.

CYNNAH.

Et il a bien dit : Mais oui, ma chère, par les déesses, tes soupçons ne tiennent pas debout... Aie un peu de patience.

SALABACCHA.

Vous avez raison... j'en aurai... il le faut bien d'ailleurs.

ORSILOCHUS.

J'ai perdu trois parties de suite... par Hermès c'est un peu raide... Il n'y a pas moyen de jouer avec Strymodore, il amène les six à tout coup.

SALABACCHA.

Tu perds beaucoup?

ORSILOCHUS.

Poh! une trentaine de mines... ça m'apprendra à jouer avec un Illyrien... désormais je ne jouerai plus qu'avec des Grecs.

CLYSTHÈNE.

Je t'avais prévenu... il triche, il a des dés préparés. Tricheur et avare, ça va bien ensemble. As-tu remarqué, pendant le repas, il passait des morceaux de volaille et des pâtisseries à son esclave qui était derrière lui et qui les dissimulait aussitôt sous sa tunique?

CYNNAH.

Mais il fait toujours ça... c'est pour son déjeuner du lendemain : c'est connu.

ORSILOCHUS.

Ah! la vieille canaille! je crois que pour gagner une obole, il se mettrait en mer sur une claie.

Pendant ces dernies mots Doris est survenue.

DORIS, à Salabaccha.

Maîtresse, il y a là un homme qui voudrait vous parler.

SALABACCHA.

Amène-le jusqu'ici... Agathos ! c'est lui ! c'est Agathos... Oh ! je savais bien !

Elle court vers la porte et s'arrête saisie en apercevant Lycon suivi des maris.

SCÈNE III

LES MÊMES, LYCON, CYNÉSIAS, THEORUS, DERCYLE, ACESTOR, SOSIAS, SOSTRATE.

LYCON.

Salabaccha, nous te saluons !

SALABACCHA.

Quels sont ces étrangers et lequel d'entre vous demande à me parler ?

LYCON.

Nous ne sommes pas des étrangers mais de bons Athéniens : moi-même je suis un capitaine et je reviens des combats. Ainsi

qu'Ulysseus suivi de ses compagnons, je me présente chez toi suivi de mes soldats qui, comme moi, ont l'infortune d'être mariés. Nous nous sommes permis de franchir le seuil de ta porte, confiants dans le renom d'hospitalité que t'ont fait un grand nombre de jeunes hommes et aussi de vieillards. Mais ne vois pas en nous, je t'en supplie, de vulgaires débauchés qui trouvent plaisant de briser les chaînes sacrées de l'hymen et pour lesquels une nuit d'orgie n'est qu'un jeu. Si nous venons ici, c'est parce que nos femmes nous y ont en quelque sorte autorisés, puisqu'elles se sont refusées à nos légitimes transports en invoquant je ne sais quel serment ridicule : nous avons été mis à la porte de nos propres maisons et nous venons chez toi, belle Salabaccha, animés d'un esprit de justes représailles et aussi pour ne pas

errer toute la nuit dans les rues d'Athènes, sous les regards froids des étoiles.

CYNNAH.

Il s'exprime bien.

MYRTALE.

Il aura préparé son discours en route.

PHILINNA.

Alors ça ne va pas comme vous voulez?

SALABACCHA.

« Les affaires sont dures ! » Soyez les bienvenus, mes amis, dans ma maison. Vous arrivez malheureusement lorsque le festin est terminé, mais vous avez soupé sans doute. En tout cas, il reste les convives : les hommes sont tous fort aimables et les femmes d'un commerce plutôt encourageant... elles ne négligeront rien pour vous rendre légères les heures que vous passerez auprès d'elles... « Faites votre choix, »

pendant que je vais donner quelques ordres, car vous voudrez bien sans doute vider avec nous quelques coupes joyeuses.

LYCON.

Quoi? tu t'en vas déjà?

SALABACCHA.

Rassure-toi... je reviens... je vous le confie.

Elle sort.

PHILINNA.

Eh bien! pourquoi restez-vous ainsi sans bouger, nous vous faisons peur?

LYCON.

Il faut les excuser... ce sont des soldats, des époux et des pères... ils n'ont pas l'habitude.

PHILINNA,

Nous ne sommes pas intimidantes, cependant; je crois que nous serons obligées

de faire les premiers pas... (Elle s'approche de Cynésias.) Tu es gentil, toi, comment t'appelles-tu?

CYNÉSIAS.

Je m'appelle Cynesias.

PHILINNA.

C'est un joli nom.

CYNÉSIAS.

Il n'a rien d'extraordinaire.

PHILINNA.

Tu as, à ce que je vois, la modestie qui convient au vrai mérite. Après tout, je sais bien que ce n'est pas ta faute si tu t'appelles Cynésias ; peu importe, ton nom me plaît infiniment : il faut te dire que j'attache une grande importance aux noms.

CYNÉSIAS.

En vérité?

PHILINNA.

C'est comme je te le dis. Et toi? Non?

CYNÉSIAS.

Evidemment j'aime mieux un joli nom qu'un vilain... j'ai connu de très braves gens...

PHILINNA.

Certainement; mais enfin... je veux à ce propos te raconter une aventure qui m'est arrivée il n'y a pas bien longtemps. (Elle l'emmène.) Promenons-nous, on cause mieux en marchant, et d'ailleurs tous ces gens n'ont pas besoin d'entendre ce que nous disons.

Cependant des couples se sont formés : Theorus et Myrtale, Acestor et Cynnah, Dercyle et Glycère.

EIRONÈS.

Eh bien, capitaine, tu restes seul à ce que je vois.

LYCON.

J'attends que Salabaccha revienne.

CLYSTHÈNE.

Le coup de foudre alors?

LYCON.

Par Cypris, n'est-elle pas la plus belle?

CLYSTHÈNE.

Comme tu es le plus vaillant.

STRYMODORE.

Mais en attendant, veux-tu faire une partie de dés?

LYCON.

Oui, si l'on ne joue pas trop d'argent... parce que si je gagne ça m'ennuierait de te voir perdre, et si je perds ça m'ennuierait bien plus de ne pas gagner. Voyons, ça se comprend.

Il rit bêtement.

STRYMODORE.

Nous jouerons ce que tu voudras.

LYCON.

Je ne sais pas moi... deux drachmes, ça te va-t-il?

STRYMODORE.

Deux drachmes... c'est entendu.

ORSILOCHUS.

Ce bon Strymodore se dérange pour bien peu de chose.

CLYSTHÈNE.

Personne ne veut plus se risquer à jouer avec lui... alors il se dit que c'est toujours ça.

EIRONÈS.

Je parie pour le capitaine : quelque chose me dit qu'il doit gagner.

LYCON.

Tu es trop aimable... Eh, eh, nous verrons.

Ils se disposent et se mettent à jouer. Passent Philinna et Cynésias.

CYNÉSIAS.

Mais certainement je t'adore.

PHILINNA.

Tu me désires.

CYNÉSIAS.

C'est la même chose, par Héraclès!

PHILINNA.

Comme tu es prompt à t'enflammer, petit Cynésias... tu me dis que tu m'adores et tu me connais à peine.

CYNÉSIAS.

Je peux te le prouver.

PHILINNA.

Je n'en doute pas.

CYNÉSIAS.

Tu es aussi enrageante que Myrrhine.

PHILINNA.

Tu vois : tu parles toujours de ta femme; tu y reviens sans cesse... ah, tu sais, je suis très jalouse. Va, c'est Myrrhine que tu aimes et non pas moi, et qui me dit, si je te cède, que ce n'est pas sa bouche que tu embrasseras sur la mienne.

CYNÉSIAS.

Par Zeus paternel, une bouche est une bouche et vous avez chacune la vôtre... tu plaisantes...

PHILINNA.

Dis-moi : donnerais-tu de l'argent à ta femme... pour avoir d'elle ce que tu demandes de moi?

CYNÉSIAS.

Sous aucun prétexte... c'est comme si

tu me demandais si je donne de l'argent chaque fois que je prends du vin à la grande outre que j'ai dans ma cave : j'ai payé l'outre une fois pour toutes, j'imagine, et c'est ça le mariage.

PHILINNA.

En outre. Alors si tu veux que je croie que tu fais une différence entre moi et ta femme, donne-moi cinq mines.

CYNÉSIAS.

Ça fait cinq cents drachmes, c'est beaucoup.

PHILINNA.

« Crois-tu que je ne les vaille pas?

CYNÉSIAS.

« Si... mais crois-tu que je les aie?

PHILINNA.

« Alors, mon pauvre ami, il n'y a rien

« de fait... cinq mines et encore parce que
« c'est toi.

CYNÉSIAS.

« C'est encore beaucoup trop... Voyons,
« sois raisonnable, il me semble qu'avec
« la moitié... »

PHILINNA.

Oh! ne me marchande pas comme une lamproie, je t'en prie : Tu as des façons de traiter les femmes! tu crois sans doute parler à ton outre de Myrrhine. Sache bien que donner, ce n'est pas dans nos mœurs : recevoir, à la bonne heure, ainsi font les Déesses! L'exemple vient de haut! Regarde la position des mains dans leurs statues; lorsque nous leur demandons des grâces, elles nous tendent leurs mains renversées, non pour donner, mais pour recevoir.

CYNÉSIAS.

C'est vrai pourtant : je n'avais jamais remarqué.

PHILINNA.

Allons, cher Cynesias, ne sois pas confus et maussade ; d'ailleurs ce que j'en disais, c'était pour t'éprouver, car avant tout je suis liée par mon serment et je ne le trahirai pas... pour cinq mines du moins.

Ils ont passé. — Viennent Théorus et Myrtale.

THÉORUS.

Sitôt que je suis entré ici, en te voyant je me suis dit : Tiens, voilà une figure que je connais ! Tu ne te souviens pas de moi... Théorus, le fils du boulanger ?

MYRTALE.

C'est-à-dire que c'est vague.

THÉORUS.

Voyons, rappelle-toi... rue des Trépieds,

nos maisons étaient voisines, je t'ai vue haute comme ça. Nous avons grandi ensemble : j'ai même dû un moment t'épouser.

MYRTALE.

M'épouser? Je devrais me rappeler pourtant; il n'y en a pas des flottes qui ont eu cette idée-là. C'est curieux.

THÉORUS.

Ta mère Crobyle était bien la fruitière qui faisait le coin... Que de fois, étant enfant, je suis allé avec ma mère chercher des légumes chez la tienne.

MYRTALE.

Ah! alors tu te trompes, mon ami. D'abord ma mère ne s'appelait pas Crobyle et apprends qu'il n'y a jamais eu de fruitières dans ma famille.

THÉORUS.

Je ne savais pas... d'ailleurs ce n'est

pas déshonorant. Euripide est le fils d'une fruitière.

MYRTALE.

Ça le regarde, c'est son affaire... mais encore un fois tu te trompes : tu confonds sans doute avec Glycère, cette jolie blonde qui est derrière nous... Chut! c'est mon amie.

THÉORUS.

Je te demande pardon si je t'ai froissée... tu sais, moi, je parle sans chercher mes mots, comme ça me vient... mais le cœur y est : tu serais même la fille de Cléon que je voudrais encore de toi.

MYRTALE.

Non, tu ne m'aimes pas tant que ça, puisque tu t'es trompé de mère.

Ils ont passé. — Viennent Dercyle et Glycère.

DERCYLE.

Alors ce serment, c'est sérieux?

GLYCÈRE.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

DERCYLE.

Pourquoi me dis-tu ça d'un air courroucé?

GLYCÈRE.

Je ne suis pas en colère, je suis triste, parce que tu as été grossier... tu m'as parlé comme à une fille... parce que tu m'as rencontrée ici, tu t'imagines sans doute... Va, je ne suis pas ici dans mon milieu et je vaux mieux que les femmes qui m'entourent.

DERCYLE.

Par Castor, je n'en doute pas... Je n'ai pas eu l'intention de t'offenser... je ne sais pas comment il faut te parler : moi non

plus, je ne suis pas ici dans mon milieu.

GLYCÈRE.

C'est vrai, ce n'est pas tout à fait ta faute, et tu as l'air d'un excellent garçon. Plus tard, si nous nous revoyons, quand la paix sera faite, je te raconterai à la suite de quels malheurs de famille j'ai connu ce monde pour lequel je n'étais certes pas née. Fille d'un ancien officier supérieur...

Ils ont passé. — Viennent Acestor et Cynnah

ACESTOR.

Par exemple, si je m'attendais à ça en venant ici.

CYNNAH.

A quoi t'attendais-tu donc?

ACESTOR.

Par Neptune, on ne se moque pas des gens à ce point-là.

CYNNAH.

Où prends-tu qu'on se moque de toi ? En tout cas, moi je t'ai prévenu que l'amour n'avait pour moi aucun attrait... je trouve ça assommant. Ce n'est pas ma faute : il y a deux sortes de tempéraments : Pasiphaë et moi. Tu comprends que dans ces conditions-là je serais bien bête de trahir mon serment, puisque ça ne doit me faire aucun plaisir.

ACESTOR.

Toujours ce serment ! Vous vous êtes donc toutes donné le mot ?

CYNNAH.

Absolument.

ACESTOR.

Comment, nous ne pourrons pas venir à bout de ces femelles, de ces pestes !

GYNNAII.

Acestor, t'as tort... ne te mets pas en colère : tu as contre toi toutes les femmes d'Athènes, tu ne peux pas lutter : il faut en prendre ton parti et te contenter comme dit Eironès, de l'éclat de nos yeux, de l'harmonie de notre costume et de la musique de notre voix... enfin de tout... excepté ça.

Cependant des esclaves ont apporté des amphores, des coupes et des fruits.

LYCON, joyeux.

Par les Divins Frères! je gagne tout ce que je veux, ce soir! j'ai une veine de...

CLYSTHÈNE.

Arrête, au nom du ciel! Le fait est qu'il faut que tu sois rudement ce que tu allais dire, pour ne pas avoir laissé tout ton argent entre les mains crochues de ce bon Strymodore... et si toutes les Athé-

niennes n'étaient pas cette nuit d'une vertu implacable et farouche, ça serait à croire en effet que tu n'as rien à envier à Ménélas, de mémoire cornue.

LYCON.

Il ne faut pas croire cela et m'attribuer tout le mérite. Je suis confus, véritablement confus. Non, mes chers amis, si j'ai gagné c'est que Salabaccha se tenait tout le temps derrière moi et m'a porté bonheur, mais l'argent que j'ai gagné chez toi, je veux le dépenser pour toi, ma chère... Tu achèteras ce qu'il te plaira, quelque bijou que tu puisses porter constamment en souvenir de cette nuit inoubliable.

CLYSTHÈNE.

Il est charmant!

EIRONÈS.

Exquis!

SALABACCHA.

Je n'ose accepter, généreux capitaine.

LYCON.

Que ne suis-je aussi riche que Michès! Tous mes trésors, je les déposerais à tes pieds. Ah, vois-tu, dès que je t'ai aperçue, je me suis senti brûlé d'une flamme soudaine et dévorante. Les poètes parlent de sentiments semblables : je croyais jusqu'à présent qu'ils exagéraient, mais je me rends parfaitement compte que ça peut arriver. J'éprouve quelque chose d'étrange et qui n'est pas naturel et tu me demanderais de te sacrifier ma fortune, mes enfants, ma femme, par Zeus paternel, je crois que je n'hésiterais pas un seul instant.

SALABACCHA.

A la bonne heure, c'est parler en homme. Mais hélas! je n'ai le droit de te demander

aucun sacrifice, je suis liée moi-même par un serment inviolable... ; plus tard, quand les Athéniens auront fait la paix, nous verrons.

LYCON.

Mais en attendant.

SALABACCHA.

En attendant, trompons l'amour par l'ivresse. Soyons gais, évohé ! évohé ! étendez-vous sur ces lits avec vos compagnes, les amphores sont pleines et les coupes béantes.

EIRONÈS.

Vidons les unes dans les autres, et les autres dans nous-mêmes.

Tous se disposent, les uns couchés, les autres debout autour de la table.

LYCON.

Ah ! quelle différence avec la vie de famille ! (Il caresse Salabaccha.) Les beaux bras,

par Cypris, la belle gorge et ces yeux, oh! ces yeux!! Le vin, le jeu, les belles, comme on chantait dans ma jeunesse. C'est égal, lorsque je revenais la nuit dernière, marchant pesamment sous mon harnais de bataille, celui qui m'eût dit que je ne serais pas la nuit suivante, étendu auprès de mon épouse, la chaste Lysistrata...

SALABACCHA.

Lysistrata!... c'est ta femme, Lysistrata?

LYCON.

C'est ma femme.

SALABACCHA.

Alors tu t'appelles Lycon?

LYCON.

Je m'appelle Lycon.

SALABACCHA.

Ce n'est pas banal... et tu ne le disais pas.

LYCON.

Je n'y songeais même pas.

SALABACCHA.

Mais tu avais tort, par Artémis : c'est que tu deviens tout à fait intéressant... le mari de Lysistrata, tu es quelqu'un, et je suis honorée de t'avoir pour convive. C'est un convive de marque.

EIRONÈS.

C'est l'homme du jour, tout simplement.

SALABACCHA.

J'ai bien vu, lorsque tu es entré, que tu n'étais pas tout le monde : il y a quelque chose dans ton regard, dans ton allure, quelque chose de dominateur... j'étais attirée vers toi, mais sans pouvoir préciser pourquoi. Maintenant je comprends : c'est que tu es le mari d'une femme supérieure.

CLYSTHÈNE.

Et tu la reflètes... c'est le reflet qui t'avait attiré, Salabaccha.

LYCON.

Vraiment... je vous en prie.

SALABACCHA.

C'est que tu as en Lysistrata une femme de tête, de jugement, d'esprit, de cœur, de tout enfin.

LYCON.

Oh! de tout... ne croyez pas cela. Froide, très froide.

SALABACCHA.

Toujours?

LYCON.

Généralement... la preuve c'est ce serment; il n'y avait qu'elle pour avoir cette idée-là.

SALABACCHA.

En tout cas, c'est une grande citoyenne

et une bonne patriote... Si tu l'avais entendue ce matin, tu aurais été ému et convaincu, comme nous l'avons été nous-mêmes. C'est une femme de génie!

CLYSTHÈNE.

Prends ma couronne, cher ami.

LYCON.

Que fais-tu là?

CLYSTHÈNE.

Je ne peux pas voir le mari de Lysistrata boire la tête nue lorsque moi, un débauché, un inutile, je suis couronné de roses.

LYCON.

Mais je ne souffrirai pas.

PLUSIEURS VOIX.

Si, si, il faut qu'il la garde.

SALABACCHA.

Mais tu étais en train de raconter quel-

que chose, lorsque nous t'avons interrompu.

LYCON.

Ça n'avait pas d'importance.

SALABACCHA.

Mais si... n'est-ce pas votre avis qu'il ne faut pas perdre une seule des paroles que prononcera cet homme? Allons, va, Lycon, nous t'écoutons.

LYCON.

Je ne me souviens même plus... Ah! oui, je disais que lorsque je revenais, la nuit dernière, vers mon foyer, si quelqu'un m'eût dit que je ne serais pas la nuit suivante, qui est donc cette nuit-ci, près de ma femme, il m'aurait considérablement étonné; mais, par Dionysos! il m'aurait étonné encore davantage s'il m'avait dit que je serais ici, au milieu d'une douzaine

de femmes toutes plus séduisantes les unes que les autres, et surtout à côté de la maîtresse de la maison, de la reine, de la meilleure et de la plus belle.

SALABACCHA.

Alors, tu ne le regrettes pas trop?

LYCON.

Non, par les dieux! C'est curieux, mais je n'ai pas le moindre remords. Tant pis pour Lysistrata : c'est elle qui l'a voulu... quoique, à vrai dire, ce ne soit pas elle qui m'ait envoyé ici...

Il rit finement.

SALABACCHA.

Non?

LYCON.

Non... c'est Agathos, et je le bénis d'avoir eu cette idée merveilleuse.

SALABACCHA.

Quoi, c'est Agathos, qui vous a envoyés chez moi?

LYCON.

Agathos lui-même... nous étions là, après le souper, sur la place qui est justement devant ma maison à nous lamenter sur le refus de nos épouses, et peut-être y serions-nous encore, si Agathos qui passait par là...

SALABACCHA.

Qui passait... A cette heure-là?

LYCON.

Qui était là, si tu aimes mieux ; passait-il, ne passait-il pas, ça n'a aucune importance, pour moi du moins... enfin il était là.

SALABACCHA.

Et alors?

LYCON.

Alors il nous a dit : mais allez donc chez Salabaccha, il y a une grande fête chez elle en ce moment.

SALABACCHA.

Il le savait donc?

LYCON.

Faut croire. Ne restez pas ici, a-t-il ajouté, vos femmes se moqueraient de vous, tandis qu'en allant où je vous envoie, c'est vous qui aurez le beau rôle. (Il embrasse Salabaccha.) Et, en effet, j'ai le beau rôle. M'aimeras-tu?

SALABACCHA.

Peut-être... Et Agathos, où allait-il?

LYCON.

Je ne sais pas... nous lui avons demandé s'il venait avec nous, mais il avait

besoin d'être seul pour préparer les réponses qu'il doit opposer demain aux interpellations des démagogues. Nous n'avons pas voulu insister et nous nous sommes retirés.

EIRONÈS.

En hommes mariés.

Petit silence.

SALABACCHA, éclatant de rire tout à coup.

Ah! ah! ah!

CLYSTHÈNE.

Comme te voilà gaie tout à coup, Salabaccha. Ça te prend comme ça?

SALABACCHA.

Oui, c'est une idée qui me passe par la tête.

PHILINNA.

Fais-nous en part au moins, que nous riions aussi, si c'est drôle.

SALABACCHA.

C'est que ce n'est peut-être pas très drôle pour mes hôtes. Ah ! ah !

CYNNAH.

Voyons, parle donc ! Tu es agaçante à rire comme ça.

SALABACCHA.

Mes chers amis, pendant que vous êtes ici bien tranquilles, si Agathos était en ce moment avec une de vos femmes...

Presque en même temps.

THEORUS.

Oh !

DERCYLE.

Allons donc !

SOSIAS.

C'est invraisemblable.

LYCON.

Je crois que nous pouvons être bien tranquilles en effet.

SALABACCHA.

Toi, oui, c'est évident... Mais toutes les femmes ne sont pas des Lysistratas.

CYNÉSIAS.

Pourtant, étant donné les dispositions dans lesquelles nous les avons laissées...

SALABACCHA.

Sans doute; mais il arrive souvent que la porte qui se ferme devant le mari s'ouvre devant l'amant.

THEORUS.

Alors toutes nos femmes auraient un amant?

SALABACCHA.

Non pas toutes, mais une, et celle-là n'aurait pas été fâchée de prétexter son serment pour se débarrasser de l'un d'entre vous. Maintenant, lequel?

EIRONÈS.

Personne ne réclame.

CYNÉSIAS.

Oui, au fait, lequel? Mais, nom d'un petit Hermès, ça serait encore possible. Comment Agathos se trouvait-il là, justement, devant nos maisons, car nous sommes voisins, Lycon, il ne faut pas oublier ça.

LYCON.

Allons donc! il passait par là.

CYNÉSIAS.

Il ne passait peut-être pas tant que ça, et, plus je réfléchis maintenant, plus je trouve qu'il avait l'air de vouloir se débarrasser de nous, et nous ferions tous très bien d'aller voir ce qu'on manœuvre chez nous.

LYCON.

Tu es grotesque: reste donc ici. Crois-

tu qu'Agathos irait perdre son temps avec des femmes ordinaires comme les nôtres, des bourgeoises, alors qu'il y a des déesses qui lui ouvrent leurs bras!

SALABACCHA.

Ca ne veut rien dire, cher Lycon, car si les déesses descendaient un jour sur la terre et avaient commerce avec les mortels, nous verrions peut-être Cypris elle-même être trompée pour une cabaretière au nez retroussé.

CYNÉSIAS.

Tu as raison, Salabaccha... je te remercie de m'avoir ouvert les yeux... Ce n'est pas que je m'ennuie ici, mais je m'en vais.

SALABACCHA.

Les dieux soient avec toi!

CLYSTHÈNE.

C'est qu'il n'a pas l'air rassuré du tout.

PHILINNA.

Je veux le voir s'en aller... (Elle va à la fenêtre.) Oh ! comme il court !

DES VOIX.

Voyons ! voyons !

PHILINNA.

Dépêchez-vous ! dépêchez-vous !

Les femmes et les convives se lèvent et vont sur la terrasse ; on lui crie : Bonsoir, Cynésias !

CYNNAH.

Il ne se retourne même pas.

GLYCÈRE.

Si vous croyez qu'il vous entend.

PHILINNA.

Le voilà qui tourne le bout de la rue.

LYCON.

La belle nuit, par Héra ! et quel clair de lune !

SALABACCHA.

J'en ai rarement vu un aussi pur!

LYCON.

Un vrai clair de lune d'amoureux. Cela porte à la rêverie! ne trouves-tu pas?

SALABACCHA.

Oh! si!

LYCON.

Phœbé dans le ciel pur montait : sur sa terrasse
Héro, la belle enfant, accoudée avec grâce
Attendait le retour nocturne de l'amant.
Et,

Je ne me rappelle plus. C'est par une telle nuit, vois-tu, qu'il faudrait être seuls, errant dans la campagne ou encore aux bords des flots, sur quelque promontoire. O Salabaccha!

SALABACCHA.

Ne me parle pas ainsi : tu me dis des choses qui me troublent étrangement.

LYCON.

Je suis ému plus que je ne saurais dire.

Ils continuent de causer. Cependant Theorus et Dercyle arrivent sur le devant de la scène.

THEORUS.

Moi, au fond, je suis comme Cynésias: je ne suis pas tranquille. J'ai bien envie d'aller voir ce que fait Hirondelle et je te conseillerais aussi d'aller voir ce que fait Rosée.

DERCYLE.

Puisqu'elles sont ensemble, « elles ne peuvent rien faire... » elles se surveillent, l'une et l'autre... Tu sais bien comme sont les femmes.

THEORUS.

A moins qu'elles ne soient complices, et ne s'entendent pour nous mettre dedans... Tu sais bien comme sont les femmes.

DERCYLE.

Mais si nous partons, l'on va se moquer de nous comme de Cynésias.

THEORUS.

Nous n'avons pas besoin de crier que nous nous en allons... Partons, sans rien dire, à la perse.

DERCYLE.

Tu as raison... filons à la Perse.

Ils s'esquivent.

PHILINNA, revenant de la terrasse.

Ce pauvre Cynésias était bien amusant... il détalait comme un lièvre.

LYCON.

Les dieux me préservent jamais d'être jaloux et de me conduire comme cet imbécile, pour donner la comédie à tout le monde.

EIRONÈS.

Je ne le trouve pas ridicule, moi, ce

garçon... Je ne sais pas pourquoi vous vous moquez de lui. Il est jaloux, il le dit: il a le courage de son opinion, je trouve ça très respectable au contraire. Il a des doutes, il va voir, c'est encore la meilleure façon d'être renseigné. Et puis s'il aime sa femme... Tout est là, il n'y a pas besoin de lui chercher d'excuses.

PHILINNA.

Nous avons causé un peu tout à l'heure... Il paraît en tenir beaucoup pour sa femme Myrrhine.

LYCON.

S'il en tient, l'animal ! Tout à l'heure avant de venir, je le rencontre tout penaud, tout triste. On venait de le mettre à la porte de chez lui... Il se promenait mélancoliquement... nous causons ; il me dit : « Oui, je prends l'air, je me promène », comme ça, d'un air dégagé. Je l'ai tâté au sujet de

Myrrhine. A l'en croire, il n'avait jamais été tant aimé. Les exploits d'Héraclès lui-même n'étaient que jeux d'enfant au prix de ses exploits à lui Cynésias... bref Myrrhine avait demandé grâce... elle n'en pouvait plus, « elle était claquée. » A-t-on idée d'une fausseté pareille ! Notez que, moi, j'avouais très carrément ma mésaventure... On n'est pas déshonoré, n'est-ce pas, parce qu'une femme refuse de... Alors où placerait-on son honneur? Mais lui n'a pas voulu avouer... Il a voulu me monter une trirème, hé bien, je ne suis pas fâché de ce qui lui arrive, et je porte de grand cœur la santé de la belle Myrrhine. Allons Acestor, Sostrate, Dercyle, il faut que tout le monde soit là pour porter la santé de la femme de Cynésias.

Pendant le discours de Lycon, les maris sont partis un à un.

EIRONÈS.

A ta santé, Lycon!

LYCON.

Mais où sont donc les autres?

MYRTALE.

Theorus est parti.

GLYCÈRE.

Dercyle n'est pas revenu.

CYNNAH.

Acestor a prétexté un malaise.

LYCON.

Ah ! ça c'est drôle. Par Hermès, ils ont tous eu peur... c'est moi qui suis le plus brave, il n'y a que moi qui reste.

SALABACCHA.

Assieds-toi donc ! (Tous sont debout, Lycon seul est assis.) Si je te disais pourtant qu'en ce moment même Agathos est avec Lysistrata...

LYCON.

Ma femme ! à moi... un capitaine à trois aigrettes !

SALABACCHA, éclatant.

A trois aigrettes, tant que tu voudras, mais ils sont en train de t'en fabriquer une quatrième qui se porte bien... Tu es trop bête à la fin... Ah! non, je ne croyais pas que ça pouvait être à ce point-là. Oui, ta femme, cette femme extraordinaire, cette grande citoyenne qui faisait la belle parleuse ce matin, eh bien, elle a un amant, et cet amant c'est Agathos... et elle fait joliment bien d'avoir un amant. Si elle n'en avait pas, elle serait rudement coupable.

LYCON.

Mais je te défends de parler ainsi... Qu'en sais-tu, après tout?

SALABACCHA.

J'en suis sûre... parce que tu restes et que tu t'en vantes, alors que tous les autres se sont en allés; parce qu'il y en a un de trompé parmi vous, et s'il n'en reste qu'un c'est celui-là; parce que plus que mes pressentiments, plus que mon instinct d'amoureuse, plus que ton gain insolent au jeu tout à l'heure, ta quiétude, ton épaisse confiance, ta grosse gaieté vulgaire et bruyante, tout crie, tout hurle que c'est toi... oui, oui, parce que tu restes et qu'en restant tu obéis à des lois inéluctables qui te désignent aux yeux de tous comme le cocu définitif. (Lycon reste atterré.) Tu ne vas pas rester là, je suppose... Prends ton manteau, ton bâton, viens les surprendre au moins. Remue-toi, par Castor ! tu attends qu'ils aient fini peut-être ! Et vous, mes amis, vous allez venir avec moi, ce que

vous allez voir vaut la peine d'être vu. Doris, fais donner les manteaux... et des torches. Ah, la gueuse, elle va me le payer.

CYNNAH.

Ne te monte pas comme ça... à quoi ça sert?

SALABACCHA.

A quoi ça sert? A quoi ça sert? Ça sert que je ne veux pas qu'on se moque de moi. Comment, nous autres, les courtisanes, nous tenons le serment et c'est cette matrone qui le traite par dessous la jambe. Hein ! tu vois, mes pressentiments... je te l'ai bien dit, ça ne trompe pas.

Cependant on a donné les manteaux et les torches. Lycon est resté assis avec sa couronne, et Eironès lui met une torche dans la main.

SALABACCHA.

Nous y sommes, venez tous pour être

témoins de la trahison de la vertueuse Lysistrata. (A Lycon). Viens-tu ?

LYCON, se levant tout à coup.

Oui, hâtons-nous, partons, non pour les surprendre, comme tu dis, mais pour te confondre.

ACTE QUATRIÈME

La place devant la maison de Lysistrata. Il fait nuit encore, à l'Orient, le ciel s'éclaire d'une lueur mauve, puis gris-perle et qui sera tout à l'heure l'Aurore aux doigts de roses.

SCÈNE PREMIÈRE

Sur la pointe des pieds, torche à la main, du fond de la scène descendent Salabaccha, Lycon et les convives.

SALABACCHA.

Nous sommes arrivés... chut ! pas de bruit.

LYCON, essoufflé.

S'il est possible de faire courir les gens comme ça... il n'y a pas de bon sens ! et pourquoi faire, je vous le demande ?

SALABACCHA.

Mais tais-toi donc !

PHILINNA.

C'est toujours lui qu'il faut rappeler à l'ordre.

CYNNAH.

On dirait véritablement que c'est d'une autre que Lysistrata dont il est question.

LYCON.

Enfin, je peux bien dire...

SALABACCHA.

Mais tais-toi donc ! (Aux autres.) Ecoutez, mes amis, il s'agit de ne pas les rater. (Elle montre la maison de Lysistrata.) Moi, je vais entrer là-dedans avec Cynnah, et vous autres vous entourerez la maison.

LYCON,

Et moi?

SALABACCHA.

Tu regarderas.

LYCON.

Alors, tu arranges ça comme ça... mais moi je ne veux pas qu'on pénètre ainsi dans ma maison : j'irai tout seul et je n'ai besoin de personne. Par Hephæstos ! il me semble qu'il m'appartient de surprendre ma femme, s'il y a lieu... c'est bien le moins.

SALABACCHA.

Mais, mon pauvre ami, tu n'y verrais rien... Laisse-moi faire, tes intérêts sont en bonnes mains.

LYCON.

Souffre alors que j'entre avec toi.

SALABACCHA.

Pourquoi faire?

LYCON.

Si Lysistrata est innocente, je veux

être le premier à jouir de ta confusion.

CYNNAH.

Non, nous ne voulons pas de toi, tu gâterais tout.

EIRONÈS.

Moi j'irai avec vous, comme observateur.

LYCON.

Prenez garde, il y a un chien.

SALABACCHA.

En l'appelant par son nom, il ne nous prendra pas pour des voleurs.

EIRONÈS.

Comment s'appelle-t-il ?

LYCON.

Socrate.

EIRONÈS.

Socrate... alors, je ne monte pas.

SALABACCHA.

Allons, allons ne perdons pas de temps, et tâchons d'ouvrir tout doucement la porte. Chut! (Elle essaie de l'ouvrir.) Elle est fermée.

LYCON.

Bien sûr qu'elle est fermée.

Il rit.

SALABACCHA.

Il rit, l'imbécile. As-tu la clef?

LYCON.

Si je l'avais, je ne serais pas ici.

SALABACCHA.

Tant pis! (Elle secoue la porte, le chien aboie à pleine gueule.) Sale bête, va, tout le monde est réveillé à présent dans la maison. Maudit chien!!

CLYSTHÈNE.

Un bon gardien!

CYNNAH.

Un fidèle serviteur!

SALABACCHA.

Un animal bien commode pour Lysistrata... il la prévient au moins.

LYCON.

Oui, il est très prévenant, il aboie au moindre bruit, c'est moi qui l'ai dressé.

CYNNAH.

Compliments.

LA VOIX DE SYRA, dans la maison.

Qui est là? Qui est là?

LYCON.

C'est Syra, la servante de ma femme. N'aie pas peur, Syra. C'est moi, c'est nous.

SALABACCHA.

Mais tais-toi donc!

Elle le pince.

LYCON.

Oïe !

LA VOIX DE SYRA.

Est-ce toi, maître? La maîtresse m'a défendu de t'ouvrir.

CLYSTHÈNE.

Mais ce n'est pas ton maître, c'est Leucophore, le laitier.

LA VOIX DE SYRA.

Comme tu passes de bonne heure, ce matin.

CLYSTHÈNE.

Je me suis levé de très bonne heure, tu comprends que je n'avais guère envie de rester au lit auprès d'une femme qui m'a tourné le dos toute la nuit.

LA VOIX DE SYRA, riant.

Ah ! ah ! ah ! toi aussi ! ah ! ah ! ah !

CLYSTHÈNE.

Ouvre donc, par Castor, au lieu de rire comme une petite oie.

La porte s'ouvre : Salabaccha bouscule Syra et entre dans la maison, telle une flèche, suivie de Cynnah autre flèche.

SYRA, criant.

Au secours ! Au secours !

Puis très peu d'instants après, Lysistrata et Salabaccha sortent en coup de vent. Lysistrata, en chlamyde de nuit agrafe un long manteau brun sur ses épaules.

LYCON.

Ma femme ! cachons-nous !

Il se dissimule derrière les assistants.

SALABACCHA, à Lysistrata.

Et ce que j'ai à te dire, je te le dirai devant tout le monde.

LYSISTRATA.

Mais parfaitement... nous sommes d'accord, seulement ne crie pas, je t'en sup-

plie. Ne peux-tu donc pas parler posément?

SALABACCHA.

Oui, oui, nous verrons tout à l'heure si tu resteras toujours aussi calme à ton tour... En attendant tu peux te moquer de moi tant qu'il te plaira.

LYSISTRATA.

Je ne songe pas à me moquer de toi, tu n'es pas drôle. Comment? c'est toi qui forces l'entrée de ma maison, qui m'amènes un tas de gens que je ne connais pas devant ma porte, qui renverses mon esclave et c'est toi qui es en colère et qui cries... Alors qu'est-ce que je dirai, moi? Par Artémis! il est de bien bonne heure pour venir ainsi réveiller les gens.

SALABACCHA.

De bien bonne heure? à moins qu'il ne soit trop tard.

LYSISTRATA.

Trop tard... que veux-tu dire?

SALABACCHA.

Sans doute... l'oiseau s'est envolé.

LYSISTRATA.

Quel oiseau? je ne te comprends pas: tu parles comme un oracle, explique-toi.

SALABACCHA.

M'expliquer! Non, parlons d'autre chose. Tu as passé une bonne nuit : tu as bien dormi?

LYSISTRATA.

Pas très bien : je commençais seulement à m'endormir lorsque tu es venue me réveiller.

SALABACCHA, ironique.

Crois bien que j'en suis désolée, et je te fais toutes mes excuses. Comment as-tu trouvé Agathos?

LYSISTRATA.

Agathos? Est-ce que je sais moi?

SALABACCHA.

Ne fais donc pas l'étonnée : tu sais très bien ce que je veux dire.

LYSISTRATA.

Tu ne sais pas ce que tu dis... tu es folle.

SALABACCHA.

Oh! non, je ne suis pas folle; et puisqu'il faut te mettre les accents sur les lettres, je te soupçonne fort d'avoir trahi le serment cette nuit, de l'avoir imaginé ton cher serment pour pouvoir te débarrasser de Lycon ton mari, et recevoir à sa place et à l'heure voulue, Agathos, ton amant. Est-ce clair?

LYSISTRATA.

C'est brutal en tout cas. (Elle sourit.) Tu

vois, je ne me défends même pas. Mais dis-moi seulement qui a pu te faire croire une chose pareille?

SALABACCHA.

C'est Lycon.

LYCON

Ah ça! par Hermès, c'est un peu fort. Ne l'écoute pas, tu sais, ma bonne amie... elle ment; au contraire, j'ai dit tout le temps que c'était impossible, et je n'ai jamais douté de toi, chère femme.

SALABACCHA.

Allons donc! elle attendait Agathos cette nuit.

PHILINNA.

Ce n'est pas tout d'attendre, il faut que l'on vienne.

SALABACCHA.

Bonne Philinna, on la trouve toujours

dans les grandes circonstances : un sourire, une bonne parole.

LYSISTRATA.

Mais es-tu donc si sûre de ma trahison pour venir m'accuser ainsi?

SALABACCHA.

Oh! si j'en étais sûre!

LYSISTRATA.

Que ferais-tu?

SALABACCHA, arrachant une épingle d'or de sa coiffure.

Avec cette épingle, j'aurais plaisir à te crever les yeux.

LYSISTRATA, la regardant en face.

Tu ne me fais pas peur... Enfin qu'es-tu venue faire?

SALABACCHA.

Je suis venue te surprendre.

LYSISTRATA.

Me surprendre! tu me surprends. Si tu

crois qu'un homme est caché ici, fouille encore une fois la maison. Syra, conduis cette femme, et fais-lui tout visiter, de la cave au grenier.

SALABACCHA.

Naturellement... il est parti maintenant.

LYSISTRATA.

Alors qu'on me laisse tranquille ! Qu'est-ce que vous me voulez et quelles sont ces façons de venir faire un scandale devant la porte des gens? On ne peut plus dormir tranquille à présent à Athènes et les citoyens n'y sont plus en sécurité. Où sont les Scythes... il n'y en a donc pas un qui passera par ici... on ne les trouve jamais quand on en a besoin. Vous m'arrachez au sommeil, vous me faites descendre dans ce simple appareil au risque d'attraper froid, et tout cela pour me parler d'Agathos ? Ecoutez, vous tous qui êtes présents,

je n'ai qu'une chose à répondre, si ma vie et mes actions ne répondent pas pour moi. J'en atteste Artémis et je veux que la déesse me punisse sur l'heure si je me suis démentie un seul instant dans ma conduite, et si, depuis que je vous ai fait prêter le serment, j'ai agi dans un autre but que l'obtention de la paix et le salut de la République.

SALABACCHA.

Jurerais-tu qu'un homme n'est pas entré ici cette nuit?

LYSISTRATA.

Je le jure... par Artémis. Maintenant tu peux penser ce qu'il te plaira, j'ai dit la vérité.

SALABACCHA.

Toute la vérité?

LYSISTRATA.

Je réponds à ce que tu me demandes.

SALABACCHA.

Tu es très forte. (Elle prend un temps.) Et le message ?

LYSISTRATA.

Quel message?

SALABACCHA.

Comment quel message? Mais celui que t'a envoyé Lycon, ton mari, la nuit dernière, pour t'avertir de la rentrée de l'armée... c'est toi-même qui nous l'as dit, ce matin, à l'assemblée. (Elle va chercher Lycon et le secouant.) Voyons, parle donc, toi : sers à quelque chose. N'as-tu pas envoyé un message ce matin à ta femme, pour la prévenir de ton arrivée, époux plein d'attentions?

LYCON.

Moi? pas le moins du monde : je n'ai jamais envoyé de message.

SALABACCHA.

Mais ce n'est pas à moi qu'il faut le dire : c'est à elle, c'est à ta femme. Expliquez-vous!

LYCON.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de message?

LYSISTRATA.

Oh! mon ami, ne me parle pas dans le nez comme ça : tu sens le vin, c'est une horreur.

LYCON.

C'est du vin de Chio.

LYSISTRATA.

Je ne te dis pas le contraire : tu sens le vin de Chio, voilà tout. Ça n'en est pas d'ailleurs plus agréable... une fois que c'est dans l'estomac, il n'y a pas de différence.

LYCON.

Enfin qu'est-ce que c'est que ce message ?

LYSISTRATA.

Et qu'est-ce que c'est que cette tenue ? cette figure empourprée, cette couronne grotesque... les roses de Cypris sur la tête et les roses de Dionysos sur les joues, tu es complet! Va, nous causerons quand tu seras de sang-froid. Je ne sais même pas comment tu oses te présenter en cet état devant moi, titubant et sentant l'orgie à plein nez. Tu es ivre mort, débauché : tes yeux sont humides et ta langue pâteuse. Va te coucher, ivrogne, va cuver ton vin de Chio, mon ami. Et vous Phrygien, Masyntias, soutenez votre maître, sans quoi il va choir comme un Silène. Enlevez-lui sa torche, il est capable d'incendier quelqu'un.

LYCON.

C'est ça, je vais me coucher... j'aime mieux ça. Tu es innocente, c'est le principal. La torche n'est pas à nous, c'est à Salabaccha.

On l'emmène.

LYSISTRATA.

C'est bon, c'est bon! Comment voulez-vous vous en rapporter à son témoignage : il ne sait même plus ce qu'il a fait.

CLYSTHÈNE.

C'est curieux : il n'était pas ivre tout à l'heure.

SACAS.

C'est le grand air... ça fait cet effet-là quelquefois.

SALABACCHA.

Lysistrata a des raisons pour le croire ivre.

LYCON, reparaissant.

N'oublie pas de rendre la torche... elle n'est pas à nous.

On rit.

EIRONÈS.

L'idée fixe... la voilà bien, l'idée fixe.

LYSISTRATA.

Mais va donc te coucher.

DES VOIX.

Oui, oui, qu'il aille se coucher.

EIRONÈS.

Pauvre Lycon !

CLYSTÈNE.

C'est plutôt pauvre Lysistrata qu'il faut dire. Nous venons la déranger, l'accuser odieusement. Je pense, Salabaccha, que tu dois lui faire des excuses devant nous tous.

SALABACCHA.

Je te demande pardon, Lysistrata, et je

reconnais que mes soupçons étaient injustes... tu m'en veux sans doute?

LYSISTRATA.

Non, je te plains, et la rancune n'est pas dans mon cœur.

SALABACCHA.

Mais alors où peut être Agathos?

CYNÉSIAS, radieux, il sort de chez lui.

Ce n'est pas chez moi, en tout cas : j'ai trouvé ma belle Myrrhine dormant bien tranquille dans son grand lit, et je tiens à lui rendre un public hommage.

Il l'embrasse.

ACESTOR.

Ce n'est pas chez moi non plus. J'ai trouvé ma femme, déjà levée et occupée à laver le linge de la maison. Brave créature! elle ne pouvait fermer les yeux,

et pour calmer la fièvre de ses sens, elle faisait la lessive.

Il l'embrasse

TARAXION.

Toute la nuit, ma Lampito est restée près de moi et ne m'a pas quittée un seul instant, pas un seul instant.

LAMPITO.

Par les Divins Frères, je veillais sur ton sommeil.

TARAXION.

O Lampito, j'ai dormi et à présent, je me sens un autre homme. Puisse-t-on bientôt faire la paix.

Il l'embrasse.

LAMPITO.

Finis donc, voyons, tu es insupportable.

THÉORUS.

Nous avons trouvé Hirondelle « tranquillement couchée » avec Rosée... pas, Dercyle?

DERCYLE.

Oui, Théorus... « telles deux Nymphes. » Tu vois bien que j'avais raison et qu'il n'y avait pas de danger puisqu'elles étaient ensemble. Quelle garantie pour l'avenir !

THÉORUS.

Quelle certitude !

DERCYLE.

Cultivons-la cette précieuse amitié.

THÉORUS.

Cultivons-la jalousement.

CLYSTHÈNE.

En somme dans tout cela, il n'y a qu'une coupable ; c'est Salabaccha qui nous a tous fait venir ici dans l'espoir d'un scandale, d'un bon petit scandale, et qui en tout et pour tout ne peut nous montrer que des ménages unis et des femmes adorant leurs

maris... c'est dégoûtant. Ce que nous avons de mieux à faire c'est d'aller nous coucher, comme ce brave Lycon.

STRYMODORE.

D'autant plus qu'il va faire jour : les premières lueurs du matin font déjà pâlir les feux de nos torches.

EIRONÈS.

Déjà l'Aurore aux doigts de roses entr'ouvre les portes de l'Orient.

ORSILOCHUS.

Comme eût dit ce raseur d'Homère.

CLYSTHÈNE.

Moi qui fais ordinairement du jour la nuit et de la nuit le jour, je ne suis vraiment pas fâché de voir lever l'aurore une fois en ma courtisane de vie. C'est vraiment un beau spectacle; regardez donc le temple ; les premiers rayons du soleil en le

caressant semblent l'avoir fleuri de roses.

PHILINNA.

Mais ce sont des roses en effet.

CYNNAH, allant jusqu'au portique.

Oui ce sont des roses, de vraies roses... et j'en ramasse les pétales à pleines mains.

DES VOIX.

Miracle! miracle!

CLYSTHÈNE.

Il n'y a plus de miracles.

EIRONÈS.

Considère Clysthène, que nous sommes en Grèce et que rien n'est impossible aux dieux.

PHILINNA.

Des roses! la fleur de Cypris! c'est la déesse blonde qui reprend possession de son temple.

SALABACCHA.

Sacrilège ! la fleur de Cypris. Le temple a été souillé cette nuit même : qui s'est rendu coupable d'un tel forfait.

LAMPITO.

Mais Callyce seule était enfermée dans le temple.

SALABACCHA.

Courons l'interroger. (Tous remontent la scène et se précipitent en courant vers la petite porte du temple.) La porte est ouverte et le temple est désert.

LYSISTRATA.

Le temple est désert !

LAMPITO.

Et la porte est ouverte !

PHILINNA.

La statue d'Artémis est renversée et ses débris jonchent le sol.

EIRONÈS.

Ils jonchent le sol!

CLYSTHÈNE.

Et la statue est renversée.

LAMPITO.

Par Héraclès!... ils n'y ont pas été de main morte.

SALABACCHA.

C'est Agathos qui est venu enlever Callyce, la vierge épouse.

STRYMODORE.

Pourtant la porte ne présente aucune trace de violence... comment l'a-t-on ouverte?

CYNNAH.

La prêtresse, gardienne du temple, et Lysistrata savent seules où l'on met la clef.

SALABACCHA.

Où est la clef?

LYSISTRATA.

La clef est à droite, sous la troisième pierre.

SALABACCHA.

Sous la troisième pierre, dis-tu?

LYSISTRATA.

Sous la troisième pierre.

SALABACCHA.

Y est-elle encore?

CYNNAH.

Elle y est encore.

EIRONÈS.

Cruelle énigme!

Et pendant que la foule reste consternée, Nicostrate et Callyce surviennent en courant.

CALLYCE.

C'est ta faute, Nicostrate.

NICOSTRATE.

C'est ma faute... c'est la tienne aussi... c'est la nôtre.

CALLYCE.

Que faire, grands Dieux! nous sommes perdus!

LAMPITO.

Mais n'est-ce pas Callyce elle-même, là-bas?

LYSISTRATA.

Avec son mari, Nicostrate.

CLYSTHÈNE.

Il a l'air de lui faire une scène.

LAMPITO.

Courons l'interroger.

GYNNAH.

Enfin nous allons savoir quelque chose.

Et tous descendent et entourent Nicostrate et Callyce en criant et gesticulant.

LYSISTRATA, à Callyce.

Malheureuse, tu nous perds!

CALLYCE.

Oh! ma tante, je n'ai pas entendu le chant du coq.

NICOSTRATE.

Ingrate!

LYSISTRATA.

Ne me trahis pas.

CALLYCE.

Laisse-moi faire.

LAMPITO.

Ah! c'est comme ça que tu t'enfuis, petite peste!... Que s'est-il passé, malheureuse? Parle donc.

SALABACCHA.

Pourquoi la porte est-elle ouverte?

PHILINNA.

Et la statue renversée?

SALABACCHA.

Pourquoi le temple est-il couvert de roses?

CALLYCE.

Est-ce que je sais, moi. Ce n'est pas moi qui les y ai mises ces roses, c'est certain.

LAMPITO.

Réponds, dévergondée!

CALLYCE.

Comment vous répondre? Vous parlez tous à la fois.

LYSISTRATA.

Elle a raison : vous la troublez cette pauvre enfant. Laissez-lui reprendre son souffle et ses esprits et parler posément.

SALABACCHA.

Nous t'écoutons.

CALLYCE, elle tousse.

Ce qui m'est arrivé, Athéniens, est étrange et vous aurez sans doute quelque peine à le croire, et néanmoins je ne dirai que la

vérité. J'étais donc enfermée dans l'obscurité et le silence du temple d'Artémis, tremblante de peur et folle de douleur, car je songeais que les guerriers étaient revenus, les durs guerriers, et parmi eux mon Nicostrate aux yeux clairs, mon époux ignoré et tant désiré. Je le voyais me cherchant anxieux dans toutes les rues et dans toutes les maisons de la ville, et par ma peine je devinais sa peine.

NICOSTRATE.

O Callyce !

Il l'étreint.

LAMPITO.

Ne l'interromps pas... c'est scandaleux. Continue.

CALLYCE.

J'étais tombée à genoux et, le visage baigné de larmes, je suppliais de tout mon cœur et de toute mon âme Cypris de nous

prendre en pitié, Nicostrate et moi et de nous rejoindre... nuptialement, lorsque tout à coup je fus inondée d'une lumière douce, la porte s'était ouverte et c'était le clair de lune qui entrait calmement.

SALABACCHA.

Avec qui?

CALLYCE.

Tout seul.

LAMPITO.

Hum!

CALLYCE.

Il n'y a pas de hum.

SALABACCHA.

Cependant, qui avait ouvert la porte?

CALLYCE.

C'est l'Amour: je compris alors que Cypris exauçait ma prière et que la bonne Déesse ne voulait pas que je mourusse

avant d'avoir connu ses mystères. Et naturellement profitant de cette porte ouverte, je courus rejoindre Nicostrate qui m'attendait. Voilà tout ce que je sais : il ne s'est rien passé de plus.

NICOSTRATE.

Ingrate!

LAMPITO.

Alors tandis que moi, comme une imbécile, je tenais mon serment et repoussais l'ardeur d'un époux, toi tu te pâmais dans les bras de Nicostrate. Tu payeras cher cette trahison.

LYSISTRATA.

O Lampito, femme au tempérament excessif, ma nièce Callyce n'a pas prêté le serment! elle n'est donc pas parjure et elle n'a fait qu'obéir à des volontés supérieures puisque c'est Eros qui lui a ouvert la porte, c'est Artémis qui a tenu le flambeau

d'hymen et c'est Cypris qui a fleuri de roses le temple où nous l'avions injustement enfermée.

EIRONÈS.

Le fait est qu'on ne peut pas être mieux avec les Dieux.

SALABACCHA.

Mais alors où est Agathos?

CLYSTHÈNE.

Il est où il veut: il n'y a pas de raison pour que ça finisse... penses-tu qu'il va apparaître comme le Dieu de la machine?

DES VOIX.

Le voilà! Le voilà!

LAMPITO.

Il a l'air fatigué.

DES VOIX.

Salut, Agathos!

AGATHOS.

O Athéniens, et vous surtout Athéniennes, je viens vous annoncer une bonne nouvelle. Dès que j'ai été averti, cette nuit, par Lycon mon capitaine, de la situation lamentable, je dirai même de la situation tendue qui existait entre les hommes et les femmes, par suite du serment qu'avaient prêté le matin ces dernières, je suis allé sans plus tarder, cette nuit même, chez les principaux de la ville et leur ai démontré le danger qu'il y aurait pour l'effectif des futures armées de la République à laisser cette sorte d'état de siège durer plus longtemps. Donc, tout à l'heure, sur le Pnyx, les vieillards et les sages vont s'assembler et discuter dans le but de proposer aux Spartiates une paix honorable qui sauvegardera notre orgueil national et notre amour-propre civique. D'ailleurs le

bruit d'un miracle s'est déjà répandu dans toute la ville... les Dieux ont manifesté leur volonté d'une façon éclatante et trois fois insensés ceux qui veulent lutter avec les Dieux.

LYSISTRATA.

Insensés également ceux qui veulent lutter avec les femmes. O Athéniennes, que ce qui vient de se passer vous serve de leçon... vous connaissez à présent le moyen d'obtenir des hommes ce que vous voulez, mais ne l'employez jamais ce moyen que pour obtenir des choses nobles et nécessaires au salut de la République. Et toi Agathos, général valeureux à qui nous devons aussi de voir la fin de cette funeste guerre, je te remercie au nom de toutes les femmes d'Athènes.

CRIS, CLAMEURS.

Io. Io. Gloire à Agathos! Chantons la Paix. Réjouissons-nous.

AGATHOS.

Non, mes amis... ce n'est pas moi qu'il faut remercier... la libératrice d'Athènes... la voilà!

Il désigne du doigt Lysistrata. Tous se retournent vers elle et l'acclament.

FIN

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 29795

Le Justicier

DRAME

EN SIX ACTES ET SEPT TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le *théâtre de l'Ambigu*, le 27 avril 1892.

DU MÊME AUTEUR

LE COMTE WITOLD, pièce en 3 actes (*Théâtre-Libre*).
L'IMPÉRATRICE FAUSTINE, drame en 5 actes (*Porte-Saint-Martin*).
ALFREDINE, roman. 1 vol.
LE DOUTE, roman. 1 vol.
ETUDES LITTÉRAIRES, 1 vol.

EN PRÉPARATION :

ESSAI DE PHILOSOPHIE NÉO-KANTIENNE.
TRAHISON, drame en 3 actes.
DÉBORAH, roman.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT et PEPIN.

Le Justicier

DRAME

EN SIX ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

LE COMTE STANISLAS RZEWUSKI

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1893

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES

ANDRÉ DE MORA	MM.	POUCTAL.
PHILIPPE DE MORA.		DESJARDINS.
EVRARD		LÉRAND.
EMILE LOUSTEAU.		GRAVIER.
DE GRANDCHAMPS		ROHDÉ.
RODOLPHE		FRANCISQUE.
MONTMORAC		MAURICE DUPUIS.
VERNIER		AVELOT.
NICOLAIEW..		LEDARD.
GODICHARD.		VAVASSEUR.
LORD PENDENNIS		CHEVALIER.
HOFFMANN		GAUDY.
PREMIER GOMMEUX. . . .		DANNEQUIN.
DEUXIÈME GOMMEUX . . .		BACQUIÉ.
PREMIER CROUPIER. . . .		MARTIN.
DEUXIÈME CROUPIER. . .		NORLET.
UN GARÇON.		DRAPIER.
UN FONCTIONNAIRE. . . .		BLANCHARD.
LÉOPOLD		PAULIN.
UN MÉDECIN..		DIGARD.
LA PRINCESSE LOUISE. . .	Mmes	AIMÉE TESSANDIER.
ESTHER VANDERGOLD . .		ALICE LODY.
OLYMPE RIVAL.		
Mme GÉRARD		DESCORVAL.
PREMIÈRE JOUEUSE. . . .		LÉVY LECLERC.
DEUXIÈME JOUEUSE . . .		CHARLIER.
LA PETITE CÉCILE.		LA PETITE PARFAIT.

LE JUSTICIER

ACTE PREMIER

La Débâcle.

Un salon, chez le prince de Mora ; porte au fond, donnant sur un autre salon ; portes à droite et à gauche ; pan coupé.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, DE GRANDCHAMPS.

LA PRINCESSE.

Mon Dieu ! que faire ? que devenir ?

GRANDCHAMPS.

Calmez-vous, madame... rien n'est encore perdu, je l'espère.

LA PRINCESSE.

Je vous en prie, monsieur de Grandchamps, ne me parlez plus de ces calomnies ineptes.

GRANDCHAMPS.

Si les faits, auxquels je fais allusion, n'ont aucun fondement, pourquoi avez-vous écrit, ce matin, des lettres éplorées à toutes vos amies, qui n'ont même pas daigné vous répondre sans doute? Pourquoi, ce soir même, avez-vous demandé les soixante mille francs qui sont indispensables pour sauver l'honneur, peut-être la vie du prince Philippe, d'abord à votre cousine Thaida, votre ancienne ennemie, enfin à ce grossier parvenu, à ce baron Vandergold, dont la présence, dans notre monde, m'a toujours révolté.

LA PRINCESSE.

Monsieur de Grandchamps, je vous en supplie...

GRANDCHAMPS.

Vous n'avez pas songé, sans doute, à l'imprudence de pareilles démarches. Vous ne vous êtes pas dit que cette recherche désespé-

rée d'une somme équivalente à celle que votre mari a perdue, hier au soir; que toute votre conduite semble confirmer les bruits injurieux qui circulent.

LA PRINCESSE.

Et si tout cela est vrai pourtant ? Si la honte, le déshonneur, une catastrophe irréparable nous menace, ne dois-je point me résoudre à toutes les tentatives possibles ?

GRANDCHAMPS.

Certes, et, aujourd'hui, plus que jamais, j'admire votre courage et votre dévouement. Mais pourquoi vous adresser tout d'abord à ceux dont l'égoïsme et la méchanceté vous sont connus, et dont la sottise haineuse se réjouira sûrement de votre infortune, de vos inquiétudes mortelles, de l'angoisse que vous tentez vainement de dissimuler.

LA PRINCESSE.

Que faire cependant ? A qui m'adresser, si ce n'est aux amis, aux parents ? Est-ce ma faute si la vie et les hommes sont impitoyables ?

GRANDCHAMPS.

Et personne n'a consenti à vous venir en aide?

LA PRINCESSE.

Hélas! non...

GRANDCHAMPS.

Eh bien, il ne sera pas dit qu'en France, dans le pays le plus hospitalier du monde, un homme portant un nom comme celui de votre mari, ayant su conquérir, dans la société parisienne, les amitiés les plus sincères, il ne sera pas dit que cet homme ne trouve pas un ami qui lui vienne en aide et lui tende la main.

LA PRINCESSE.

Philippe a abusé de toutes les camaraderies, il a lassé les amitiés les plus sincères, les plus anciennes.

GRANDCHAMPS.

A Paris, vous le savez aussi, madame, quand le dévouement de nos amis est un peu découragé, celui de nos ennemis nous reste.

LA PRINCESSE.

Vous connaissez quelqu'un qui consentirait?

GRANDCHAMPS.

Je connais quelqu'un qui pourrait mettre à votre disposition, dès demain, le tiers de la somme dont vous avez besoin : vingt mille francs.

LA PRINCESSE.

Oui, ce serait un pas de fait vers le salut, une lueur d'espoir, mais je ne puis deviner, vraiment...

GRANDCHAMPS.

Je vous supplie de ne pas méconnaître mes intentions véritables. Ne voyez dans ma proposition, audacieuse peut-être, qu'une preuve de dévouement, aussi respectueux que désintéressé.

LA PRINCESSE.

Ainsi, c'est vous... vous qui êtes au plus mal avec Philippe, vous qu'il déteste...

GRANDCHAMPS.

Je suis désolé de ne pouvoir vous donner la somme entière. Mais, je ne suis pas riche, vous le savez, et les quartiers de noblesse, par le temps qui court, n'ont pas monnaie

courante. C'est tout ce qui me reste d'argent disponible. Je me permets de vous offrir ces mille louis, car, au dernier moment, ils peuvent vous être utiles.

LA PRINCESSE.

Et pour ce service... immense?

GRANDCHAMPS.

Insuffisant, hélas! puisqu'il ne peut vous sauver.

LA PRINCESSE.

Pour ce service immense, vous dis-je, vous n'exigez rien?

GRANDCHAMPS.

Rien qu'un peu de confiance en mon amitié, à mon dévouement.

LA PRINCESSE.

Ainsi, Philippe n'aurait même pas osé s'adresser à vous... et vous êtes le seul qui nous venez en aide, avec cette courtoisie, cette bonne grâce parfaite... Ah! comment vous remercier?

GRANDCHAMPS.

En oubliant, madame, ce service, insuffisant,

hélas! je le répète... et pour lequel je ne mérite aucune reconnaissance. Le caractère du prince Philippe me déplaisait par certains côtés d'insouciance slave qui me sont vraiment trop étrangers. Mais, il a le bonheur d'être le mari de la plus charmante des femmes, la seule, peut-être, qui ait su m'inspirer, dans notre monde vaniteux et futile, une amitié sincère... Voyons, acceptez-vous?

LA PRINCESSE.

Merci, j'accepte... d'une façon hypothétique toutefois, car j'ai télégraphié à mon fils qui s'occupe de nos affaires, en le suppliant de venir à Paris, de nous trouver cette somme. Peut-être arrivera-t-il à temps. Mais, en tous cas, merci de tout cœur. Si vous saviez combien vos paroles d'amitié et d'estime me sont douces, en ce moment surtout! Si vous saviez comme je suis malheureuse! Tout à l'heure, j'ai eu besoin de tout mon courage pour ne pas pleurer comme un enfant...

GRANDCHAMPS.

On vient. Je crois qu'il vaut mieux qu'on ne

nous voie point ensemble. Comme la moindre calomnie serait absurde ; on ne manquerait pas...

LA PRINCESSE.

C'est vrai... on a dû remarquer mon absence ; je dois recommencer cette comédie mondaine navrante et odieuse. Mais, sachez-le bien, quoi qu'il advienne, je n'oublierai jamais, jamais ! le service que vous me rendez aujourd'hui.

SCÈNE II

GRANDCHAMPS, LOUSTEAU, ANDRÉ.

LOUSTEAU.

On m'a dit que la princesse était ici ; vous ne l'avez pas vue, mon cher comte ?

GRANDCHAMPS.

Mais si... elle était là, à l'instant.

SCÈNE III

LOUSTEAU, GRANDCHAMPS, ESTHER, MONTMORAC.

ESTHER.

Je ne sais comment vous exprimer mon admiration. Vous nous avez ravies, enthousiasmées.

MONTMORAC.

L'expression concrète d'un sentiment n'a que peu d'importance, madame. L'essence même de la poésie de demain, n'est-elle point le vague, l'inexprimé et le si suggestif silence!

LOUSTEAU.

Quel est ce personnage?

GRANDCHAMPS.

Mais c'est le poète décadent dont on vient de jouer une piècette en un acte. Vous ne connaissez pas ce confrère?

LOUSTEAU.

Ma foi, non! Les jeunes gens, vous savez.

GRANDCHAMPS.

Oui, mais celui-là, un homme de génie, paraît-il; un chef d'école. Voulez-vous faire sa connaissance?

LOUSTEAU.

Certainement. Les occasions de rigoler un peu se font rares. Mais, dites donc, la belle Esther a l'air d'être dans les meilleurs termes avec votre poète de génie?

GRANDCHAMPS.

Je crois, plutôt, qu'elle se moque de ce fantoche.

LOUSTEAU.

Le fait est qu'elle est crânement jolie. On comprend toutes les folies que ce pauvre prince commet pour lui plaire.

GRANDCHAMPS.

Excepté celle de la recevoir chez sa femme, au vu, au su de tout ce monde qui connaît leur liaison.

LOUSTEAU.

Oui!... et cela m'étonne même de la part d'Esther si fine, si intelligente, cette bravade

inutile et dangereuse... car, enfin, la princesse peut avoir un moment de révolte. Tout cela peut finir piteusement, par un éclat, genre princesse Georges.

GRANDCHAMPS.

Allons donc! Vous ne connaissez pas la princesse, mon cher... une vraie slave, celle-là; un cœur très simple et très compliqué, à la fois; une de ces âmes vraiment fières pour qui la pitié narquoise des indifférents est presque intolérable. Ces âmes-là ne trahissent pas leur secret, comme la princesse Georges... elles souffrent davantage, mais elles souffrent en silence.

LOUSTEAU.

Dites donc tout de suite que la princesse craindrait de faire de la peine à son mari, en traitant Esther comme celle-ci le mérite.

GRANDCHAMPS.

Qui sait? cette raison est possible. Il y a dans les cœurs vraiment épris un tel besoin d'épargner à l'être aimé la moindre souffrance. Ne craignez rien, il n'y aura pas d'esclandre..

Et, cependant, comme madame Louise la hait et comme elle souffre! Avez-vous remarqué la pâleur qui a couvert son visage, vieilli par le chagrin, quand cette femme est entrée tout à l'heure, belle, souriante, et si calme, si sûre d'elle-même? La princesse est allée à sa rencontre; elle a souri, elle aussi, en lui tendant la main, et je vous jure qu'à ce moment il m'a semblé voir l'agonie d'une âme dans ce pâle sourire.

LOUSTEAU.

Oui, il se passe, ici, un drame intime, bien vivant, bien moderne et qui touche à son dénouement, un dénouement lamentable, j'en ai peur.

GRANDCHAMPS.

Les malheureux ne pourront pas payer?

LOUSTEAU.

Vous vous doutez bien que non.

GRANDCHAMPS.

La princesse espère que son fils leur apportera la somme nécessaire; on l'attend d'un instant à l'autre, je crois.

LOUSTEAU.

Espérance chimérique! Ce n'est pas le prince André qui trouverait du crédit en Russie. Ce garçon est devenu, vous le savez, une espèce de conspirateur, un fanatique dangereux comme tous les fanatiques sincères, il finira mal dans quelques sottes affaires de Nihilistes. D'ailleurs vous savez aussi que le père et le fils se détestent.

GRANDCHAMPS.

Vous croyez à cette légende des amours d'André et d'Esther?

LOUSTEAU.

Comment si j'y crois! mais ces amours ne sont point une légende. Esther a connu André il y a trois ans, pendant un été qu'elle passa en Russie,

GRANDCHAMPS.

Je m'en souviens, il s'agissait de l'héritage de son oncle Samuel Vandergold. Mais à cette époque Philippe de Mora ne songeait même pas à lui faire la cour.

LOUSTEAU.

Oui, elle était loin de Paris, de ses amis, de ses relations. Par esprit de bravade sans doute elle voulut séduire le prince André. Et, effet, ce garçon dédaigneux et sauvage devint éperdument amoureux, même aujourd'hui, congédié depuis longtemps, je suis sûr qu'il l'aime encore.

Mais on vient, c'est votre poète. Cette tête-là m'agace. Je vous quitte. Au revoir, Grandchamps.

SCÈNE IV

GRANDCHAMPS, ESTHER, MONTMORAC.

ESTHER.

Ainsi, cher maître, un mépris absolu de tous ceux qui vous ont précédés... voilà l'article fondamental de votre école littéraire?

MONTMORAC.

Je ne dis pas cela, madame. Néanmoins, il est certain que l'admiration en soi, est un sen-

timent bien vulgaire et bien bas. Le mépris, au contraire, manifeste toujours une certaine indépendance de l'esprit.

GRANDCHAMPS.

Et du cœur...

MONTMORAC.

Et du cœur... non, le cœur n'a rien à voir là dedans. A qui ai-je l'honneur de parler ?

ESTHER.

Un des fervents admirateurs de la nouvelle génération littéraire : monsieur de Grandchamps.

MONTMORAC.

Vraiment, monsieur le comte a daigné parcourir mes humbles essais de rénovation poétique?

GRANDCHAMPS.

Monsieur, je les ai tous commencés.

MONTMORAC.

Trop aimable, cher monsieur. Je suis d'autant plus flatté que nos tentatives de réforme déplaisent d'habitude aux gens de votre monde.

GRANDCHAMPS.

Votre succès de ce soir vous prouve le contraire. Pour ma part, je m'intéresse vivement à cette réaction de mysticisme dont vous nous donnez le spectacle. Mais, je l'avoue, la façon dont les nouveaux venus, en France, traitent leurs aînés m'afflige et me choque un peu... Etes-vous vraiment sincère en affirmant qu'il n'y pas eu un seul poète dans la patrie de Racine, de Chénier, de Lamartine, des romantiques, des parnassiens?...

MONTMORAC.

Oh! Racine! il faut toujours mettre Racine à part; quant à Chénier, en voilà un qui a eu de la chance d'être guillotiné, sans ça...

ESTHER.

Grands dieux! que devez-vous penser des gens de génie que tout le monde admire, d'un Alfred de Musset, par exemple, ou Victor Hugo?

MONTMORAC.

Oui, le père Hugo avait quelque chose dans le ventre... illisible aujourd'hui, d'ailleurs, et

encore nous disons ça, parce qu'il déplaît aux normaliens, sans ça... Mais, je vous en supplie, madame, ne me parlez pas de Musset, notre bête noire! un pilier de café!... de la poésie pour femmes du monde...

GRANDCHAMPS.

Peste! quelle sévérité! Ah! les jeunes gens d'aujourd'hui ne s'emballent pas! Et vous ne faites exception pour personne, pas même pour Baudelaire?

MONTMORAC.

Nous admettons Baudelaire, dans une certaine mesure, ce fut un précurseur.

GRANDCHAMPS.

Et les parnassiens, Leconte de Lisle?

MONTMORAC.

Oh! non, non! je vous en prie! ne parlons pas des parnassiens! des gens qui vivent encore, qui ne veulent pas s'en aller. Pourquoi pas Théophile Gautier, tout de suite?

ESTHER.

Mais, au fait, pourquoi pas?

MONTMORAC.

Oh! madame! Gautier, un journaliste! Le journalisme, voyez-vous, voilà la plaie de notre temps.

SCÈNE V

LES MÊMES et LE PRINCE.

LE PRINCE.

Quel dommage! Notre ami Lousteau, très frappé par les qualités de vos œuvres, m'avait prié de vous aboucher avec lui; je vois, malheureusement, que c'est impossible.

MONTMORAC.

Lousteau, le chroniqueur?

LE PRINCE.

Oui.

MONTMORAC.

Vous croyez que je refuserais de faire connaissance avec Lousteau?

LE PRINCE.

Dame! étant donné votre mépris pour la presse...

MONTMORAC.

Ah! permettez,... nous détestons les journalistes, nous ne méprisons pas la réclame qu'ils peuvent nous faire.

GRANDCHAMPS.

Ah! jeune homme, vous irez loin!

ESTHER.

Monsieur de Montmorac est un homme remarquable, je vous le disais bien.

MONTMORAC.

Je suis un homme de principe, madame, voilà tout. Dans l'intérêt de notre cause, il nous faut vaincre souvent bien des répugnances. Je vous en prie, mon cher prince, présentez-moi à Lousteau.

LE PRINCE.

C'est que... en ce moment...

GRANDCHAMPS.

Nous le gênons... Cher poète, Lousteau est un de mes vieux amis, voulez-vous que je vous présente?

MONTMORAC.

Ah! monsieur le comte, que de remerciements. Madame la baronne, vous m'excuserez, une communication importante...

ESTHER.

Mais, comment donc; faites, cher monsieur... Il est étonnant, n'est-ce pas?

GRANDCHAMPS.

Oui, très curieux!

SCÈNE VI

ESTHER, LE PRINCE.

ESTHER.

Enfin, je puis donc vous parler? Qu'est-ce qu'il y a? que se passe-t-il?

LE PRINCE.

Ma chère Esther, je ne comprends pas...

ESTHER.

Votre trouble, votre inquiétude ont frappé

tout le monde... Aurai-je été la seule à ne pas m'en apercevoir?

LE PRINCE.

Je vous en supplie, Esther. Ne croyez pas aux racontars ineptes d'un monde que notre bonheur irrite et qui se venge comme il peut, par la calomnie et les insinuations les plus malveillantes.

ESTHER.

Ne mentez pas, à quoi bon? Tout le monde connaît la vérité. Vous avez perdu, hier, une somme considérable, qu'il vous est impossible de payer. La comédie que vous jouez depuis deux ans ne trompe personne.

LE PRINCE.

Esther!

ESTHER.

Ce qui vous menace aujourd'hui, ce n'est plus la ruine, mais le déshonneur, la honte d'un scandale public. Pourquoi ne pas avouer franchement un moment d'entraînement, de folie? Ah! maudit orgueil!

LE PRINCE.

Permettez-moi de vous interrompre, ma chère Esther. Mes embarras d'argent, s'ils existent, ne regardent pas celle qui n'est encore que la plus adorée des maîtresses. Me feriez-vous l'injure de vouloir me tirer d'embarras,... mais vous seriez la première à me mépriser, si j'avais la lâcheté d'accepter.

ESTHER.

Te mépriser!... Toi, pour qui je sacrifierais avec joie ma vie, mon honneur, la vie de mon enfant! que sais-je? tout ce que je possède en ce monde! Oui, je ne suis que ta maîtresse, et comme tu me le fais cruellement sentir! Je n'ai même pas le droit de te sauver... Me traiter en amie serait une honte, presque une infamie. Tu préfères implorer, une fois de plus, la pitié de cette femme que tu n'aimes pas, qui est le seul obstacle à notre bonheur; mais qui porte ton nom, qui est ta femme, malgré tout. Ah! l'hypocrisie révoltante des préjugés mondains! de toutes vos idées de probité et d'honneur!... Et si elle refuse de te sauver, que feras-tu?

LE PRINCE.

Plus un mot, à ce sujet, Esther, je vous en supplie. Notre amour peut excuser le mensonge perpétuel, parmi lequel nous vivons depuis deux ans, mais rien, vous m'entendez? rien ne saurait justifier la moindre insulte infligée à celle qui accepte ma trahison avec tant de dignité et de courage. Ce serait une vilenie, une lâcheté plus vile que celle que vous me proposiez tout à l'heure. Ah! pourquoi êtes-vous venue à ce bal? Je n'ai même pas le droit de vous parler de l'épouvantable angoisse qui me torture; votre présence m'affole davantage. Je vous jure qu'il eût été plus charitable de ne pas venir, de m'épargner ce supplice.

SCÈNE VII

ESTHER, LE PRINCE, LA PRINCESSE, LOUSTEAU.

LA PRINCESSE.

Vos adorateurs sont dans la désolation, ma

chère Esther. Il paraît que vous leur aviez promis, à tous, la faveur d'une première valse. Vous ne danserez pas, ce soir?

ESTHER.

Moi? mais si. Vous savez que je m'amuse à toutes vos réceptions, comme une fillette à sa première sortie dans le monde. Vous avez le secret d'une hospitalité vraiment désapprise chez nous.

LOUSTEAU.

Et n'oubliez pas que cette fameuse première valse m'a été promise, il y a deux semaines.

ESTHER.

Comment, c'était sérieux?

LOUSTEAU.

Mais, certainement. J'adore la danse, moi aussi.

ESTHER.

Vous?

LOUSTEAU.

Pourquoi pas?

ESTHER.

Allons, ce sera original... Votre bras, mon-

sieur le critique. C'est égal, voilà un talent que je ne vous connaissais point.

LOUSTEAU.

Comment résister à la tentation d'enlacer, ne fût-ce qu'une fois, cette taille souple et charmante! Et puis, j'échapperai au poète symboliste qui me poursuit depuis une heure.

ESTHER.

Oh! cela, c'est un argument décisif.

MONTMORAC, il entre au moment où Esther et Lousteau viennent de sortir.

Pardon, madame la princesse... vous n'avez pas vu M. Lousteau? Impossible de metttre la main dessus...

SCÈNE VIII

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

On m'a remis votre lettre ce matin seulement, je n'ai pu encore vous répondre... excusez-moi.

LE PRINCE.

Si vous saviez combien j'ai lutté avec moi-même, avant de vous faire cet aveu; quelle honte me serre le cœur, quand je songe au mépris que doit vous inspirer mon inqualifiable faiblesse, après mes serments, après tous les torts que j'ai eus envers vous. Je n'ai même pas le droit d'implorer votre pitié.

LA PRINCESSE.

Pourquoi me parlez-vous ainsi? Espérez-vous m'attendrir en vous humiliant? Un pareil calcul est indigne de vous. Redevenez vous-même, monsieur de Mora, au lieu de vous en vouloir. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'avouer la vérité tout entière.

LE PRINCE.

Louise!

LA PRINCESSE.

Votre honneur n'est-il pas le mien? Du moment qu'un danger le menace, que m'importent nos dissentiments d'autrefois?... je ne m'en souviens plus.

LE PRINCE.

Louise!

LA PRINCESSE.

Vous avez compris qu'au moment où le monde entier vous repousse et vous abandonne, c'est à moi seule que vous deviez vous adresser.

LE PRINCE.

Vous êtes impitoyable, Louise!

LA PRINCESSE.

Impitoyable! moi!... qui vous ai aimé comme aucune créature humaine ne vous aimera jamais; moi, qui meurs lentement de votre abandon sans laisser échapper une plainte ou un reproche, une parole de révolte! Je suis de celles qui n'aiment qu'une fois, qui ne savent pas accepter l'infidélité inévitable de leurs maris. Est-ce ma faute si j'en souffre, si j'en meurs de dégoût et de chagrin?

LE PRINCE.

Est-ce ma faute si un nouvel amour est apparu dans ma vie? N'ai-je point fait mon possible pour vous cacher la vérité?

LA PRINCESSE.

Vous pourriez me pardonner un cri d'amertume après tant d'épreuves acceptées et subies

en silence, car c'est encore votre amour pour cette femme qui vous oblige à mener une existence au-dessus de nos moyens; à cacher notre ruine jusqu'au jour où une catastrophe inévitable la dévoilera aux yeux de tous.

LE PRINCE.

Nous abordons maintenant la question d'intérêts, je m'y attendais.

LA PRINCESSE.

Il le faut bien, car je n'avais pas le droit de vous laisser dilapider le peu de fortune qui nous reste; car, après tout, j'ai un fils qui pourra m'en demander compte un jour. Et vous ne lui laisserez même pas un nom honorable... Depuis deux ans, une passion plus dégradante encore est née de votre passion pour cette créature qui est la cause de tous nos malheurs. C'est au jeu que vous demandez vos moyens d'existence, et vous en êtes réduit, vous, un gentilhomme, à perdre sur parole une somme considérable que vous ne possédez pas.

LE PRINCE.

J'étais fou, Louise, fou d'inquiétude, de co-

lère, de dépit. Je n'osais vous avouer quelques dettes criardes; mes créanciers me persécutent et m'insultent. Une dernière fois j'ai voulu tenter la fortune. Vous savez ce que c'est que cette folie du jeu, comme toujours, j'ai perdu. J'ai augmenté mon jeu, que voulez-vous que je vous dise... C'est l'éternelle confession des joueurs : écœurante, tragique dans sa banalité. Ce qui m'étonne, c'est que je ne me suis pas brûlé la cervelle le lendemain de cette nuit abominable; c'est que j'ai eu le courage de vous faire un pareil aveu!.. Ah! tenez, accablez-moi de votre mépris, de vos reproches; je les mérite tous!

LA PRINCESSE.

Je n'ai point de reproche à vous faire. Je vous ai sacrifié tout ce que je possédais en ce monde, les débris de ma fortune vous appartiennent aussi. D'ailleurs, chaque instant est précieux... combien vous faut-il exactement?

LE PRINCE.

Soixante mille francs!

LA PRINCESSE.

Quand?

LE PRINCE.

Après-demain, à midi.

LA PRINCESSE.

Mes bijoux sont tous vendus ou engagés, à la suite de cette dernière perte au jeu, il y a trois mois; vous en souvenez-vous? le jour où vous m'avez juré de ne plus toucher une carte de votre vie.

LE PRINCE.

Ayez pitié de moi, ne m'accablez pas.

LA PRINCESSE.

Impossible non plus d'emprunter quoi que ce soit. Notre crédit est épuisé, en Russie et en France. Quant au secours de nos amis...

LE PRINCE.

Oh! si c'est là votre dernier espoir...

LA PRINCESSE.

Je n'ai aucun espoir et, cependant, qui sait? Est-il possible que personne n'ait pitié de nous? D'ailleurs, j'ai télégraphié à notre fils

qui doit arriver à Paris demain ou après demain.

LE PRINCE.

Vous avez écrit à André?

LA PRINCESSE.

Oui. Cette nouvelle a l'air de vous déplaire?

LE PRINCE.

Pourquoi voulez-vous que l'arrivée de notre fils me déplaise?... mais je ne comprends pas...

LA PRINCESSE.

Je lui ai télégraphié que je consens à vendre le château de Daschoff, le dernier de nos biens. Il sera facile de trouver un acquéreur dans les vingt-quatre heures... En tous cas, un acompte est facile à obtenir immédiatement.

LE PRINCE.

Daschoff! la terre patrimoniale où vous êtes née, où je vous ai connue et aimée... mais je ne consentirai jamais...

LA PRINCESSE.

Vous ne vous rendez pas compte, mon ami, de la situation terrible qui résulte pour nous de toutes vos folies. Ce sacrifice, douloureux

au possible, je l'avoue, est devenu indispensa ble; mais, sachez-le, Philippe, ce sera là, vrai ment, un dernier sacrifice.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ce sacrifice lui-même n'est plus possible; i faut y renoncer, ma mère.

LA PRINCESSE.

André! mon cher enfant!

ANDRÉ.

Vous voyez que je n'ai pas perdu un ins tant... votre télégramme m'a été remis à Var sovie, au moment où je montais en wagon pou passer la frontière.

LE PRINCE.

Quelles que soient les nouvelles que vou nous apportez, mon cher André, soyez le bien venu.

ANDRÉ.

Merci, mon père.

LE PRINCE.

Vous avez à parler affaire avec votre fils, ma chère Louise, je vous laisse.

SCÈNE IX

ANDRÉ, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

André! mon cher André! Comme c'est bien d'être venu ainsi, à mon premier appel. Tu m'aimes donc encore, malgré nos malentendus, malgré les chagrins que je t'ai faits?

ANDRÉ.

Que dites-vous là, pauvre chère mère? Vous ne m'avez jamais fait de chagrin, au contraire. Tout ce que j'ai eu de bon dans la vie me vient de vous... D'ailleurs, de toutes façons, je devais venir à Paris, cette année.

LA PRINCESSE.

Laisse-moi croire que tu es venu par bonté, par affection pour moi. Si ce n'est qu'une illu-

sion, ne me détrompe pas. Si tu savais comme je suis seule, affreusement seule dans la vie! comme j'ai besoin de sentir auprès de moi une affection sincère! Ah! mon André! Que d'épreuves nouvelles depuis notre dernière entrevue!.. Mais non, je ne veux pas pleurer, j'ai besoin de tout mon courage. Quelle réponse m'apportes-tu?... Tu parlais, tout à l'heure, de mauvaises nouvelles... ma prière est donc irréalisable?... Non, non, n'est-ce pas? J'ai mal entendu... ce serait trop terrible.

ANDRÉ.

C'est ainsi, cependant.

LA PRINCESSE.

Non, te dis-je... tu veux m'effrayer. Tu me trouves déraisonnable, mais je te jure qu'il s'agit de notre honneur à tous.

ANDRÉ.

Les débris de cette fortune, dont vous m'avez confié la gestion, ne m'appartiennent pas. De quel droit m'opposerais-je à ce que vous en disposiez selon votre bon plaisir? Mais ce que vous exigez est impossible.

LA PRINCESSE.

Impossible! Daschoff vaut cent mille roubles, plus de trois cent mille francs, aucune hypothèque n'en diminue la valeur.

ANDRÉ.

Vous vous trompez! La vente de nos autres terres n'a pas suffi à payer vos créanciers, ou, plutôt, les créanciers de votre mari. D'ailleurs, dans l'état embrouillé où se trouvent nos affaires, comment trouver un acquéreur sérieux?

LA PRINCESSE.

Ainsi, il n'y a aucun espoir?

ANDRÉ.

Aucun.

LA PRINCESSE.

Et tu ne m'apportes rien, rien?

ANDRÉ.

Hélas! non.

LA PRINCESSE.

Eh bien, c'est la fin, nous sommes perdus.

ANDRÉ.

Perdus! Allons donc! parce que mon père

sera chassé d'un cercle, parce qu'il ne pourra pas payer immédiatement une dette de jeu... Tant mieux, au contraire, cette humiliation, ce scandale retentissant, mettront fin à l'existence mensongère et odieuse que vous menez depuis deux ans.

LA PRINCESSE.

Il en mourra, André. Il ne survivra pas à cette honte; il est capable de se tuer. Le voir mourir, sous mes yeux et ne rien pouvoir pour le sauver... mais j'en deviendrai folle; je ne survivrai pas à un tel malheur, tu le sais bien.

ANDRÉ.

Ainsi, cet homme vous aura tout volé : votre jeunesse, votre affection, votre fortune. Il vous aura payé, pour tant de dévouement, par de longues années d'abandon et d'adultère; car, rien n'a changé depuis mon départ, n'est-ce pas? Cette femme est toujours sa maîtresse?

LA PRINCESSE.

Tais-toi, je t'en supplie.

ANDRÉ.

Et aujourd'hui, qu'une dernière folie va être

la cause de sa perte irrémédiable, le prince, qui est un grand seigneur, daigne se souvenir de votre existence. N'êtes-vous pas sa femme? Refuserez-vous de sauver l'honneur du nom qui vous est commun? et chacun l'approuvera. Vous-même, vous trouveriez des larmes pour le pleurer s'il se faisait justice,... et vous voulez que je ne méprise pas ce monde, où tout n'est que mensonge, hypocrisie et lâcheté? Là-bas, du moins, dans ce pays sauvage, parmi ces brutes, je puis ne pas tendre la main à ceux que je méprise.

LA PRINCESSE.

Ne parle pas ainsi, mon enfant, tu n'en as pas le droit, c'est ton père.

ANDRÉ.

Cet homme est votre bourreau, votre mauvais génie. Cet homme a brisé votre vie et empoisonné ma jeunesse C'est lui qui m'a obligé à fuir la maison paternelle, qui nous a séparés. Et je ne lui pardonne point le mal qu'il vous a fait... Ah! vous pensiez m'attendrir en me parlant de sa mort possible! je vous jure que je ne

trouverais pas pour lui une parole de pitié...

LA PRINCESSE.

Prends garde, André. Réfléchis avant de prononcer ces paroles impies que tu regretteras toute ta vie, peut-être. Ce n'est pas à ma douleur que tu songes, en ce moment, mais à ta rancune personnelle.

ANDRÉ.

Ma mère !

LA PRINCESSE.

Ah ! tu me reproches l'aveuglement, la lâcheté de mon amour ! Une passion, aussi aveugle que la mienne, t'inspire ta haine sacrilège. Oui, cette femme m'a pris les deux affections qui me restaient au monde, car, tu l'aimes toujours;... voilà la vérité.

ANDRÉ.

S'il vous reste encore quelque sentiment de pitié pour moi; si vous ne voulez pas que je quitte Paris, à l'instant même, en vous laissant vous débattre dans une situation sans issue... jurez-moi de ne faire aucune allusion à ce passé que je voudrais effacer de ma vie et de mon

souvenir; vous ne savez pas quelle plaie inguérissable vos paroles ravivent au fond de mon cœur ! Ah ! vous croyez que j'aime encore cette femme !... Je la hais, entendez-vous ? d'une haine qui m'épouvante moi-même.

LA PRINCESSE.

Tu as raison, ne parlons plus de cette femme, elle nous a fait trop de mal à tous deux, et, cependant il est impossible que tu n'aies pas pitié de ma douleur, que tu ne trouves pas le moyen de nous sauver.

ANDRÉ.

Mais ce moyen existe, et je m'étonne que vous n'y ayez pas songé. Une seule personne au monde peut vous prêter la somme dont vous avez besoin.

LA PRINCESSE.

Et cette personne ?

ANDRÉ.

C'est Evrard.

LA PRINCESSE.

Le docteur ! notre ancien intendant !

ANDRÉ.

Mais oui! Depuis que vous l'avez chassé, — et vous avez eu tort, — cet excellent homme s'est retiré en France, quelque part, aux environs de Paris. Il a quelque fortune.

LA PRINCESSE.

Mais, tu es fou! Ton père l'a chassé brutalement, ce malheureux Evrard, si bon, si dévoué. Il doit nous détester.

ANDRÉ.

Evrard, détester quelqu'un? Vous savez bien que c'est impossible. Vous abaisserez-vous, en vous adressant une dernière fois à l'amitié de ce vieux serviteur? Vous savez bien que non, et que je n'oserais jamais vous conseiller une action déshonorante ou indigne de vous.

LA PRINCESSE.

Je ne peux pas, André... je te le jure, je ne peux pas.

ANDRÉ.

Vous ne pouvez pas, et pourquoi...? Ce n'est guère le moment de songer à vos préjugés, à votre orgueil.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas de l'orgueil, mais une honte nvincible, un sentiment que tu ne peux pas comprendre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Regardez, Louise... voici la réponse de Beaulieu, un ami de vingt ans, mon dernier espoir... un refus encore, et dans quels termes !... Hélas ! tout m'abandonne !

LA PRINCESSE, après un long silence.

Vous aviez raison, André, cette dernière humiliation est devenue indispensable ; il le faut, j'y consens.

LE PRINCE.

Que veux-tu faire ?

LA PRINCESSE.

Vous le saurez demain.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Monsieur Rodolphe.

Un petit salon assez élégant, élégance douteuse; portes au fond, à droite et à gauche. — Au premier plan, à gauche un bureau, une chaise; au premier plan à droite, le long du décor, un piano avec tabouret.

SCÈNE PREMIÈRE

RODOLPHE, LE PRINCE.

RODOLPHE.

Non, mon cher prince, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, il m'est impossible de vous rendre ce service.

LE PRINCE.

Voyons, Rodolphe, soyez raisonnable, un bon mouvement!...

RODOLPHE.

Je suis extrêmement gêné. Les affaires vont mal; peu de rentrées; personne ne paie ses dettes.

LE PRINCE.

Allons donc! Votre tripot fait d'excellentes affaires, la cagnotte vous rapporte trois cent mille francs par an.

RODOLPHE.

Je ne suis pas le directeur-gérant d'un tripot, monsieur, mais d'un cercle, vous m'entendez?... d'un cercle autorisé par la préfecture et fréquenté par des gens aussi chics que vos gommeux du Jockey, de l'Union ou de la rue Royale.

LE PRINCE.

Un chic différent, mon cher Rodolphe!

RODOLPHE.

Non, mille fois non!... Le cercle des arts helléniques n'est pas un tripot... Vous savez que je suis très susceptible sur ce sujet.

LE PRINCE.

C'est bon, Rodolphe... Je consens à flatter

votre manie. Le cercle des arts helléniques n'est pas un tripot... mais, enfin, vos affaires vont à merveille... vous gagnez de l'argent.

RODOLPHE.

Certainement, les affaires vont assez bien, nous ne pouvons pas nous plaindre, mais il y a de grands frais. Je n'ai pas un sou d'argent disponible... les exigences des actionnaires...

LE PRINCE.

Voyons, Rodolphe... Tout le monde sait que les trois quarts des actions vous appartiennent, à vous et à votre cousin Victor.

RODOLPHE.

Erreur absolue, mon cher prince.

LE PRINCE.

D'ailleurs, que m'importent vos affaires? Vous criez misère; vous voulez jouer une comédie que je connais par cœur... Soit! vous n'avez pas le sou, c'est égal, vous me trouverez les soixante mille francs dont j'ai besoin.

RODOLPHE.

Soixante mille francs?... mais, c'est de la

olie! Par le temps qui court, on ne trouve plus oixante louis sur le pavé de Paris.

LE PRINCE.

Hier encore, vous avez prêté mille louis au etit Verner, l'attaché d'ambassade.

RODOLPHE.

Mais vous abondez dans mon sens, mon cher rince. Je suis trop bon, trop obligeant; j'ai rêté trop d'argent à ces messieurs; me voici noi-même dans le plus grand embarras.

LE PRINCE.

Allons donc! vous n'avez plus confiance... oilà la vérité.

RODOLPHE.

Dame! écoutez, mon cher prince, vous ne n'avez pas encore payé votre dernier billet de ingt mille francs.

LE PRINCE.

Et les intérêts que je vous donne?

RODOLPHE.

Oh!... plus un mot à ce sujet, je vous en orie. J'accepte les cadeaux que mes clients

veulent bien m'offrir, je n'en parle jamais.

LE PRINCE.

Voyons, Rodolphe, prêtez-moi encore trois mille louis, je vous ferai un billet de quatre-vingt mille francs, que je m'engage à vous rembourser à la date convenue; quant aux intérêts...

RODOLPHE.

Je ne suis pas un usurier; d'ailleurs, vous êtes ruiné, vous n'avez plus le sou.

LE PRINCE.

C'est vrai, mais je vous ai déjà dit que ma femme consent à vendre la dernière terre qui nous reste. Laissez-nous seulement le temps de terminer cette liquidation; permettez-moi de payer cette dette d'honneur... Dire que vous m'obligez à vous faire un pareil aveu, à y mêler le nom de la princesse.

RODOLPHE.

Oui, madame Louise est une femme bien respectable, bien dévouée, et qui plus d'une fois déjà vous a tiré d'embarras, mais qu'est-ce qui me garantit qu'il vous restera quelque

chose, après la vente de cette dernière terre?

LE PRINCE.

Vous doutez de ma parole?

RODOLPHE.

Eh! il ne s'agit pas de votre parole! nous parlons sérieusement.

LE PRINCE.

C'est vrai. Que vous importe l'honneur, la vie, le désespoir des gens? Il vous faut des garanties sérieuses, et un mouvement de pitié, de votre part, serait une maladresse. Mais comprenez donc que j'accepte vos conditions, quelles qu'elles soient. Vous doublerez votre capital en six mois. S'il ne s'agissait pas de mon honneur et de ma vie, je n'aurais pas la folie d'accepter de pareilles conditions, croyez-le bien. Certes, j'ai été coupable; je n'avais pas le droit de tenter la fortune; — vous savez, cependant, que je ne suis ni fou, ni un malhonnête homme. Je ne survivrai pas à la honte d'un scandale qui me déshonore et me disqualifie. N'aurez-vous pas pitié de moi?

RODOLPHE.

Vous savez que votre fils connaît pas mal de gens riches, — singuliers, pas commodes, mais riches.

LE PRINCE.

Je considère mon fils comme un pauvre fou, absolument dévoyé par l'influence du milieu absurde de conspirateurs de bas étage qu'il fréquente. D'ailleurs, vous connaissez nos relations, André me déteste.

RODOLPHE.

Ah! c'est vrai... vous êtes brouillés, toujours à cause de la belle Esther... j'oubliais cette rivalité!

LE PRINCE.

Je vous en prie, mon cher Rodolphe, ne me parlez pas d'André et de ces souvenirs, vous comprenez combien il m'est pénible...

RODOLPHE.

Adressez-vous à vos parents, à vos amis.

LE PRINCE.

Je me suis heurté partout à des refus ironiques ou indignés. Si vous saviez comme je me

ourmente, comme je désespère! Sauvez-moi, ion cher Rodolphe; promettez-moi de me trou-er cet argent! Depuis cette soirée fatale, je ne s plus; je passe mes nuits à écrire des lettres emprunt, auxquelles on ne daigne pas répon-re. Je suis assez puni, ayez pitié de moi! Faut-que je m'humilie davantage, faut-il vous sup-ier à genoux?

RODOLPHE.

Tous les matins, mon cher prince, j'entends e pareilles confidences. Vous comprenez que suis un peu blasé.

LE PRINCE.

Décidément, les gens de votre race sont im-itoyables.

RODOLPHE.

Les gens de votre monde vous sont-ils venus n aide?

LE PRINCE.

C'est vrai. Hypocrisie, égoïsme et lâcheté, oilà la nature humaine, dans tous les mondes ossibles!

RODOLPHE.

Quel dommage! Tant de fois, déjà, je me suis permis de vous le dire, respectueusement : il faut enrayer, mon cher prince. Vos revenus diminuent et vos dépenses augmentent. Le jeu et les femmes vous ruinent, d'autant plus que vous affectionnez la catégorie la plus coûteuse : celle des femmes du monde.

LE PRINCE.

En tous cas, ce n'est pas ma dernière maîtresse qui m'aura dépouillé et ruiné?

RODOLPHE.

Oui, voilà une conquête qui vous fait honneur; mais pourquoi toutes ces fêtes, ce luxe, ces cadeaux? Cette fois, du moins, vous auriez pu vous dispenser de jeter vos derniers sous par la fenêtre. Vous n'espériez pas éblouir, par votre prodigalité, la nièce de Samuel Vandergold, une gaillarde qui possède elle-même une dizaine de millions!

LE PRINCE.

Eh! mon cher, justement parce qu'Esther est prodigieusement riche, je ne veux même pas

qu'elle se doute des embarras dans lesquels je me débats, en ce moment. Elle voudrait me venir en aide, j'en suis sûr, et l'insulte d'une pareille proposition serait vraiment imméritée.

RODOLPHE.

Tout cela, au fond, voyez-vous, c'est des préjugés, puisque vous êtes sûr de lui rendre cet argent.

LE PRINCE.

On n'emprunte pas d'argent à sa maîtresse, mon cher, dans notre monde, du moins.

RODOLPHE.

Avec ça !

LE PRINCE.

En tout cas, je partage ce préjugé, moi, cela suffit.

RODOLPHE.

Tant pis pour vous ! Et puis, vous nous rasez avec votre monde ! Vous êtes toujours prêt, dans votre monde, à ne pas rembourser vos créanciers, ou à dilapider la fortune de votre femme ; mais emprunter cent sous à sa maîtresse, même si notre honneur dépend de ces

cent sous, jamais de la vie ! Et vous voulez que je ne méprise pas de pareils préjugés ! Ainsi, vous, un homme intelligent, un homme supérieur, vous préférez courir tout Paris, subir mille avanies, plutôt que de vous adresser...

LE PRINCE.

Je vous en prie, Rodolphe, parlons d'autre chose.

RODOLPHE.

Mais pas du tout. Au fond, vous êtes moins naïf que vous n'en avez l'air. On m'a parlé d'un certain projet de divorce...

LE PRINCE.

Monsieur !

RODOLPHE.

Savez-vous que c'est très malin, cette petite combinaison. Au lieu de ramasser les miettes de cette fortune immense, vous vous en emparez tout d'un coup, et alors, quelle rigolade ! Je comprends vos scrupules, vos craintes; mais elles sont vraiment exagérées. Esther vous aime, j'en suis sûr. Et puis, tenez ! voulez-vous que je me charge de cette affaire ? Je voudrais vous

prouver mon dévouement, ma sympathie... Qu'Esther s'engage à devenir votre femme, le lendemain du divorce, et je vous promets, moi...

LE PRINCE.

Plus un mot, monsieur Rodolphe ! Si vous vouliez me prouver, combien je suis tombé bas en me familiarisant avec des gens tels que vous, vous y avez réussi. Je ne sais comment vous êtes parvenu à surprendre un projet que tout le monde ignore, mais le fait de votre approbation suffit pour que j'y renonce. Je n'ai plus besoin de vos services. Permettez-moi de vous dire, en guise d'adieu, avec tout le respect que l'on doit à un créancier : vous êtes un drôle, cher monsieur.

SCÈNE II

RODOLPHE, seul.

Il est complètement fou !... C'est égal, ça n'est pas poli, ce qu'il vient de me dire. Dois-je m'of-

fenser, oui ou non ? Bah !... dans une heure, il reviendra m'ennuyer, me supplier... Ah ! ces gens du monde, quels idiots ! Etre l'amant d'Esther Vandergold et se faire de la bile pour soixante mille francs !...

SCÈNE III

RODOLPHE, CÉCILE, EVRARD.

RODOLPHE.

Bonjour, ma petite fille ; bonjour, chérie.

CÉCILE.

Bonjour, papa. Tu sais ? grand-père est ici, depuis une heure. Nous sommes là à jouer dans la salle à manger.

RODOLPHE.

Tiens ! c'est vrai. C'est aujourd'hui le premier... il vient toucher ses rentes.

CÉCILE.

Maman voulait m'emmener au bois, je n'ai pas voulu. Je savais bien que je verrais grand-

père, aujourd'hui... et il vient si rarement. Regarde ce qu'il m'a apporté ? une poupée en sucre... Quelle drôle d'idée ! Maman et toi, vous m'achetez des joujoux très chics,... eh bien, moi, j'aime mieux ceux de grand-père.

RODOLPHE.

Voyez-vous, papa... tous les malentendus s'effacent devant un sourire d'enfant... Ah ! la famille, les enfants, le travail, la probité, il n'y a que cela de vrai en ce monde. Regardez cette chère petite... c'est pour elle que je me donne tant de peine... Vous devriez vous dire cela, quand vous me jugez avec sévérité ; vous devriez vous dire, aussi, que tout le monde vous aime, ici ; que nous souffrons de la rareté de vos visites... vous voyez la joie de Cécile.

EVRARD.

Oui, et j'en suis profondément touché... Je l'aime bien, moi aussi, cette chère fillette... Quant à toi, que veux-tu ? Je ne sais pas mentir. Il y a dans ton existence, dans ton métier lui-même, trop de choses qui m'attristent et me froissent... j'aime mieux ne pas voir tout cela

de près... Tu es heureux, tu es riche, marié, père de famille ; tu n'as pas besoin de moi. Laisse-moi vivre dans mon coin, avec mes idées démodées, dont tu te moques.

RODOLPHE.

Je vous respecte trop pour me moquer de vous, papa, chacun a les idées de son temps. D'ailleurs, c'est mon rêve aussi, vivre à la campagne, retiré des affaires... une vie calme et rustique... mais, que voulez-vous ? il faut encore travailler pour cette petite créature-là, pour qu'elle soit riche et heureuse un jour.

EVRARD.

Ecoute, Rodolphe... Si tu veux me prouver ton affection, ne me parle jamais de tes espérances. Je suis un bon vieux bourgeois qui ne comprendra jamais vos idées fin-de-siècle... Pour moi, un homme, qui vit du jeu, est déjà un mauvais sujet ou un fou... que dire de ceux qui exploitent cette terrible passion ?...

RODOLPHE.

Vous êtes dur pour moi, mon père.

EVRARD.

Non, car je ne veux pas croire aux calomnies qui circulent sur ton compte ; je ne veux pas croire que tu es devenu un vulgaire usurier. Ça, j'en suis sûr, c'est une calomnie ; mais, enfin, crois-tu que cette place de tenancier d'un tripot n'est pas compromettante et indigne de toi ?

RODOLPHE.

Le cercle des arts helléniques n'est pas un tripot.

EVRARD.

Allons donc ! c'est un tripot, et de la pire espèce. J'ai pris des informations... La semaine passée encore, un malheureux s'est suicidé, à la suite de pertes considérables... tout Paris en a parlé pendant vingt-quatre heures.

RODOLPHE.

Calomnie infâme ! Et c'est vous, mon père, qui contribuez à répandre ces potins ! Savez-vous que c'est très grave, cette accusation ? La préfecture a le droit de fermer le cercle.

EVRARD.

Qui sait? Le mal ne serait pas grand.

RODOLPHE.

Je vous en supplie, papa, ne me parlez pas de cette affaire, ça me met hors de moi... Ah! cette histoire du jeune Lefaucheux, ce qu'elle nous a causé d'embêtements! D'abord, il s'est suicidé dans l'escalier... nous ne sommes pas responsables des gens qui se suicident dans l'escalier de l'immeuble... Et puis est-ce qu'un homme bien élevé se suicide dans un escalier?... C'était un mufle, votre jeune Lefaucheux, voilà mon opinion.

EVRARD.

Allons, ne te fâche pas, je te parle de cette affaire en passant.

RODOLPHE.

En passant! en passant! pour nous c'est très grave, cette affaire-là... Ah! ce jeune Lefaucheux, quelle crapule!

EVRARD.

Ecoute, Rodolphe, tu es pour moi une vivante énigme... Je ne te crois pas méchant; tu

es un excellent père, un mari fidèle, un fils respectueux ; tu as toutes les qualités possibles, mais dès qu'il s'agit de cette poursuite féroce de la fortune, à laquelle tu as consacré ta vie, tu deviens un autre homme, d'une inconscience qui m'épouvante. Tu es libre, du reste, d'arranger ton existence à ta guise ; je n'exige de toi qu'une seule promesse.

RODOLPHE.

Laquelle, papa ?

EVRARD.

Je sais que tu t'occupes aussi d'affaires de bourse et que, en dehors de ton sale tripot, tu es d'une honnêteté absolue... tu m'as conseillé de te confier ma petite fortune. J'ai suivi ce conseil et, certes, je n'ai pas à me plaindre, car tu me verses des dividendes énormes... Et je n'ai jamais su m'occuper que des affaires des autres ; quand il s'agit de mes intérêts, je deviens naïf et sans défense, comme un enfant. Mais j'ai tout de même des inquiétudes à ce sujet... Je t'en parle chaque fois que nous nous voyons, mais c'est que, si tu me trompais, vois-tu, je ne

te pardonnerais jamais... Jure-moi, que tu n'as pas mis mes fonds dans ton affaire de jeu, que ce n'est pas votre ignoble cagnotte qui est la source de mes revenus.

RODOLPHE.

Mais non, mais non!... Si vous aviez voulu devenir actionnaire du cercle, votre argent vous rapporterait quarante pour cent... Pauvre père! toujours ce pieux mensonge!

CÉCILE.

Grand-père! il y a là une dame qui veut te parler.

EVRARD.

A moi?

RODOLPHE.

Tu te trompes, sans doute, chérie... c'est moi que cette dame veut voir?

CÉCILE.

Mais non, mais non, c'est grand-père.

EVRARD.

Vous, madame!... vous, ici... Laisse-nous.

RODOLPHE.

Dites donc, papa, vous allez bien!...

EVRARD.

Laisse-nous, te dis-je... c'est la princesse Louise.

RODOLPHE.

Ah ! sapristi !

SCÈNE IV

EVRARD, LA PRINCESSE.

EVRARD.

Que se passe-t-il? de grâce, expliquez-moi. Vous vouliez me parler, madame, qu'est-il donc arrivé ?

LA PRINCESSE.

Il y a que tout est perdu, Evrard... que vous êtes le seul homme, au monde, qui puisse nous sauver. On m'a dit que vous étiez ici, chez votre fils... je suis venue... chaque instant est précieux... D'ailleurs, je l'avoue, j'avais le vague espoir, dans le cas d'un refus de votre part, de m'adresser à M. Rodolphe...

EVRARD.

A mon fils?

LA PRINCESSE.

Certainement.

EVRARD.

On vous a souvent parlé de lui, n'est-ce pas. comme d'un usurier ?

LA PRINCESSE.

Oui.

EVRARD.

C'est bien cela... J'en suis sûr maintenant. Ah! pauvre fou!..... Encore une dette de jeu, n'est-ce pas?

LA PRINCESSE.

Hélas! oui!... et vous n'êtes plus là pour nous tirer d'embarras.

EVRARD.

Ainsi, depuis mon départ, les affaires vont de mal en pis?

LA PRINCESSE.

La forêt de Daschoff est vendue; la fabrique de Wolhynie mise en fermage, à un prix dérisoire.

EVRARD.

Quel malheur... Ah! tenez, madame, vous avez été bien injuste pour moi; je devrais me réjouir de ce qui arrive, aujourd'hui; eh bien, je ne peux pas... cela me fend le cœur, cela m'exaspère, cela m'épouvante, pour vous...

LA PRINCESSE.

Ah! comme le sort vous venge, Evrard! Quand vous étiez notre intendant, Philippe, qui vous déteste, mais qui vous respecte, malgré tout, n'osait pas commettre certaines folies irréparables... aujourd'hui, ses exigences, sa prodigalité, n'ont plus de bornes... Nous avons dissipé, en un an, nos dernières ressources!

EVRARD.

Vous n'aurez donc jamais le courage de vous révolter? Vous savez, pourtant, qu'il se ruine pour cette femme...

LA PRINCESSE.

Que m'importent les torts qu'il a eus envers moi, sa trahison, son indifférence? Je dois lui pardonner, puisqu'il souffre, puisqu'il implore

ma pitié ! Tout vaut mieux que l'affreuse douleur de le perdre.

EVRARD.

Ah ! comme vous l'aimez encore !

LA PRINCESSE.

Sauvez-moi, ayez pitié de vos ennemis.

EVRARD.

Moi, madame !

LA PRINCESSE.

Nous avons besoin de soixante mille francs, un ami de mon mari lui en prêtera vingt mille, il nous manque quarante mille francs, mais personne n'a confiance en nous, et vous connaissez les difficultés d'une vente en Russie... Vous êtes vraiment le seul homme qui puisse nous venir en aide, car vous possédez cette somme et vous savez bien que vous ne risquez rien en nous la prêtant.

EVRARD.

Comment, vous exigez de moi !...

LA PRINCESSE.

Je n'exige rien ; je supplie, humblement... Je sais que ma demande est folle, cynique, ex-

travagante... je sais qu'aux yeux du monde, vous commettrez une folie en me prêtant toute votre fortune; mais je vous jure que vous ne courrez aucun risque... et qu'une reconnaissance éternelle...

EVRARD.

Ainsi c'est à moi que vous voulez emprunter ces quarante mille francs?

LA PRINCESSE.

Oui.

EVRARD.

Et bien je refuse, oui, je refuse et voici pourquoi. Je connais votre loyauté, votre délicatesse. Pour me rembourser, vous consentirez à la vente de cette dernière terre où revivent tous vos souvenirs, où reposent vos chers parents que j'ai connus et aimés, eux aussi. Ah! Dieu merci! les morts ne savent pas ce qui se passe après eux... Comme ils souffriraient en vous voyant malheureuse, méconnue et trahie, comme vous l'êtes... Or, Daschoff ne doit pas être vendu... tant que cette terre vous appartient, il vous reste un asile, un revenu annuel assuré. Le

lendemain de cette vente, ce serait la misère... je ne puis contribuer à une pareille folie, à une mauvaise action.

LA PRINCESSE.

Cette dette, pourtant, nous devons la payer?

EVRARD.

Vous la paierez peu à peu, par versements annuels.

LA PRINCESSE.

Mais vous êtes fou, les dettes de jeu se paient dans les quarante-huit heures.

EVRARD.

Le prince, n'ayant pas d'argent disponible, n'avait pas le droit de contracter une dette de jeu...

LA PRINCESSE.

Mais il sera chassé de tous les cercles, disqualifié, déshonoré! Il ne nous restera plus qu'à quitter la France, à fuir Paris.

EVRARD.

Tant mieux! Cette existence absurde ne pouvait durer éternellement. Allez, votre mari ne sera pas le seul étranger qui disparaîtra

ainsi de la vie parisienne, ni même le seul français. En tous cas, il sera bien obligé de lâcher cette drôlesse... Son orgueil, sa vanité souffriront, tant mieux... ce sera le châtiment.

LA PRINCESSE.

Mais je préfère mourir dans la misère la plus affreuse que de me dire, éternellement : tu pouvais le sauver, tu ne l'as pas voulu... Et s'il se fait justice lui-même; s'il se tue... quel remords affreux ! et je vous jure que la honte d'un scandale mondain équivaut, pour le prince, à la perte absolue de l'honneur; il n'y survivra pas. Il faut tâcher de comprendre les idées, même les préjugés de ceux que nous allons condamner. Ayez pitié de nous !

EVRARD.

Non, cent fois non !

LA PRINCESSE.

Ah ! vous n'êtes plus le même homme, Evrard; vous me répondez comme les autres, avec dureté, avec colère...

EVRARD.

Mais, vous ne savez donc pas combien cet

homme est méprisable et ingrat? Vous ne savez pas qu'en ce moment, pendant que vous vous humiliez pour lui, votre mari médite une nouvelle infamie? Je ne l'ai apprise que tout dernièrement; je ne voulais pas vous en parler, mais il faut bien que vous sachiez la vérité.

LA PRINCESSE.

Ne me dites rien, je ne veux rien savoir. Si le nouveau malheur qui me menace est vraiment trop cruel, je n'aurai peut-être plus la force de me sacrifier pour Philippe... vous me direz la vérité plus tard, quand je l'aurai sauvé.

EVRARD.

Eh bien, soit! sacrifiez-vous pour cet homme qui vous trompe, vous dédaigne et vous ruine. Sacrifiez-lui votre honneur, votre vie, l'avenir de votre enfant; car, vous êtes mère, et votre fils aura le droit de vous reprocher un jour votre faiblesse et votre égoïsme. Bientôt, sans doute, votre mari exigera votre complicité dans quelque affaire de vol ou de chantage, et vous obéirez, et vous direz encore : mon amour excuse tout! Eh bien, non! votre amour n'est pas

une excuse, et ce n'est plus de la pitié que vous m'inspirez.....

LA PRINCESSE.

Comment osez-vous me parler ainsi? Vous avez le droit de refuser la grâce que j'implore, vous n'avez pas le droit de m'insulter... personne n'a ce droit-là; ne m'insultez pas, ne m'insultez pas!...

EVRARD.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je fait? Vous pleurez, madame Louise, vous pleurez, grâce à moi? Est-ce possible? Ma vie n'avait qu'un but : votre bonheur ; qu'une récompense : votre amitié. Grâce à votre mari, j'ai perdu tout cela. En ce moment même ce n'est pas contre vous, c'est contre vos bourreaux que je m'indigne, c'est votre faiblesse que je déplore. Comprenez-vous ma colère, quand je vous retrouve, après un an d'absence, toujours sous l'empire de ce misérable, toujours prête pour lui à tous les sacrifices.

LA PRINCESSE.

Ne l'insultez plus, puisque le sort vous venge.

EVRARD.

Ne soyez pas impitoyable, à votre tour, ne me reprochez pas éternellement quelques paroles qui m'ont échappé dans un instant de folie. Ma vie, ma fortune, tout ce qui est à moi, vous appartient, même s'il faut en faire le sacrifice, à cet homme que je méprise.

LA PRINCESSE.

Ainsi, vous consentez ?

EVRARD.

Oui.

LA PRINCESSE.

J'aurai l'argent aujourd'hui même ?

EVRARD.

Dans une heure.

LA PRINCESSE.

Ah, mon Dieu !... La vie redevient possible... il est sauvé.

EVRARD.

Ah ! égoïsme admirable de l'amour ! oui, il est sauvé. Veuillez m'attendre un instant, là, dans cette pièce... Je vais demander à mon fils les fonds nécessaires...

LA PRINCESSE.

Et s'il refuse ?

EVRARD.

Il ne refusera pas... ne craignez rien...

LA PRINCESSE.

Ah ! mon vieil ami... mais, non, aucune parole ne pourrait exprimer ma reconnaissance...

EVRARD.

Ne me remerciez pas, je ne fais que mon devoir.

SCÈNE V

EVRARD, RODOLPHE.

Rodolphe !

RODOLPHE.

Que voulez-vous, père ?

EVRARD.

Il faut que tu me donnes quarante mille francs.

RODOLPHE.

Hein? vous dites, papa?

EVRARD.

Je te dis que j'ai besoin de quarante mille francs.

RODOLPHE.

Comment quarante mille francs?

EVRARD.

N'ai-je pas déposé entre tes mains soixante mille francs, toutes mes économies?

RODOLPHE.

Je ne vous dis pas le contraire.

EVRARD.

Eh bien, j'ai besoin de quarante mille francs, rien de plus naturel!

RODOLPHE.

Que voulez-vous en faire!

EVRARD.

Ça, ça me regarde.

RODOLPHE.

Et pour quelle époque en aurez-vous besoin?

EVRARD.

Pour tout de suite, pour aujourd'hui.

RODOLPHE.

Pour tout de suite?... Mais vous êtes fou! vous croyez que j'ai quarante mille francs dans ma poche?

EVRARD.

Non, mais tu as de l'argent déposé à la Banque de France, au Crédit Lyonnais... Assieds-toi là... signe-moi un chèque, j'aurai encore le temps de le toucher aujourd'hui.

RODOLPHE.

Je vois que vous êtes bien renseigné, mais rien ne m'oblige à déplacer ainsi mes capitaux.

EVRARD.

Allons, allons, plus de phrases!... Parmi les capitaux engagés dans tes opérations financières, y a-t-il soixante mille francs qui m'appartiennent?

RODOLPHE.

Oui, certainement.

EVRARD.

Eh bien, donne-m'en quarante mille... Vends les actions que tu m'avais achetées.

RODOLPHE.

Mais, c'est de la folie, papa ! Il n'y aura plus moyen de s'en procurer, et ces actions rapportent quinze pour cent.

EVRARD.

J'ai trouvé un meilleur placement.

RODOLPHE.

Permettez-moi d'en douter.

EVRARD.

Qu'est-ce que ça te fait ? Je n'ai pas besoin de tes conseils, cet argent m'appartient... j'ai assez travaillé pour le gagner !

RODOLPHE.

Eh ! parbleu ! je le sais bien. Vous avez travaillé toute votre vie, comme un nègre, comme un esclave ; nous sommes parvenus à vous assurer, jusqu'à la fin de vos jours, une honnête aisance, et vous y renoncez volontairement ? Je proteste de toutes mes forces.

EVRARD.

Et moi, je proteste contre l'abus de confiance que tu as commis, en plaçant mes économies dans ta maison de jeu, car tu as fait cela, malgré ma défense, j'en suis sûr, maintenant. Oh! ne dis pas non! Depuis une heure, j'ai deviné bien des choses que j'ignorais jusqu'à présent; tu as agi dans une bonne intention, et je ne puis t'en vouloir, mais ce mensonge a duré assez longtemps.

RODOLPHE.

Parbleu! vous méprisez le métier dans lequel je gagne honnêtement une fortune considérable; vous préférez vous laisser voler par ces grands seigneurs ruinés, par ces espèces de pannés polonais, qui vous ont exploité toute votre vie... Ma femme a bien raison, vous n'aimez personne, ici, ni moi, ni ma sœur, ni vos petits-enfants; votre véritable famille, ce sont ces gueux qui vous ont chassé, après vingt ans de fausses protestations. Tenez, papa, vous laisser dépouiller par ces gens-là, après l'affront qu'ils vous ont fait, ce n'est plus du dévouement, c'est de la bassesse, et j'en rougis pour vous.

EVRARD.

Vraiment! ceci passe les bornes! C'est toi qui parles de bassesse, toi, un usurier, un tenancier de tripot!

RODOLPHE.

Ménagez vos expressions, papa... prenez garde!

EVRARD.

Ah! ma faiblesse t'indigne! Tu ne comprends pas mon dévouement à cette famille que j'ai servie pendant plus de vingt ans... c'est grâce à elle, pourtant, que j'ai trouvé des affections sincères, des amitiés véritables, dans ce pays lointain, où la misère m'avait chassé, autrefois, quand vous étiez tout petits, ta sœur et toi, et qu'il fallait gagner votre vie... Avez-vous eu jamais à vous plaindre de mon indifférence, ne me suis-je point privé de tout, pendant des années, pour pouvoir vous envoyer l'argent nécessaire à votre éducation et à vos plaisirs? Et si j'ai toujours eu la sottise de vivre pour autrui, n'en avez-vous pas profité aussi bien que les autres? N'avais-je point le droit de disposer,

selon mon bon plaisir, de l'excédent de mes forces, de mon temps et de mon courage? Quel est le devoir que je n'ai pas rempli? Comment oses-tu me reprocher de n'avoir été toute ma vie, qu'un valet et un courtisan? Ah! comme c'est mal, et comme... c'est injuste!

RODOLPHE.

Voyons, papa, vous ne m'avez pas compris.

EVRARD.

Où est la fortune que j'ai ramassée, selon toi, en m'aplatissant devant mes maîtres? Tu sais bien qu'un autre à ma place, ayant à gérer cette immense fortune, au milieu d'un gaspillage inouï, aurait amassé, au moins, quelques centaines de mille francs. Moi, j'ai les mains nettes de l'argent d'autrui... le pire de mes ennemis n'aurait pas osé m'insulter ainsi.

RODOLPHE.

Mais, je n'ai jamais voulu vous insulter... calmez-vous.

EVRARD.

Je ne suis qu'un petit bourgeois; j'ai travaillé toute ma vie, mais ma probité vaut celle d'un

grand seigneur. J'ai la certitude de l'avoir gardée intacte, pendant vingt ans de servitude. Je ne permettrai à personne de l'attaquer devant moi! Va, les dupes volontaires, ceux qui se sacrifient toute leur vie et qui n'attendent rien en échange de leur dévouement : ni fortune, ni gloire, ni profit matériel d'aucune sorte... ceux-là, vois-tu, sont encore les meilleurs, mais tu ne peux même pas me comprendre. On m'a chassé de la famille, parmi laquelle j'ai vécu si longtemps, et la mienne m'est devenue étrangère et hostile... je suis seul au monde; tout le monde me hait, ta sœur et toi, vous êtes des ingrats.

RODOLPHE.

Vous êtes incorrigible. Tenez, papa, voilà votre chèque... je ne peux mieux vous répondre.

EVRARD.

Tu te décides enfin, c'est bien.

RODOLPHE.

C'est égal, vous savez. le jour où vos nobles amis vous auront soutiré votre dernier sou, votre couvert sera toujours mis à la maison.

EVRARD.

Madame la princesse !... madame Louise !

RODOLPHE.

Parbleu ! j'en étais sûr.

EVRARD.

Voici l'argent...

SCÈNE VI

LES MÊMES; LA PRINCESSE; puis ANDRÉ.

LA PRINCESSE.

L'argent... est-ce possible ?

EVRARD.

Tenez, voici un chèque sur la Banque de France.

LA PRINCESSE.

Et nous pourrons toucher la somme entière... aujourd'hui même ?

EVRARD.

Certainement !

LA PRINCESSE.

Mon Dieu ! c'est donc vrai ?... Nous sommes sauvés, ne perdons pas un instant.

ANDRÉ.

Le dévouement de ce vieil ami devient inutile... ma mère, le prince a payé sa dette de jeu...

LA PRINCESSE.

Qui donc ? quel est l'ami, le bienfaiteur ?

ANDRÉ.

Comment, vous ne devinez pas ? La baronne Vandergold vient de partir précipitamment, pour Pétersbourg. Mon père a reçu la somme dans une lettre, persuasive sans doute, car il a accepté... dénouement prévu d'avance.

LA PRINCESSE.

Et ton père a consenti ? Non, non, c'est impossible... dis-moi que tu mens, que tu le calomnies.

ANDRÉ.

Hélas ! je dis la vérité, mais ce que vous ignorez encore, et ce qu'il faut vous apprendre, c'est l'humiliation suprême qui vous menace... Mon

père vous chasse, mon père vous répudie, pour épouser cette drôlesse, mon père veut divorcer...

LA PRINCESSE.

Que dis-tu, André? Il me semble que je deviens folle! Ton père a eu de grands torts envers moi, mais il est incapable d'une pareille lâcheté. Toutes les trahisons, toutes les épreuves possibles, je les accepte d'avance; devant Dieu, devant les hommes, je suis toujours sa femme, la seule qui porte son nom... les autres ne sont que des maîtresses, aimées aujourd'hui, oubliées dès demain?

ANDRÉ.

Oui, c'est indigne et infâme, mais que voulez-vous, le doute est impossible.

LA PRINCESSE.

Ainsi c'est vrai, ton père veut divorcer. C'est bien de cette nouvelle infamie que vous vouliez me parler, vous, Evrard?

EVRARD.

Hélas, oui, madame.

LA PRINCESSE.

Jamais, jamais! entendez-vous? Moi, vivante, elle ne sera que sa maîtresse, une fille entretenue, comme les autres. Ah! vous croyiez que j'abandonnerais mes droits les plus sacrés, mes droits d'épouse et de mère, aussi facilement que cette fortune qu'il m'a volée! Vous vous trompez, il faudra me tuer pour obtenir mon consentement.

EVRARD.

De grâce! calmez-vous.

LA PRINCESSE.

Ah! mon audace vous stupéfie, n'est-ce pas? Vous ne m'auriez pas crue capable d'un mouvement de révolte... c'est ainsi cependant. J'ai encore quelques croyances que je saurai défendre, envers et contre tous. Mais, je suis folle!... Que lui importe la religion, l'honneur, la foi jurée? L'inconscience de cet homme m'inspire un tel dégoût que je n'ai même plus la force de me défendre!... Désormais, il est mort pour moi, et je consens à tout... épargnez-moi seulement le supplice de le revoir. Surtout

qu'il n'ait jamais l'audace de reparaître à mes yeux. C'est moi qui demanderai le divorce, c'est moi qui l'exige. Emmène-moi, André, emmène moi... les forces m'abandonnent.

ANDRÉ.

Venez, ma mère,... et calmez-vous : ce divorce n'aura pas lieu !

LA PRINCESSE.

Et qui l'empêchera ?

ANDRÉ.

Moi.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le Justicier.

Un salon dans la villa de la baronne Vandergold à Péterhof, Russie. — Portes à droite; porte-fenêtre au fond, donnant sur le jardin dont on aperçoit les massifs se détachant sur le ciel très clair d'une nuit d'été. — A gauche une porte dérobée, masquée dans le décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTHER, LE PRINCE.

ESTHER.

C'est donc bien entendu. N'oubliez pas qu'il vous faudra renoncer entièrement à cette existence de viveur qui ne convient plus ni à votre âge, ni à votre position sociale... Plus de jeu, plus de maîtresses, d'aventures retentissantes...

je ne me laisserai ni ruiner, ni ridiculiser comme madame Louise. Songez que nous avons bien des choses à nous faire pardonner et que, seule, une correction parfaite d'existence et d'attitude mondaine, pourra nous rendre la situation à laquelle j'aspire.

LE PRINCE.

Je vous l'ai déjà dit, Esther, vous trouverez en moi, non seulement le mari le plus passionnément épris, mais aussi le plus dévoué et le plus obéissant. C'est pour vous, ne l'oubliez pas, que je consens au scandale d'un divorce qui frappera au cœur la plus dévouée, la meilleure des femmes, dont le seul crime est de n'être plus aimée.

ESTHER.

Vous m'aviez promis de ne jamais parler du passé.

LE PRINCE.

Croyez-vous, d'ailleurs, que je regretterai mon existence d'autrefois, bruyante et vide? Ce que j'y cherchais, c'était l'oubli de ma vie manquée.

ESTHER.

Et le jeu? la terrible passion que rien ne guérit?

LE PRINCE.

Hélas! Esther, vous m'obligez à vous faire l'aveu le plus pénible et le plus humiliant. Comme pour la plupart des joueurs parisiens, le jeu n'a jamais été pour moi un plaisir, mais une source chimérique de revenus possibles. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous nous marierons sous le régime dotal, ceci est bien convenu. D'ici quelques mois j'espère vous avoir remboursé cette dette dont je rougis, que j'ai eu tort de contracter, bien que vous m'y ayez presque forcé; mais enfin, nous n'aurons pas besoin des revenus problématiques du jeu.

ESTHER.

Oui, vous me rembourserez ces malheureux soixante mille francs; ce sera absurde, mais, vous y tenez absolument, c'est convenu. On dirait vraiment que vous rougissez de m'avoir la moindre obligation... Savez-vous que c'est fort blessant pour moi?

LE PRINCE.

C'est ainsi cependant, et vous savez bien que ai raison.

ESTHER.

Vous savez aussi que je n'admettrai jamais os préjugés hypocrites et mesquins, mais je 'essaie plus de vous convaincre. Un dernier ıot, cependant. J'ai été franche et loyale, vous evez en convenir. J'ai voulu vous faire con- aître tout le passé de la femme que vous vou- ez épouser, même les erreurs et les folies de a première jeunesse; mais, sachez-le bien, ous n'aurez pas le droit, plus tard, de lui re- rocher le passé.

LE PRINCE.

Voilà une méchante parole, Esther, et qui me eine profondément; votre vie pour moi ne doit ommencer qu'au jour où vous avez daigné ous apercevoir que mon amour existe.

ESTHER.

Promettez-moi encore de ne pas détester cette nalheureuse enfant, dont le monde ignore

l'existence ; vous me permettrez, n'est-ce pas, de ne pas l'abandonner tout à fait ; de venir la voir, ici, en Russie, de temps en temps ?

LE PRINCE.

Ne craignez rien, jamais une parole, une allusion, ne rappellera le passé ; votre enfant sera le mien, Esther ; et, plus tard, qui sait ? nous pourrons l'adopter.

ESTHER.

Comme vous êtes bon, Philippe, et l'on s'étonne que je vous aie choisi, entre tous ; que vous soyez parvenu à gagner mon amour, ma confiance absolue. Oui, Philippe, une vie nouvelle commencera pour nous deux ; nous quitterons la France, le lendemain de notre mariage, n'est-ce pas ? nous irons passer l'hiver en Italie, peut-être même en Russie, n'importe où, pourvu que nous nous sentions seuls, loin du monde et de la calomnie.

LE PRINCE.

Ah ! chère aimée ! enfin, vous voilà raisonnable ! Oui, certes, nous aurons bien le temps, plus tard, de songer à l'ambition mondaine...

jouissons d'abord de notre bonheur, voilà le but essentiel, voilà la vérité.

ESTHER.

Méchant! Et dire que ce matin encore, quand tu es arrivé à l'improviste, tu as été si injuste! Je n'aurais jamais osé te remettre, personnellement, l'argent de cette malheureuse dette de jeu; notre avenir, notre bonheur dépendaient pourtant de cette sotte histoire, tandis que moi absente, je savais bien que tu finirais par accepter. C'est égal, j'avais tellement peur de ta colère, que je suis partie le soir même; et j'avais raison d'avoir peur, puisque, au lieu de m'embrasser, après deux semaines d'absence, dès ton arrivée, tu t'es mis à me gronder avec une telle violence que notre discussion a dégénéré en dispute. Sais-tu, que ma pauvre petite et cette bonne madame Gérard étaient épouvantées!

LE PRINCE.

Vous avez raison, ma chère Esther, je n'avais aucun droit de vous faire des reproches, mais, vous le savez, ce qu'on pardonne le moins faci-

lement à autrui, c'est une faute commise par nous-mêmes.

ESTHER.

Pourquoi ne m'as-tu pas suivie tout de suite, puisque tu avais découvert ma retraite?

LE PRINCE.

Je voulais régler d'abord l'affaire de cette dette de jeu; mon cousin, Edmond de Mora, finira par me prêter ces cinquante mille francs, à compte sur l'héritage de la comtesse douairière, notre cousine, héritage légendaire, car elle nous survivra tous, mais sur lequel j'ai le droit de compter, vous le savez.

ESTHER.

Je me figure les intérêts qu'il exige...

LE PRINCE.

Ah, dame! les gens du monde, les parents surtout, quand ils se mêlent d'usure... n'importe, c'est moi qui lui devrai une reconnaissance éternelle, car j'espère qu'il tiendra sa promesse et que, bientôt je pourrai m'acquitter envers vous.

ESTHER.

Encore?

LE PRINCE.

Je voulais enfin vous annoncer, avec certi-
ude, l'heureuse nouvelle du consentement de
na femme.

ESTHER.

Et vous êtes sûr que maintenant le divorce
'est plus qu'une affaire de deux ou trois mois?

LE PRINCE.

Avec les protections que nous avons à la
onciature, oui!

ESTHER.

Quel bonheur! je n'ose pas y croire... c'est
resque de la reconnaissance que j'éprouve
our cette femme si longtemps détestée.

LE PRINCE.

Oui, et quoi qu'il advienne, Esther, n'oubliez
mais que nous lui devrons notre bonheur et
otre liberté... désormais, un seul danger nous
enace : mon fils.

ESTHER.

André! Je l'avais oublié!

LE PRINCE.

Oui, André, chez qui la jalousie, le désespoir de vous avoir perdue, la douleur de voir sa mère abandonnée, ont développé une surexcitation nerveuse qui m'inquiète... André, que je crois très sérieusement capable de tout et qui fera son possible pour empêcher notre union, soyez-en sûre.

ESTHER.

Ah! cet André, dont la misanthropie précoce m'a toujours inspiré une terreur instinctive, comme je le hais!

LE PRINCE.

Je ne le crains pas, moi, je vous le jure cependant, nous avons le droit de nous défendre, et c'est aussi une des raisons de mon arrivée en Russie. André a quitté Paris, brusquement, la veille de mon départ; bien que son retour ne soit pas signalé à la frontière, je suis sûr qu'il est ici. En ce moment même il doit rôder autour de cette maison.

ESTHER.

Mais vous m'épouvantez, Philippe!... Cette

naison isolée et déserte... je veux rentrer à Pétersbourg, dès demain. André est capable de out.

LE PRINCE.

Ne craignez rien, je suis là. D'ailleurs, que ourrait faire ce malheureux ? quelque esclandre, une tentative d'intimidation, tout au plus... En tous cas, s'il veut vous parler, ne le recevez pas, sous aucun prétexte.

ESTHER.

Ah ! vous pouvez être tranquille !

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME GÉRARD.

GÉRARD.

La petite voudrait vous embrasser avant de s'endormir, madame.

ESTHER.

C'est bien, j'y vais. A tout à l'heure, Philippe...

et je vous en supplie, ne quittez pas la villa. Vous me le promettez ?

PHILIPPE.

Je vous le promets ! Oui, il est en Russie, j'en suis sûr !

SCÈNE III

LE PRINCE, ANDRÉ.

LE PRINCE.

André !... Ah ! je savais bien que nous te verrions bientôt

ANDRÉ.

Vous, mon père, ici !...

LE PRINCE.

Tu ne t'attendais pas à cette rencontre ? Tu étais venu pour menacer, terroriser une femme ! Ce sera plus difficile, maintenant que je suis là pour la défendre. Parle, que lui veux-tu ?

ANDRÉ.

Je n'ai rien à vous dire ! nous sommes des étrangers l'un pour l'autre... Nous n'avons pas

une idée, pas une croyance commune, vous ne pourriez pas me comprendre, ni vous, ni personne de votre monde.

LE PRINCE.

Je le sais bien, tu préfères le monde des utopistes grossiers, dont la doctrine n'est qu'une chimère de destruction et de haine.

ANDRÉ.

Oui, la vérité absolue et la beauté suprême nous échappent et nous n'avons qu'une certitude : celle de notre ignorance éternelle. Mais nous connaissons aussi bien que vous la relativité des choses humaines.

LE PRINCE.

Oh, je connais la banalité féroce de vos doctrines.

ANDRÉ.

En effet, elles doivent froisser tous vos préjugés. N'êtes-vous pas heureux au prix du malheur de ceux qui vous entourent; cela suffit.

LE PRINCE.

Tu te trompes. J'ai horreur de tous les fanatismes, voilà tout !

ANDRÉ.

Je vous en prie, mon père, laissons là cette discussion... Peu importent les raisons qui m'ont éloigné du milieu social où je suis né; ce qui est certain, c'est qu'il y a en moi, en effet, un fond d'orgueil et de sauvagerie redoutable, et que je crois ne m'être jamais humilié devant personne. Eh bien, je suis prêt à vous remercier à genoux, si vous me promettez d'accomplir ma prière.

LE PRINCE.

Tu parles de mon mariage avec Esther ?

ANDRÉ.

Je parle de votre divorce avec ma mère.

LE PRINCE.

Ce divorce t'exaspère, n'est-ce pas? Tu voudrais l'empêcher à tout prix.

ANDRÉ.

En effet !

LE PRINCE.

Et de quel droit? Suis-je obligé de te rendre compte de mes actions ?

ANDRÉ.

Vous rendrez compte de celle-ci à votre loyauté et à votre honneur.

LE PRINCE.

L'honneur n'a rien à voir avec une question purement sentimentale.

ANDRÉ.

Dans les relations privées que la loi n'atteint pas, il peut y avoir aussi des actions déloyales. Ce divorce sera une infamie, car il frappera au cœur une victime innocente que vous sacrifiez à votre passion aveugle.

LE PRINCE.

Ta mère a consenti elle-même à ce divorce; notre séparation mettra fin à une existence douloureuse au possible.

ANDRÉ.

Je suis sûr qu'elle regrette déjà le consentement qui lui a échappé dans un cri de révolte. Elle en mourra de chagrin; elle ne survivra pas à votre abandon : vous n'aviez pas le droit d'exiger un pareil sacrifice.

LE PRINCE.

Ah ! le prétexte est habile ! Ce n'est plus ta jalousie et ta haine qui motivent ton intervention inqualifiable, c'est ton amour filial, que chacun excusera.

ANDRÉ.

Ne faites pas intervenir dans notre discussion des souvenirs qui n'ont rien à y voir... La personnalité de votre maîtresse, les sentiments qu'elle a pu m'inspirer autrefois, ne doivent avoir aucune influence sur votre décision actuelle. N'essayez pas, surtout, de railler la seule affection qui me reste en ce monde.

LE PRINCE.

Je ne te savais pas sentimental à ce point. Depuis trois ans, déjà, tu vis loin de ta mère...

ANDRÉ.

C'est vrai, la vie nous a séparés. Mais, autrefois, dans mon enfance attristée et méchante, j'ai adoré ma mère, vous le savez bien... et je l'adore encore, — avec une nuance de profonde pitié, — mais avec la même reconnaissance attendrie. Elle, seule, m'a aimé en ce monde,

j'en suis sûr. C'est la douleur de la voir malheureuse qui m'éloigna, jadis, de la maison paternelle et aujourd'hui encore, quand je songe à son existence, — qui n'a été qu'amour et abnégation, bonté et courage, — quand je songe à la comédie navrante qu'elle joue depuis des années, dans ce milieu absurde et cruel qui exige qu'on agonise, le sourire aux lèvres, je retrouve pour la plaindre une tendresse puérile et des larmes d'enfant. Je vous en supplie, mon père, ne commettez pas une action irréparable dont le souvenir empoisonnera votre vie.... ayez pitié de votre victime !

LE PRINCE.

Tu me parles comme si j'étais vraiment un bourreau impitoyable... Ta mère est une sainte; tu as mille fois raison de la respecter et de l'aimer... et tu ne saurais croire combien l'idée de son chagrin me désole. Mais tu ne sais pas ce que c'est qu'une passion véritable, comme elle s'empare peu à peu de notre volonté, surtout au déclin de la vie, quand le pressentiment que cette passion est vraiment la der-

nière la fortifie et l'augmente. Tu n'es qu'un enfant, tu ne comprends pas qu'on puisse aimer ainsi : jusqu'à la lâcheté, jusqu'au crime.

ANDRÉ.

Vous vous trompez, mon père. Oui, commettre un crime pour conquérir un être adoré qui nous échappe et dont la possession résume le sens et la joie de la vie, je comprends cela...

LE PRINCE.

Pourquoi me condamnes-tu, alors ?

ANDRÉ.

Oui, un duel, un meurtre, une lutte acharnée où l'on risque sa vie ; mais pas un de ces crimes infâmes et sûrs de l'impunité qui tuent lentement une victime innocente. Avez-vous réfléchi, mon père, à tout ce qu'un pareil mariage a de ridicule et même d'odieux ? Songez que vous êtes deux fois plus âgé que cette femme, que le monde, dont l'opinion vous a toujours préoccupé, condamnera ce mariage.

LE PRINCE.

Que m'importe l'opinion des indifférents et des sots ?

ANDRÉ.

On vous accusera d'avoir épousé Esther par intérêt. L'immense disproportion de vos fortunes lui donnera le droit de vous traiter en esclave... Quoi qu'il advienne, vous jouirez de son luxe et de sa fortune ; vous vous sentirez éternellement son obligé.

LE PRINCE.

Crois-tu que de pareilles calomnies peuvent m'atteindre ?

ANDRÉ.

Songez, enfin, que cette femme est indigne de porter votre nom. Songez que ses aventures ont défrayé, pendant des années, les racontars ineptes du monde cosmopolite... oui, malgré son immense fortune, on la considère partout comme une aventurière...

LE PRINCE.

Tais-toi, ne calomnie pas une femme dont le seul tort est de ne plus t'aimer...

ANDRÉ.

Et vous croyez qu'elle vous aime ? Vous n'avez jamais douté de la sincérité de cette

comédie?... Vous ne voyez donc pas que cette femme, compromise par plusieurs scandales retentissants, espère reconquérir sa situation mondaine, en vous épousant... elle veut surtout acheter un nom qui flattera sa vanité de parvenue,... voilà le secret de ce grand amour.

LE PRINCE.

Tu mens! Tu voudrais me faire douter de son affection, tu n'y parviendras pas! Elle m'aime, entends-tu? d'une tendresse moins passionnée que la mienne, mais que je crois durable. Elle m'aime, te dis-je, en dehors de toutes les considérations d'intérêts. Certes, tu es jeune toi, tu as plus de chance de séduire et de plaire et, cependant, elle te déteste et elle m'aime... et c'est là, crois-moi, la seule raison de ta colère, de cette indignation que tu crois désintéressée et qui n'est qu'un obscur désir de vengeance personnelle.

ANDRÉ.

Mon père!

LE PRINCE.

Je suis vieux, et indigne d'être aimé; j'ai

commis toutes les folies possibles; l'amour d'Esther est absurde, répète-le encore, j'en conviendrai, peut-être; mais n'aie pas la sottise d'en nier l'existence... Pourquoi aime-t-on? Pourquoi n'est-on pas aimé? Est-ce qu'on sait? Est-ce qu'on peut savoir?

ANDRÉ.

Ah! le passé vous importune, je le vois bien, ce que vous n'oublierez jamais c'est qu'il y a trois ans, votre fiancée m'a appartenue, ici même; elle me prodiguait les mêmes paroles d'amour et les mêmes serments...

LE PRINCE.

Tais-toi!

ANDRÉ.

Une dernière fois, renoncez-vous à vos projets de divorce?

LE PRINCE.

Tu es fou!

ANDRÉ.

Vous refusez?

LE PRINCE.

Je refuse.

ANDRÉ.

Prenez garde! La responsabilité des événements qui peuvent s'accomplir retombera sur vous.

LE PRINCE.

Epargne-moi tes menaces ridicules, je ne les crains pas.

ANDRÉ.

Ainsi, c'est la guerre entre nous?

LE PRINCE.

La guerre, soit! Tu verras si je sais me défendre.

ANDRÉ.

Remarquez que je ne revendique aucuns droits sur cette femme; je n'exige point une rupture; ce n'est donc pas à mon amour trompé que je songe... Jurez-moi seulement de ne pas l'épouser et je vous jure, moi, de ne plus jamais la revoir, je disparaîtrai, vous n'entendrez plus parler de moi.

LE PRINCE.

Tu n'as pas de conseils à me donner... Laisse-moi... va-t'en!

ANDRÉ.

Ainsi, pour la dernière fois, vous refusez?

LE PRINCE.

Je refuse.

ANDRÉ.

C'est bien. Au revoir.

SCÈNE IV

LE PRINCE, MADAME GÉRARD.

LE PRINCE.

Madame Gérard!

LE PRINCE.

Quels sont les habitants de cette villa?

GÉRARD.

Il n'y a, ici, que les deux vieux Allemands ui élèvent la petite, madame et moi.

LE PRINCE.

Esther n'a emmené aucun de ses domesti- ues?

GÉRARD.

Non, monsieur. Vous savez que madame vient voir sa fille en secret. Il n'y a que moi qui suis dans la confidence. A Paris, en ce moment, on la croit à Pétersbourg, à Pétersbourg on la croit à Moscou, chez sa cousine Rachel Vandergold.

LE PRINCE.

Il y a, au moins, un dvornik, un concierge, comme dans toutes les maisons russes?

GÉRARD.

Oh! oui, monsieur le prince, mais on ne le voit jamais... une véritable brute encore, celui-là... toujours ivre-mort... je crois qu'il est absent aujourd'hui.

LE PRINCE.

Y a-t-il une autre issue, par laquelle on puisse pénétrer dans cette maison?

GÉRARD.

Oui, monsieur. Il y a une espèce de petite porte dérobée donnant sur la cour.

LE PRINCE.

André avait une clé qui lui permettait d'ouvrir cette porte?

GÉRARD.

Oui.

LE PRINCE.

L'a-t-il gardée?

GÉRARD.

Je l'ignore... c'est possible.

LE PRINCE.

Il est indispensable que toutes les issues de la maison soient gardées cette nuit. Or, je suis seul, le dvornik est absent, à mon grand ennui; je serai obligé de demander main forte à la police. Ecoutez, madame Gérard, il n'y a pas une minute à perdre. J'irai moi-même à la mairie du village... vous, pendant ce temps, veillez! Il n'est que huit heures du soir, il y a encore quelques passants sur la route, nous n'avons rien à craindre d'ici une heure ou deux.

GÉRARD.

Vous m'épouvantez... Du reste, vous ne trouverez personne... Péterhoff est loin d'ici, vous n'aurez pas le temps d'y aller, le village le plus rapproché n'est qu'une petite bourgade.

LE PRINCE.

C'est égal, il est impossible que je ne trouve personne. Pas un mot de tout cela à madame, n'est-ce pas? Vous savez comme elle est nerveuse et impressionnable.

GÉRARD.

Vous pouvez être tranquille.

LE PRINCE.

Ecoutez, madame Gérard, je crains quelque imprudence de votre part; vous avez aussi une clé de cette porte?

GÉRARD.

Madame en avait une; tenez, elle la mettait là d'habitude, dans ce petit meuble, elle doit y être encore.

LE PRINCE.

Donnez-la moi; je serai sûr, du moins, que l'on n'ouvrira à personne.

GÉRARD.

Tâchez de revenir bien vite... madame est très nerveuse, aujourd'hui... la scène que vous avez eue, ce matin, l'a bouleversée... pauvre mignonne!

LE PRINCE.

N'oubliez pas mes recommandations!

SCÈNE V

MADAME GÉRARD, seule.

En voilà des histoires! Tout cela n'est pas clair... Pourquoi parle-t-il toujours de M. André?...

SCÈNE VI

MADAME GÉRARD, ESTHER.

ESTHER.

Le prince n'est plus là?

GÉRARD.

Non, madame.

ESTHER.

Je l'avais prié de ne pas quitter la villa ce soir... Je suis nerveuse, inquiète; je ne sais

quels pressentiments me tourmentent. Jamais cette maison ne m'a semblé aussi triste, aussi déserte. Dire que depuis huit ans, depuis sa naissance, ma pauvre Rosette y a grandi et vécu! Il faut absolument la mettre dans un pensionnat, en France, l'hiver prochain; je ne pourrai plus vivre en la sachant loin de moi... pauvre petite! Quelle triste enfance d'orpheline et comme elle m'aime cependant! Je n'ai jamais ressenti pour cette enfant une tendresse si profonde. Il me semble que je vais la quitter pour longtemps, cette fois-ci. Quand reviendrons-nous en Russie? Les larmes m'étouffent, moi qui ne pleure jamais! Quelle faiblesse! c'est Philippe qui m'a effrayée avec ses craintes absurdes! Que peut-il m'arriver?

GÉRARD.

Rien, rassurez-vous, madame!

ESTHER.

Personne n'a aperçu André dans le pays?

GÉRARD.

Mais non, madame; vous vous êtes déjà informée à Pétersbourg. Le prince André n'est

pas rentré en Russie, on aurait eu son signalement, à la frontière.

ESTHER.

Vous avez raison, c'est absurde et pourtant nous commettions une imprudence, en passant des semaines entières dans cette villa isolée aux environs d'une grande ville... On peut envahir la maison, nous dévaliser... Occupez-vous de nos malles, nous partirons demain matin.

GÉRARD.

Quel bonheur, madame! Rentrons-nous bientôt à Paris?

ESTHER.

Je l'espère, cela dépendra du prince.

GÉRARD.

Q'est-ce que je disais!... Il y a eu une dispute... Madame ne va pas se coucher?

ESTHER.

Non, pas encore... j'ai des lettres importantes à écrire. Restez là, à côté; soyez prête à venir à mon premier appel. Fermez la porte du jardin.

GÉRARD.

Oui, madame.

ESTHER.

Et l'autre issue?

GÉRARD.

Elle est fermée.

ESTHER.

La clef est toujours là dans ce secrétaire?

GÉRARD.

Je l'ai donnée au prince.

ESTHER.

A Philippe?

GÉRARD.

Oui, madame. Il me l'a demandée avec tant d'insistance.

ESTHER.

Quelle drôle d'idée! A quoi bon? Encore une fois, ne vous éloignez pas.

GÉRARD.

Non, madame; soyez tranquille.

SCÈNE VII

ESTHER, seule.

Oui, aimer... se donner tout entière, sans calcul et sans arrière-pensée... ne vivre que pour le bonheur de ceux que nous aimons! Ah! mon Philippe! Son amour passionné et timide, à la fois, et la tendresse infinie que je devine dans chacune de ses paroles, tout me séduit en lui. C'est donc vrai? j'aime enfin, moi aussi, pour la première fois?.. Oui, la vie est désirable et précieuse, elle est le seul bonheur, la seule réalité! Maintenant, que je tiens à la vie, j'ai peur qu'elle ne m'échappe! Quelle folie! Un long avenir de bonheur et d'amour nous attend! Comme je veux vivre, comme je veux être heureuse!

SCÈNE VIII

ESTHER et ANDRÉ, Il entre par la porte secrète, qu'il referme, puis sans être vu d'Esther il va jusqu'à la porte du fond qu'il ferme également.

ESTHER, l'apercevant tout à coup.

André.... vous ici!

ANDRÉ.

Vous ne m'attendiez pas?

ESTHER.

Ah! vous pénétrez de force dans cette maison dont je vous avais interdit l'accès! Prenez garde, je pourrais vous faire arrêter, mais j'ai encore pitié de vous, je me contente de vous chasser!... Songez que ma femme de chambre, le vieil Hoffmann et sa femme sont là, dans la pièce voisine; je n'ai qu'à appeler.

ANDRÉ, la menaçant d'un revolver.

Si vous appelez au secours, je vous frappe sans pitié, je vous le jure, sans un moment d'hésitation ou de remords.

ESTHER.

Allons donc! Je ris de vos menaces! Vous

savez bien que pour vous aussi c'est la mort, la Sibérie, les travaux forcés.

ANDRÉ.

Vingt fois déjà, dans ma vie de conspirateur, j'ai bravé tout cela. D'ailleurs, je ne risque rien aujourd'hui. Avant qu'on parvienne à enfoncer cette porte, j'aurais vingt fois le temps de m'enfuir par l'autre issue dont je possède la clé.

ESTHER.

Eh bien, soit! vous me tuez comme un lâche que vous êtes et vous avez le temps, la possibilité de fuir. Vous savez, cependant, que la justice s'emparera de vous, tôt ou tard; dès demain vous serez arrêté.

ANDRÉ.

Vous vous trompez. Personne ne connaît ma présence ici, personne ne m'y a vu. Je suis arrivé avec un faux passeport, l'ami qui voyage sous mon nom, ne pénétrera en Russie que demain.

ESTHER.

Votre père vous a vu, j'en suis certaine; son

trouble, son inquiétude de tout à l'heure ne m'étonnent plus; vous lui aviez parlé?

ANDRÉ.

En effet, mais le témoignage de mon père sera insuffisant, cent personnes m'auront vu la veille à la frontière.

ESTHER.

Votre père va arriver tout à l'heure, il est allé chercher du secours, j'en suis sûre... Vous savez qu'il ne craint pas votre colère.

ANDRÉ.

Il ne trouvera personne! J'étais sûr que mon père commettrait quelque imprudence qui vous perdrait tous les deux.

ESTHER.

Ah! comme je vous hais, vous et tous ceux de votre race!... Vous vous croyez des justiciers, vous êtes des bourreaux!

ANDRÉ.

Si nous nous trompons, Dieu nous jugera. Ce qui est certain, c'est que nos menaces ne sont pas de vaines paroles. Or, je vous le jure,

Esther, je vous ai condamnée, et si vous refusez de m'obéir, l'œuvre de justice s'accomplira.

ESTHER.

Quel est mon crime, pourquoi ma mort est-elle nécessaire?

ANDRÉ.

Grâce à vous, une femme qui a été toute sa vie une martyre et une sainte va être répudiée indignement... Cette femme est le seul être au monde pour qui j'ai conservé une tendresse sincère; son bonheur a plus de prix pour moi que le triomphe de notre cause elle-même. J'ai promis à ma mère d'empêcher ce divorce, je tiendrai ma promesse, croyez-le. Donc, ce mariage est impossible, ce mariage n'aura pas lieu... Choisissez entre la mort et lui!

ESTHER.

Soit! je n'essaierai pas de vous attendrir, mais comment obtiendrez-vous de votre père la même soumission?

ANDRÉ.

La rupture viendra de vous.

ESTHER.

Il ne me croira pas.

ANDRÉ.

Il faut qu'il vous croie; vous ne le verrez plus, vous quitterez la France pendant un an ou deux...

ESTHER.

Il me suivra.

ANDRÉ.

Il ne vous suivra pas, après avoir lu la lettre que vous allez lui écrire sous ma dictée et qu'il trouvera tout à l'heure en rentrant ici.

ESTHER.

Mais il voudra me voir, me parler.

ANDRÉ.

Vous partirez ce soir même.

ESTHER.

Partir ce soir même, vous êtes fou!

ANDRÉ.

Si vous restez ici, comment le prince pourra-t-il croire à la sincérité de cette rupture?

ESTHER.

Et vous voulez que je parte sans avoir embrassé ma fille?

ANDRÉ.

Il le faut, vous dis-je. Votre grâce ne dépend que de vous.

ESTHER.

Il me semble que tout cela est un mauvais rêve, un cauchemar qui va se dissiper.

ANDRÉ.

Ce n'est pas tout. Si vous essayez de revoir mon père, en secret; si vous trahissez, par une lettre, par une parole, mon intervention dans tout ceci, sachez-le bien, vous êtes perdue; le châtiment dont je parlais tout à l'heure, vous atteindra partout et vous frappera à l'improviste. Je veux que votre séparation soit définitive! Je ne veux plus, tu m'entends? je ne veux plus que tu appartiennes à cet homme! Allons, asseyez-vous, écrivez...

ESTHER.

Eh bien, non! Je me révolte, à mon tour. Il est impossible qu'une pareille violence ait lieu

impunément! quelqu'un me sauvera. Au secours! au secours!

ANDRÉ.

Prenez garde.

ESTHER.

Ah! le lâche, le lâche qui triomphe de la faiblesse d'une femme! Ah! si ton arrêt de mort ne dépendait que de moi, je n'hésiterais pas ainsi que tu le fais encore, je ne t'offrirai pas, moi, un moyen de salut.

ANDRÉ.

Que m'importent vos insultes! Vous savez bien que je suis le plus fort et que vous avez peur de mourir... Allons, obéissez!

ESTHER.

Dictez, je vais écrire.

ANDRÉ.

Le temps est venu de parler en toute franchise. Nos projets me semblent irréalisables. Le divorce à obtenir, l'opinion du monde à braver, tant de difficultés m'épouvantent!... Croyez-moi, mon ami, il nous faut renoncer à

ce mariage. En quittant brusquement Paris, j'espérais vous faire comprendre mes intentions véritables...

ESTHER.

Mais c'est absurde et indigne! Il ne me croira pas! Il verra bien qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela!

ANDRÉ.

Nous n'avons pas un instant à perdre... Ecrivez, je vous l'ordonne!

ESTHER, à part.

Que faire? Je suis perdue! Comment as-tu le courage de me torturer ainsi?

ANDRÉ.

Vous êtes folle. Quelle est cette comédie?

ESTHER.

Mais tu as donc oublié le passé et tes serments d'autrefois? Est-ce ma faute si ta brutalité, tes colères, ta jalousie m'ont éloignée de toi? Si tu l'avais voulu, c'est toi que j'aurais pu aimer; n'accuse donc personne. Et, cependant, sache-le bien, il est trop tard, aujourd'hui. Si

tu parviens à rompre mon mariage, je ne te reverrai plus de ma vie, ce sera l'absence éternelle, plus terrible que la mort.

ANDRÉ.

Que m'importe! Depuis longtemps tu es morte pour moi.

ESTHER.

Ne mens pas, aie du moins le courage d'avouer la vérité. Ne brise pas, dans un moment de colère, ton existence et la mienne. Tu crois défendre ta mère, tu prétends accomplir une œuvre de justice... Mensonge, mensonge!... tu ne penses qu'à ta jalousie!... Ah! vos grandes phrases! vos acclamations indignées! Comme je connais le vide et la fausseté de tout cela! Egoïsme, despotisme sauvage! voilà ce qu'on trouve au fond de vos actions et de vos doctrines!

ANDRÉ.

Et si tout cela est vrai? As-tu eu pitié de moi quand j'implorais ton pardon? Le hasard me permet, en remplissant mon devoir, d'accomplir le plus cher de mes vœux : vous séparer...

ourquoi veux-tu que je renonce à ma ven-
eance?

ESTHER.

Ta vengeance te rendra-t-elle notre bonheur
erdu?

ANDRÉ.

Cet homme qui m'a tout pris te perdra, lui
ussi. Depuis deux ans, la rage, la jalousie m'af-
olent! En déclarant la guerre à cette société
infâme où tu règnes, c'est toi que je voulais
tteindre. Tu ne sauras jamais tout ce que j'ai
ouffert, et quelles larmes de sang je refoule
ar orgueil. Aujourd'hui, ces larmes m'étouf-
ent. N'essaie pas de réveiller ma passion... Si
e t'aimais encore, ce n'est plus à mon père,
nais au monde entier que je te disputerais.

ESTHER.

Ainsi, le bonheur de me reconquérir ne vaut
même pas le sacrifice de ton orgueil et de ta
alousie?

ANDRÉ.

Que veux-tu dire?

ESTHER.

Ecoute-moi, à ton tour, résigne-toi à admettre cet amour... Tâche de me comprendre, ne pense plus à ta mère... Elle a eu sa part de bonheur en ce monde...

ANDRÉ.

Tais-toi, tu me fais horreur!

ESTHER.

André, mon cher André, renonce à ton projet exécrable; permets-moi de déchirer cette lettre odieuse... et je t'appartiendrai encore, je te le jure.

ANDRÉ.

Ainsi, vous me promettez de trahir votre mari, ce mari que vous aimez... et vous me dites cela, à moi, son fils? Quelle créature êtes-vous donc?

ESTHER.

Philippe ignorera toujours le pacte que nous allons conclure. D'ailleurs, que t'importe? Regarde, je suis là, près de toi, ta main dans la mienne... suis-je moins désirable qu'autrefois? Tu m'aimes, et l'amour efface tout. Songes-y

bien, tu n'as qu'une parole à prononcer, une parole d'oubli et de pardon... et tu hésites... tu ne m'aimes donc plus?

ANDRÉ.

Ah! enchanteresse! dont la beauté est une source d'infamies!... tu as juré ma perte.

ESTHER.

Non, mais notre bonheur à tous deux.

ANDRÉ, la saisissant dans ses bras.

Oui, je t'adore quand même et malgré tout! Je t'aime et te hais, à la fois.

ESTHER.

Je suis sauvée.

ANDRÉ.

Ah! pauvre fou! qui trahis ton serment! Si j'obéis, je suis perdu, je le sens bien... Toi vivante, mon œuvre inachevée...

ESTHER.

Eh bien, tue-moi, si tu en as le courage; je n'ai pas peur de mourir. Je suis entre tes bras, confiante, sans défense...

ANDRÉ.

Mourir! le mot terrible!...

ESTHER.

Non, car la mort est le repos, elle est la délivrance... mais il faut vivre, et tu ne me tueras pas.

ANDRÉ.

Si, si, tu mens! tu mens encore... dès demain, tu me chasserais sans pitié... je te hais, je te hais!...

Il fait feu, elle tombe.

ESTHER.

Grâce! grâce! pitié!

ANDRÉ.

Je l'ai juré! je l'ai juré!

ESTHER.

Lâche! lâche! lâche!

Elle retombe morte, André s'enfuit par le jardin.

SCÈNE IX

LE PRINCE, MADAME GÉRARD.

E PRINCE, frappant à la porte dérobée, à droite, qu'il finit par enfoncer.

Esther! Esther! répondez-moi! Mon Dieu! ı secours! au secours!

Madame Gérard entre par la gauche. — Rumeur générale.

MADAME GÉRARD.

Madame la baronne... morte... assassinée! h! les misérables!

LE PRINCE.

Morte! c'est impossible! Réponds-leur, Esther, ıs-leur : je suis vivante... Mon Dieu! je deviens ıu!

HOFFMANN.

Cet homme était seul ici avec madame.

LE PRINCE.

Comment vous m'accusez?

MADAME GÉRARD.

Vous êtes fou! accuser le prince Philippe!...

C'est son fils qui est le vrai coupable, j'en suis sûre.

LE PRINCE, à part.

Oui, le meurtrier c'est lui.

MADAME GÉRARD.

Mais courez donc après lui! cherchez dans le jardin; dans un instant il sera trop tard.

LE PRINCE.

Non, non, ne cherchez pas; arrêtez-moi!

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

La route d'exil.

ıntérieur d'un relais de poste en Russie; masure en ɔois. — Portes à gauche et à droite; quelques chaises, ıne table, un banc en bois. — Au lever du rideau, le naître de poste et Evrard sont assis à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

NICOLAIEW, EVRARD.

NICOLAIEW.

Vous défendez une cause perdue d'avance, er monsieur... votre attachement à votre an-ɔn maître vous aveugle.

EVRARD.

Ah! il est joli, mon attachement! Nous avons ıjours été ennemis.

NICOLAIEW.

Eh bien, alors?

EVRARD.

Eh bien, nos mauvaises relations sont une garantie de mon impartialité... Je vous affirme que le prince n'a pas commis ce meurtre aussi révoltant que stupide.

NICOLAIEW.

Vous niez l'évidence. Le procès a duré assez longtemps, l'avocat du prince s'est donné assez de peine pour le tirer d'affaire.

EVRARD.

Oui, toutes les preuves l'accusent, je le sais bien et, cependant, je suis sûr, absolument sûr, de son innocence. Au moment du meurtre, le prince revenait tout simplement du village où il était allé chercher du secours.

NICOLAIEW.

Vous savez bien que cet alibi enfantin de son défenseur a été une des charges les plus accablantes de l'accusation.

EVRARD.

Le prince a frappé pendant un quart d'heure

la porte de la mairie. Les voisins dormaient, ersonne n'a entendu le tapage... Supposez un nstant que le maire et l'adjoint aient vrainent passé la soirée à la mairie et que le prince ût pu les rencontrer... son innocence éclateait aux yeux de tous...

NICOLAIEW.

Ah! ces Français! quels rêveurs! Il faut touours que vous forgiez des romans! Les choses e sont passées autrement. Souvenez-vous de la econstitution du meurtre par le procureur npérial. Oh! je connais l'affaire, elle m'a inéressé vivement. Le prince, espérant que l'abi maladroit qu'il s'était ménagé suffirait pleiement, aussitôt sorti, rentre dans la maison ar l'issue dont il vient de prendre la clé et, en ffet, madame Gérard, la femme de chambre e la victime, quelques minutes après l'avoir issée seule dans la chambre du meurtre, enend le bruit d'une discussion. Personne n'est ntré par la rue, le prince seul a pu pénétrer ar la porte du jardin, et c'est lui, en effet, u'on a trouvé auprès du cadavre de la vic-

time... Je ne comprends même pas, quelle peut être votre version?

EVRARD.

Ma version est invraisemblable, mais elle est la seule vraie. Au moment où le prince sortait de la villa des Hoffmann, le véritable auteur du crime y pénétrait par la porte secrète dont il possédait la clé, lui aussi.

NICOLAIEW.

On vous a expliqué cent fois que personne ne pouvait l'avoir, cette fameuse clé, personne, excepté le prince.

EVRARD.

Et la déposition d'André?

NICOLAIEW.

Tentative généreuse, mais enfantine! Ce jeune homme a voulu se sacrifier pour sauver son père. La présence du prince André a été constatée à Dunabourg, à deux cents lieues de Pétersbourg, le jour même du crime.

EVRARD.

Vous savez, les constatations de la police...

D'ailleurs, admettez un instant l'hypothèse d'un meurtre combiné à l'avance par un malfaiteur inconnu qui pénètre dans la villa, qui entame une discussion violente avec la victime, dans cette pièce où il l'a enfermée sans qu'elle s'en aperçoive, sans doute, et dont elle ne sortira plus vivante. Remarquez que l'enfant d'Esther n'a jamais reconnu positivement la voix du prince. Au moment même où le crime vient de s'accomplir, M. de Mora rentre dans le jardin. Il entend une détonation et se précipite naturellement par l'issue la plus rapprochée, c'est-à-dire par cette fameuse porte dérobée dont il vient de prendre la clé avant de sortir. Il pénètre dans la chambre du crime au moment même où le meurtrier vient de s'enfuir par le jardin et la porte du fond. Epouvanté, il tombe à genoux devant Esther qui agonise dans ses bras. C'est ainsi qu'on le trouve auprès de sa victime présumée, à moitié fou, non pas de remords, mais d'épouvante et de désespoir.

NICOLAIEW.

Mais enfin pourquoi a-t-il avoué, pourquoi?

EVRARD.

Ah ! pourquoi, c'est là tout le mystère..... je le sais bien.

NICOLAIEW.

C'est égal, les juges n'auraient pas prononcé une condamnation à l'unanimité !

EVRARD.

Avec ça qu'il n'y a jamais eu d'erreurs judiciaires.

NICOLAIEW.

Toujours vos vieilles rengaînes françaises... le courrier de Lyon... un tas de blagues !

EVRARD.

Encore une fois évidemment, il y a un mystère dans tout ce procès, et si vous connaissiez, comme moi, cet homme, depuis vingt ans, vous comprendriez les mobiles qui l'ont poussé à avouer un crime qu'il n'a pas commis.

NICOLAIEW.

Encore ! vous persistez !

EVRARD.

Oui, je persiste à ne pas y croire, car, enfin,

pourquoi ce meurtre abominable et stupide? Pourquoi tuer une femme qu'il adorait, qu'il allait épouser?

NICOLAIEW.

Décidément, vous ne voulez pas comprendre l'affaire; vous oubliez toujours la fameuse lettre inachevée, écrite par la victime quelques instants avant sa mort et qui a toujours été la pièce de conviction décisive du procès. Grâce à cette lettre, le mobile du crime est indéniable et certain. La baronne Vandergold avait renoncé à ce mariage, elle voulait rompre; dans ce but, elle quitte Paris, à l'improviste, il y a six mois, en payant une dette de jeu considérable contractée par le prince. Celui-ci ne comprend pas qu'on lui donne congé ou, plutôt, ne veut pas le comprendre. Il poursuit sa victime, décidé à tout, plutôt que de perdre la dernière chance de salut que ce mariage représente pour lui. Il arrive à Péterhof, le dix-sept juillet et le matin même du crime il a avec sa victime une querelle terrible. Madame Esther ne se laisse pas intimider et il la trouve, quelques heures plus

tard, en train d'écrire cette lettre de congé qui ruine ses dernières espérances. Dès lors, M. de Mora n'a plus rien à ménager; la colère le rend fou; dans un moment de rage contre la victime qui lui échappe malgré lui peut-être, il exécute sa menace... il est pris, il avoue... Mais tout cela est clair comme le jour!...

EVRARD.

Je me méfie des choses si claires que ça. Voici la princesse. Laissez-nous, je vous prie.

SCÈNE II

EVRARD, LA PRINCESSE.

EVRARD.

Déjà levée, madame?

LA PRINCESSE.

Je n'ai pu dormir et, cependant, je tombe de fatigue, la fièvre seule me soutient... Le convoi des prisonniers n'est pas encore arrivé?

EVRARD.

Pas encore, madame.

LA PRINCESSE.

Quel supplice! Vous souvenez-vous du jour de votre première arrivée en Russie, il y a bien des années? Comme aujourd'hui, nous attendions le prince Philippe, mon fiancé... Comme je l'aimais déjà et comme tout cela est loin!

EVRARD.

Votre mari a bien changé, lui aussi... vous ne le reconnaîtriez plus.

LA PRINCESSE.

Hélas! j'en ai peur... le malheureux! Dire que dans quelques instants nous allons revoir le même homme, un forçat, lui! un forçat! une bête enchaînée qu'on insulte et qu'on frappe!

EVRARD.

Madame Louise, de grâce, calmez-vous!

LA PRINCESSE.

Depuis trente ans, que de chemin parcouru! Trente ans! toute une vie! En vérité, j'ai trop lutté, j'ai trop souffert! et je n'ai même plus la

force de me plaindre ! Vivre et souffrir ! à quoi bon? Tout s'efface dans l'oubli... De tant de sacrifices, d'espérances et de douleurs subies, que restera-t il demain? pas même un souvenir. L'énigme n'a pas de solution, la vie n'a aucun but.

EVRARD.

Vous vous trompez... Votre existence a encore sa raison d'être, comme tout en ce monde. Ah ! madame Louise ! si vous vouliez comprendre, si vous vouliez remplir votre devoir jusqu'au bout !

LA PRINCESSE, vivement.

Je ne comprends pas, docteur.

EVRARD, après un long silence.

Savez-vous que votre santé nous inspire de graves inquiétudes ! C'est une réaction inévitable après tant d'émotions et d'épreuves. Durant le procès, votre douleur faisait peine à voir, elle a même étonné, sans doute, les sots et les méchants.

LA PRINCESSE.

Que m'importe l'opinion du monde, mainte-

ant surtout?... Vous ignorez à quelle heure oit passer le convoi des prisonniers?

EVRARD.

Nous n'avons plus que quelques instants à ttendre.

LA PRINCESSE.

On nous a déjà dit cela plus de vingt fois.

EVRARD.

Oui, mais cette fois-ci, je crois que c'est sé-ieux.

LA PRINCESSE.

Ah! tant mieux!... Evrard?...

EVRARD.

Madame?

LA PRINCESSE.

Croyez vous que Philippe consentira à me ire adieu ?

EVRARD.

Oui.

LA PRINCESSE.

Et s'il refuse de me voir, de me parler, omme pendant le procès ? Savez-vous que c'est

indigne? pourquoi avoir repoussé mon pardon mon dévoûment?

EVRARD.

Que voulez-vous? des souvenirs trop récents vous séparaient encore.

LA PRINCESSE.

Je voudrais tant le voir, une dernière fois... lui dire que j'ai tout pardonné, que je n'ai pas le droit de le juger... Mon Dieu! comme le temps traîne! J'aurais tant besoin de repos et d'oubli! Ah! vivre seule, ne plus entendre les paroles qui mentent; ne plus voir les sourires qui blessent... ce serait le bonheur. Oui, mais comment oublier? comment vivre? En aurai-je la force?

SCÈNE III

LES MÊMES, ANDRÉ.

LA PRINCESSE.

André, que veux-tu? Que viens-tu faire ici?

ANDRÉ.

Je viens sans doute dans le même but que ous, ma mère... Je voudrais voir, une dernière ois, celui que nous ne verrons plus.

LA PRINCESSE.

Et vous aurez le courage de paraître à ses eux, de lui parler ?

ANDRÉ.

J'ai appris que le convoi des condamnés, dont fait partie, quitterait Pétersbourg, ce matin ; u'il s'arrêterait ici, la première étape. Il m'a emblé qu'ici, du moins, il n'aurait pas le cou- age de me chasser.

LA PRINCESSE.

Moi non plus, je ne l'ai pas revu depuis six ois. J'étais accourue en Russie prête à lui par- onner, à intercéder pour lui. Il n'a même pas oulu me revoir... Comprends-tu cela, André ? 'est-ce point abominable? Pourquoi me haïr insi ?

ANDRÉ.

Il ne nous hait pas, ma mère, mais il l'aime oujours, l'autre.

LA PRINCESSE.

Tu as raison. Vivante ou morte, son souvenir nous sépare. Que lui importe notre affection, la pitié, le pardon de ceux qui l'ont aimé. Le monde entier, pour lui, n'était-ce point cette femme? Depuis qu'elle n'est plus, la force de vivre semble l'abandonner. Tu l'as bien vu, pendant tout le procès, il n'a même pas essayé de se défendre.

ANDRÉ.

Oui, il veut mourir, vous l'avez deviné, car la vie qui l'attend en exil, n'est-ce point une mort certaine? plus terrible que l'autre, la mort de l'intelligence et de l'âme!... et comme il a raison!... Ah! mourir! ne plus penser! ne plus souffrir! Oublier l'ineffaçable vision de ce visage adoré autrefois et que la mort a glacé! oublier cette chose monstrueuse, réelle cependant : Esther morte, Esther assassinée!

LA PRINCESSE.

Mon pauvre enfant! Ah! que Dieu ait pitié de nous! Que de malheurs et de crimes! Comme tu as dû souffrir! Sais-tu que tu as vieilli de

x ans en six mois? Je croyais ressentir pour i l'horreur qu'inspirent les grands coupables; ut à l'heure, je t'ai parlé durement. Mais j'ai viné en toi une telle détresse que mon indi- ation, mon épouvante ont disparu; malgré ut, tu restes mon enfant et ta vie brisée ne 'inspire plus qu'une immense pitié.

ANDRÉ.

Et, cependant, avouez-le, ma mère, ce n'est us votre amour d'autrefois; entre moi et tous es semblables, l'abominable action se dressera ujours. Désormais, je suis seul en ce monde tellement isolé parmi la race des vivants 'en vérité l'avenir m'épouvante... Depuis six ois, depuis que j'ai appris l'arrestation de on père, mon existence n'est qu'une longue onie. Si notre dernier recours en grâce est jeté, je me tuerai, je vous le jure; je me tue- i ainsi que j'aurais dû le faire depuis long mps... car il est innocent, entendez-vous, a mère? il est innocent!... Le misérable qui commis ce crime abominable, le vrai coupable t libre... la vie, l'espoir, la liberté lui restent...

tandis qu'une éternité d'esclavage commence pour mon père, et ce misérable...

LA PRINCESSE.

Tais-toi, ne me dis pas son nom, je ne veux pas l'entendre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, EVRARD, puis L'OFFICIER et NICOLAIEW.

EVRARD.

Les voici !... ils arrivent.

LA PRINCESSE.

Mon Dieu ! donnez-moi du courage.

L'OFFICIER.

Allons, dépêchez-vous ! nous sommes en retard.

NICOLAIEW.

A l'instant... les chevaux sont prêts !

L'OFFICIER.

Ne lambinez pas trop... Ah ! envoyez-moi un

verre d'eau-de-vie... il fait un froid de loup.

LA PRINCESSE.

Le prince de Mora se trouve parmi les prisonniers confiés à votre garde...

L'OFFICIER.

Que vous importe !

LA PRINCESSE.

Je vous supplie de nous accorder quelques instants d'entretien avec lui.

L'OFFICIER.

Vous êtes folle ! Personne n'a le droit de parler aux prisonniers... Qui êtes-vous ?

LA PRINCESSE.

Je suis sa femme... voici mon fils... Nous refuserez-vous la grâce que nous implorons?

L'OFFICIER.

Je suis désolé, madame, j'ai des ordres formels...

LA PRINCESSE.

Ayez pitié de nous !

L'OFFICIER.

Je vous assure que c'est impossible.

LA PRINCESSE.

De grâce, je vous en supplie!

L'OFFICIER.

Personne ne saura jamais, vous me le promettez ?...

LA PRINCESSE.

Je vous le jure.

L'OFFICIER.

Eh bien! soit, je vous autorise à voir votre mari. Hé! Dimitri?

LA PRINCESSE.

Merci, monsieur... Mais je n'aurai pas le courage de le voir, de lui parler... dans un instant... mes forces me trahiraient... Parlez-lui le premier, André!... Intercédez pour moi... dites-lui qu'il n'a pas le droit de me repousser, que ce serait trop cruel...

ANDRÉ.

Oui, ma mère.

L'OFFICIER.

Voici le prisonnier... on ne vous accorde que dix minutes, pas une de plus.

SCÈNE V

ANDRÉ, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Je savais bien que vous feriez une dernière tentative pour me voir...

ANDRÉ.

J'implore votre pardon.

LE PRINCE.

Je n'ai rien à vous pardonner... N'êtes-vous pas un vengeur, un justicier ?

ANDRÉ.

Ne m'accablez pas... vous voyez bien que je donnerais ma vie pour racheter mon crime... Vingt fois, j'ai crié la vérité, en m'accusant du meurtre dont vous êtes innocent... Est-ce ma faute si on n'a pas voulu me croire ?

LE PRINCE.

N'avais-tu pas combiné ton crime de façon à être sûr de l'impunité ? Ne savais-tu pas que,

quoi qu'il advienne, on accuserait un innocent et que tu ne pourrais même plus le sauver?

ANDRÉ.

C'est cela qui me rend fou de désespoir, je réclame ma part d'expiation.

LE PRINCE.

Ne crains rien... l'avenir me vengera... Mais puisque tu as désiré et provoqué cette dernière entrevue, écoute-moi : Tant mieux si quelque chose d'humain a tressailli dans ton âme de sectaire, devant le spectacle de la mort et l'effroi mystérieux qu'elle inspire... Quant à moi, je ne suis plus le même homme. Pendant ces six mois où j'ai vécu seul avec mes souvenirs, avec l'image de la morte, toujours présente à mes yeux, avec le désespoir sans nom de l'avoir perdue... tout a changé en moi : mes croyances, mes idées, mon orgueil d'autrefois; tout cela est mort et ne renaîtra plus.

ANDRÉ.

Je puis donc espérer?

LE PRINCE.

Sache-le bien, cependant, aucun être au

monde ne m'inspire une haine aussi profonde que toi!

ANDRÉ.

Mon père, épargnez-moi!

LE PRINCE.

Quand ta victime se traînait à tes pieds en criant grâce, l'as-tu épargnée? Pourquoi aurait-on pitié de ceux qui furent impitoyables? Tu es donc le plus vil, le plus haïssable des hommes, et te voir, te parler, entendre le son de ta voix, est pour moi un supplice plus affreux que le supplice du bagne!

ANDRÉ.

Ah! mon père!

LE PRINCE.

Et, cependant, je ne veux pas que tu meures, car le crime odieux qui pèse sur ta conscience est mon œuvre en partie, je le sais... Oui, certes, j'ai mal mené ma vie... Je n'étais pas méchant et j'ai fait tant de mal! Pourquoi est-ce la plus adorée des créatures humaines qui a payé pour moi? Ceci est le secret de Celui dont la Justice dépasse notre intelligence... mais tu es mon

fils, c'est moi qui t'ai appris à placer nos passions d'un jour au-dessus de toutes les lois divines; c'est moi qui t'ai donné le prétexte du crime abominable... j'en accepte, aujourd'hui, l'expiation tout entière.

ANDRÉ.

Eh bien, non! c'est une injustice qui crie vengeance au ciel, et je veux vous sauver, malgré vous.

LE PRINCE.

Rien ne peut me sauver, tu le sais bien. Ma vie est finie. Ici ou sur la terre d'exil, l'image de la morte ne me quittera plus... Ici ou là, l'ombre d'un fantôme me couvre le monde entier d'un long suaire de deuil; dès lors, pourquoi se révolter contre un faux jugement provoqué par moi-même; je l'ai accepté dès la première heure, comme une expiation. Toi, tu es jeune; tu peux, tu dois recommencer la vie.

ANDRÉ.

Jamais, jamais! mon père... vous ne savez pas combien je l'ai aimée et comme vos re-

mords sont peu de chose auprès de ceux qui m'accablent.

LE PRINCE.

Je le sais et, cependant, encore une fois, je ne veux pas que tu meures. Je t'ai donné la vie, je te donne aujourd'hui l'inestimable trésor, sans lequel elle n'est rien : la liberté. Tu dois vivre et expier; tu dois comprendre que personne en ce monde ne possède la vérité, ni le droit de punir.

ANDRÉ.

Oui, tout comprendre, tout pardonner; aimer tous ceux qui souffrent, quels qu'ils soient; leur rendre le bonheur que j'ai volé à la morte, car elle était jeune encore et un long avenir l'attendait sans doute. Oui, c'est cela que vous exigez de moi, mon père... et je vous promets de remplir votre volonté... mais à quoi me rattacher dans la vie? Où trouverai-je le symbole de l'oubli, l'image du pardon?

LE PRINCE.

Un but te reste dans l'avenir. La morte laisse un enfant, une fille qu'elle n'a point reconnue,

que les Vandergold vont renier... une enfant à qui tu as tout pris en ce monde : fortune, affection maternelle, avenir social, tout! Les pauvres diables qui l'ont recueillie sont de braves gens, mais qui sait si leur protection ne lui fera pas défaut un jour? Tu dois vivre pour cette enfant, pour qu'un jour, peut-être, au nom de la morte, elle puisse pardonner.

ANDRÉ.

L'enfant! c'est vrai! Je n'ai même pas le droit de mourir.

LE PRINCE.

Me promets-tu de vivre?

ANDRÉ.

En effet, le devoir est là, l'oubli et le pardon possibles...

LE PRINCE.

Tu le jures?

ANDRÉ.

Mais vous, du moins, mon père, avant de me dire un éternel adieu, pardonnez-moi.

Il veut saisir la main du prince et l'embrasser.

LE PRINCE, le repoussant avec dégoût.

Non, non!... Ne me tends pas la main.

ANDRÉ.

C'est vrai... pardon...

LE PRINCE.

Personne en ce monde ne peut te pardonner. Les lèvres qui auraient pu prononcer l'absolution, que tu attendras toute ta vie, sont closes pour l'éternité. Tu as commis le crime irrémédiable pour lequel il n'est pas de pardon;... au nom d'une loi humaine tu as détruit l'œuvre divine de la vie;... créature d'un jour qui ne connaît que l'apparence des choses, tu as prononcé un verdict éternel... et ton sort m'inspire, désormais, une profonde pitié, car la souffrance rachète mon passé, la tienne n'efface rien. Pour moi, avec la mort sociale, commence la délivrance, pour toi le châtiment avec l'impunité.

ANDRÉ.

C'est vrai, une malédiction pèse sur moi.

LE PRINCE.

Oui. Souviens-toi que tu seras jugé, à ton

tour, par une justice absolue et qu'elle seule peut t'absoudre; ne songe pas au suicide, garde-toi de mourir, ta faute inexpiée.

ANDRÉ.

Et si je vis pour l'enfant; si mon existence entière lui est consacrée; si je deviens un autre homme, plus clément et plus humble, croyez-vous qu'une chance de rédemption et de salut existe encore pour moi?

LE PRINCE.

Je le crois.

ANDRÉ.

Soit! Je vivrai!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Et moi, Philippe, me repousserez-vous?

LE PRINCE.

Louise!

LA PRINCESSE.

Mon bien-aimé... Hélas! est-ce possible! Pendant si longtemps j'ai été courageuse. On peut me pardonner un instant de faiblesse... Que veux-tu? Je t'ai tant aimé! Te voir souffrir est une douleur si cruelle! mais chaque instant est précieux et j'ai encore tant de choses à te dire.

LE PRINCE.

Le sort vous a vengée, votre ennemie est morte, que vous faut-il de plus?

LA PRINCESSE.

Pourquoi être injuste à ce point? Même du vivant de cette femme, j'aurais tout pardonné, mais je ne veux pas, vous m'entendez? je ne veux pas que vous partiez pour l'exil en emportant un pareil soupçon.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire?

LA PRINCESSE.

Au moment de mourir, quand vous penserez encore aux choses du passé et que vous comprendrez combien vous fûtes injuste en repous-

sant mon affection, ce souvenir renaîtrait et m'accuserait encore. Vingt ans d'amour, de dévouement et de fidélité me donnent bien le droit de me disculper à vos yeux...

LE PRINCE.

Que voulez-vous me dire... je cherche en vain...

LA PRINCESSE.

Je n'exige rien de vous, André, ni confession, ni aveu d'aucune sorte! Mais j'ai le droit d'implorer un dernier témoignage que vous seul pouvez nous rendre... Mon enfant, mon cher enfant, ayez pitié de moi.

ANDRÉ.

Un témoignage?... Lequel?

LA PRINCESSE.

En cet instant suprême, où nous voilà réunis pour la dernière fois, où aucun de nous ne serait capable de mentir, dites à votre père que je ne vous ai jamais ordonné de me venger... dites-lui que je ne suis pas la complice du malheureux qui a tué cette femme; dites-lui que

je suis innocente, que j'ignorais son projet exécrable.

ANDRÉ.

Ah! pauvre chère mère!

LE PRINCE.

Ne jurez pas, André! Ah! sainte créature dont la bonté me désarme! Jamais, tu m'entends? jamais je ne t'ai soupçonnée... je te le jure... Toi, inspiratrice d'un meurtre, et d'un meurtre aussi lâche, toi, dont la vie n'a été que pardon des injures!...

LA PRINCESSE.

Es-tu sincère? Crois-tu à mon serment? Aucun soupçon ne subsiste?

LE PRINCE.

Aucun, je le jure! Ah! mon cœur se brise... merci d'être venue... l'expiation n'eût pas été complète si je n'avais pu implorer ton pardon... pour tout, tout le passé.

LA PRINCESSE.

Je n'ai rien à te pardonner. Tu m'as fait connaître le charme d'un grand amour; même les

chagrins qui me venaient de toi m'étaient chers. Si Dieu m'a refusé la joie de te rendre heureux, ce n'est pas ma faute.

LE PRINCE.

Je veux que tu me dises : Je te pardonne... ne me laisse pas partir avec un tel remords.

LA PRINCESSE.

Je te pardonne.

L'OFFICIER, rentrant.

Il m'est impossible de vous accorder une minute de plus, nous avons déjà un retard considérable.

LE PRINCE.

Adieu, Louise, le moment de la séparation est venu.

LA PRINCESSE.

Et je ne te verrai plus? jamais? jamais?... le mot terrible!

LE PRINCE.

Il le faut bien.

LA PRINCESSE.

Non, non, de grâce, monsieur, un seul instant encore... Philippe! tu as le droit de me

aïr et de me repousser, tu n'as pas celui de
ompre notre serment. Dieu seul peut le briser!
ux jours d'épreuve je redeviens ta femme, je
éclame mes droits, je reprends ma parole. Ah!
lle que j'étais! j'interrogeais ma conscience,
cherchais le devoir et le devoir était là! si
cile à comprendre! Ah! insensés que nous
ommes! Le passé est bien mort, je t'aime, je
suivrai partout! partout où je pourrai vivre
mourir près de toi.

ANDRÉ.

Mais vous ne résisterez même pas à la fatigue
un pareil voyage! C'est une mort volontaire,
resque un suicide!

LA PRINCESSE.

Allons donc! chaque année, des centaines de
mmes du peuple suivent leurs maris sur la
oute d'exil; celles-là n'analysent pas le devoir,
les le subissent... De grâce, par pitié! per-
ets-moi de te suivre.

ANDRÉ.

Mais parlez-lui donc, mon père, défendez-lui
mourir.

LE PRINCE.

A quoi bon? Une voix plus persuasive que l nôtre lui parle en ce moment... c'est l'instin de la race. On n'y résiste pas. Un seul mot e core, Louise : j'accepte le sacrifice immens que vous accomplirez envers et contre tou je le sais bien... Ah! Louise!... Vous êtes un sainte!

LA PRINCESSE.

Non, une chrétienne seulement.

LA PRINCESSE.

Au revoir, Philippe.

LE PRINCE.

Au revoir, chère femme.

ANDRÉ.

Mais moi, mon père, vous ne me verre plus? Me refuserez-vous le pardon que j'im plore?

LE PRINCE.

Je n'ai pas le droit de te pardonner.

ANDRÉ.

Jamais?

LE PRINCE.

Jamais.

ANDRÉ.

Adieu!

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Bax-les-Bains.

La terrasse de Bax-les-Bains. — Un jardin. — Au fond, des arbres. — Au premier plan, à droite la terrasse du restaurant et l'entrée des salons de jeu.

SCÈNE PREMIÈRE

GRANDCHAMPS, VERNIER, RODOLPHE.

VERNIER.

C'est inouï! c'est fantastique!

GRANDCHAMPS.

Lord Pendennis vient d'avoir encore une passe ?

VERNIER.

Deux passes de dix! Dites donc, j'ai envie de

ailler, moi aussi... Vous ne voudriez pas vous nettre dans ma banque?

GRANDCHAMPS.

Vous allez tailler, vous Vernier! mais c'est a fin du monde.

VERNIER.

Pourquoi pas?

GRANDCHAMPS.

Et combien mettez-vous en banque?

VERNIER.

Vingt-cinq louis; c'est bien assez pour ces uistres.

GRANDCHAMPS.

Que voulez-vous gagner avec vingt-cinq ouis?

VERNIER.

Oh! moi, je ne taille que pour embêter les pon-es, je les fais languir cinq minutes chaque fois ue j'ai neuf... Allons, mon cher comte, tentez a fortune une dernière fois... le jour de votre épart, ça ne vous engage à rien.

GRANDCHAMPS.

Merci... je n'ai plus aucun plaisir à laisser

mon argent sur les tapis verts... D'ailleurs l'Express de Paris part dans une heure.

RODOLPHE.

Comment, monsieur le comte nous quitte déjà?

GRANDCHAMPS.

Ma foi, oui, mon cher Rodolphe, ma cure est terminée et vous savez que j'exècre l'existence des villes d'eaux.

RODOLPHE.

La saison a été cependant particulièrement brillante; notre villa des roses est devenue le rendez-vous de toutes les élégances parisiennes, de toutes les sommités mondaines et artistiques... En ce moment même, notre station thermale est honorée par la présence de Son Altesse, le prince Stenko, grand-duc de Dalmatie; de lord Pendennis; de madame la duchesse douairière de Hellenstein; de madame du Chatelet, l'héroïne du procès à sensation de Châlons sur-Marne et de Prosper Mouret, notre charmant romancier mondain... quant aux plaisirs et attractions de toutes sortes qu'offre la

villa des roses, inutile d'en parler : bal, théâtre, fête de nuit, feux d'artifice : concert deux fois par jour; ce soir même conférence par Petrus Borel de la Comédie-Française, sous ce titre alléchant : Souvenirs de ma vie politique...

VERNIER.

Inutile d'insister, nous connaissons le bonhomme.

GRANDCHAMPS.

Vous oubliez un détail important, mon cher Rodolphe : c'est que la partie marche à merveille; c'est elle qui fait les frais de tous vos plaisirs et c'est pour cela, peut-être, que je ne les goûte guère... mais, au fait, si je prenais la moitié de votre banque, Vernier? Allons-y, ça m'apprendra à faire le moraliste.

RODOLPHE.

Alors, décidément, vous partez aujourd'hui ?

GRANDCHAMPS.

Mais oui.

RODOLPHE.

Bon voyage, monsieur le comte. C'est égal si

l'on vous parle de Bax-les-Bains, n'en dites pas de mal, votre opinion a tant d'influence.

SCÈNE II

OLYMPE et LOUSTEAU.

OLYMPE.

Vous avez encore joué et perdu?

LOUSTEAU.

Que voulez-vous? Le sort s'acharne contre moi.

OLYMPE.

Décidément, mon cher Lousteau, vous abusez de ma patience. C'est très joli, vos grandes phrases et les lettres que vous m'écrivez; toute cette littérature ne me permettra pas de solder la note de ma couturière. Vingt fois déjà j'ai remis mes paiements; à l'heure qu'il est, mes créanciers me poursuivent moi-même, ça ne peut pas durer plus longtemps... Si vos moyens ne vous permettent pas d'avoir une maîtresse, je n'y peux rien.

LOUSTEAU.

Je vous donne tout ce que je gagne. Est-ce ma faute si vos exigences grandissent de jour en jour ; un millionnaire n'y suffirait pas.

OLYMPE.

Vous vous trompez, mon cher. Un millionnaire ferait joliment mon affaire, en ce moment surtout, et j'espère bien le rencontrer un jour ou l'autre. Je m'étonne qu'un homme d'esprit, tel que vous, ne comprenne pas la situation... Je ne puis vivre sans ce cadre de luxe et de bien-être auquel ma beauté, ma jeunesse, mon succès, me donnent tous les droits. J'aurais quelque excuse à subir la gêne et les embarras d'argent de ces derniers temps, si je vous aimais; mais je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais caché la vérité. J'ai horreur du mensonge, de la dissimulation. Croyez-moi, il faut nous séparer, cela vaudra mieux; nous resterons bons amis.

LOUSTEAU.

Vous n'aurez jamais pitié de moi?

OLYMPE.

Oh! voilà les grandes phrases qui recommencent!... bonsoir!

LOUSTEAU.

Vous avez raison. Il est stupide de révéler notre amour et notre faiblesse à des créatures telles que vous. L'amour que vous inspirez est une fatalité et une honte. Celui qui l'accepte doit la subir sans se plaindre. Parlons affaires. Vous êtes furieuse parce que je n'ai pas pu vous donner les dix mille francs que je vous avais promis pour le quinze juillet.

OLYMPE.

Certainement, je suis furieuse. Doucet, Reboux, Worth, tout le monde m'ennuie.

LOUSTEAU.

Je vous ai déjà expliqué que cet argent m'est indispensable pour payer des billets que j'espérais pouvoir renouveler et dont la protestation serait ma ruine.

OLYMPE.

Est-ce que ça me regarde, toutes vos histoi-

res de billets; il me faut mon argent, arrangez-vous comme il vous plaira.

LOUSTEAU.

Eh bien, cet argent, vous l'aurez dans trois jours, je vous le jure.

OLYMPE.

Où le trouverez-vous? Plus un sou à espérer du journal; quant aux deux cents louis que votre éditeur vous avait avancés, vous les avez perdus, le jour même de notre arrivée.

LOUSTEAU.

Que vous importe? Je m'engage d'ici trois jours à vous procurer la somme dont vous avez besoin. Vous parliez de votre indulgence, c'est la mienne qui n'a pas de limites; n'en n'abusez pas cependant, je ne pourrais plus supporter la honte d'une trahison comme celle d'il y a trois mois... Vous ne soupçonnez même pas combien je souffre et combien je vous aime... Voyons, Olympe, ayez pitié de moi... trois jours seulement.

OLYMPE.

Eh bien, soit! mais sachez-le bien, c'est la dernière fois.

SCÈNE III

LES MÊMES et VERNIER.

VERNIER.

Ah! vous voici, chère belle... Vous avez reçu mon billet?

OLYMPE.

Oui, et j'accepte l'invitation.

VERNIER.

Le post-scriptum vous a intriguée?

OLYMPE.

Un peu, je l'avoue; mais j'ai envie de faire un petit tour dans la salle de jeu... il paraît que l'anglais taille toujours à banque ouverte!

VERNIER.

Toujours.

OLYMPE.

Et dire que je n'ai plus le sou! je ne puis même pas risquer quelques louis!

VERNIER.

Regrets superflus, chère amie... lord Pendennis gagne tout ce qu'il veut.

RODOLPHE.

Oui, messieurs; mais il va avoir bientôt un concurrent sérieux; on me signale l'arrivée d'un millionnaire, un prince américain, qui a déjà taillé une banque hier au soir.

OLYMPE.

Un prince américain! quelle sottise!

VERNIER.

Mais non, c'est de lui que je parle dans ma lettre.

OLYMPE.

Ah! bah!

LOUSTEAU.

J'ai entendu parler, moi aussi, d'un polonais ou d'un russe qui a fait fortune aux Etats-Unis et qui vient dépenser ses écus dans notre vieille Europe.

OLYMPE.

S'il s'adresse à Rodolphe, ce ne sera pas long.

VERNIER.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Lousteau, que vous êtes invité, vous aussi.

LOUSTEAU.

Merci, j'accepte avec un étonnement ravi, car enfin, vous ne nous avez pas habitués à tant de prodigalité... vos principes d'économie sont bien connus.

VERNIER.

Tout ça, c'est des légendes... vous verrez le petit dîner que je vous prépare pour ce soir, à sept heures et demie... ici, sur la terrasse, n'est-ce pas?

SCÈNE IV

RODOLPHE et LOUSTEAU.

LOUSTEAU.

Dites donc, Rodolphe, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas... je ne peux pas croire à une pareille infamie.

RODOLPHE.

De quoi parlez-vous, cher monsieur Lousteau ?

LOUSTEAU.

Voyons, voyons, ne faites pas l'imbécile ; je vous parle de mon billet de cinq cents louis, dont l'échéance a lieu dans deux semaines.

RODOLPHE.

Eh bien ?

LOUSTEAU.

Vous m'aviez juré que ce billet ne sortirait pas de vos mains, et vous venez de l'escompter à Desforges ?

RODOLPHE.

Un créancier n'a plus le droit d'escompter les billets de son débiteur ?

LOUSTEAU.

Il était convenu, entre nous, que ce billet ne serait pas mis en circulation ; mes ennemis n'attendent qu'une occasion pour me compromettre et me perdre.

RODOLPHE.

Mille excuses, j'avais besoin d'argent... une grosse échéance.

LOUSTEAU.

Allons donc ! vous mentez, vous mentez !

RODOLPHE.

Oh ! je vous en prie, pas de gros mots !

LOUSTEAU.

Mais vous êtes immensément riche ! mais vos affaires vont à merveille ! Vous auriez même pu m'avancer cette somme.

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau, le cercle de Bax-les-Bains n'est pas un tripot... J'ai pu faire des affaires avec vous à Paris, mais on ne prête pas ici, cela nous est défendu.

LOUSTEAU.

Allons, allons, pas de blagues, vous êtes tout simplement le premier de nos usuriers !

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau !

LOUSTEAU.

Ne vous fâchez pas... disons le premier Gobseck.

RODOLPHE.

J'aime mieux ça... un mot latin, sans doute.

LOUSTEAU.

Et votre parole d'honneur!

RODOLPHE.

Ma parole est chose sacrée, monsieur. Quand e m'aperçois que j'ai eu l'imprudence de la onner à la légère, je la reprends.

LOUSTEAU.

C'est charmant!

RODOLPHE.

Je ne comprends pas votre inquiétude; vous viez l'intention de me rendre mon argent, 'est-ce pas? Eh bien, vous êtes maintenant le ébiteur de Desforges, voilà tout.

LOUSTEAU.

La vérité, c'est qu'il me sera impossible de ayer dans deux semaines. Je voulais vous suplier de m'accorder un sursis. Desforges ne ous a acheté ces billets que pour me tenir en on pouvoir. Le premier septembre ils seront rotestés; mes autres créanciers me tombent essus; mon crédit est anéanti, grâce à vos isérables dix mille francs. C'est la ruine dénitive; tout s'écroule: ma situation littéraire,

mon influence parisienne, le bien-être, l'avenir de tous les miens.

RODOLPHE.

Quelle imagination! vous êtes un poète!

LOUSTEAU.

Et dire que depuis vingt ans, je perds dans vos sales tripots l'argent gagné honnêtement par le travail le plus ingrat et le plus laborieux; dire que j'ai eu la lâcheté de vous traiter en égal, en camarade.

RODOLPHE.

Vous n'êtes pas dans votre bon sens, monsieur Lousteau, que me reprochez-vous?

LOUSTEAU.

C'est vrai. J'ai eu tort de m'emporter, mais songez à la situation affreuse dans laquelle je me débats, en ce moment, vous connaissez les haines, les rivalités féroces du monde littéraire. Desforges a juré ma perte.

RODOLPHE.

Tous les mêmes... grâce, pitié... ne faites pas de bêtises et vous n'aurez pas besoin de

vous tourmenter. Non, vraiment, c'est épatant. Tous répètent la même chanson: gens du monde, gens de lettres, gens de rien... Ah ! mon cher Lousteau ! que de fois vous l'ai-je dit, vous marchez à votre ruine ; le jeu d'un côté, les femmes de l'autre... Quel dommage ! un homme de votre talent, un homme remarquable !

LOUSTEAU.

De bons conseils ! Allons, je suis perdu, je le vois bien.

RODOLPHE.

Eh bien, non, ne vous désolez pas... Un homme de talent peut toujours se tirer d'affaires. Vous souvenez-vous de la proposition que je vous ai faite, il y a deux semaines, et que vous avez repoussée avec indignation ?

LOUSTEAU.

Vous osez m'en parler encore... en ce moment ?

RODOLPHE.

Voyons, mon cher Lousteau, soyez raisonnable, ne faites pas le Don Quichotte... Vous

vous trouvez dans une mauvaise passe et personne ne vous tirera d'embarras, vous le savez... Que vous importe une chronique de plus ou de moins; voyons, un bon mouvement. Ecrivez-moi le petit article que je vous demande depuis longtemps et qui, rédigé avec cet esprit endiablé dont vous avez le secret, fera jaser tout Paris... nous redeviendrons les meilleurs amis du monde et je pourrai peut-être vous trouver les dix mille francs.

LOUSTEAU.

Il s'agit, n'est-ce pas, de cette espèce de pamphlet où vous traînez dans la boue votre concurrent Lauriston ?

RODOLPHE.

Oui.

LOUSTEAU.

Allons, parlons cartes sur table... Vous m'offrez dix mille francs si je consens à mettre au point votre ordure pleine de fautes d'orthographe ?

RODOLPHE.

Dame ! c'est un peu votre métier.

LOUSTEAU.

Ah! vieille crapule! vieille canaille! vous croyez ça! Mais savez-vous que vous m'insultez!

Il le saisit à la gorge.

SCÈNE V

LES MÊMES, CROUPIERS, PREMIER et DEUXIÈME GOMMEUX.

RODOLPHE.

Au secours! au meurtre! à l'assassin!

DEUXIÈME CROUPIER.

Voyons, voyons, messieurs!

PREMIER GOMMEUX.

Vous êtes fou, Lousteau.

LOUSTEAU.

Vous avez raison, messieurs. Quelle réparation pourrais-je demander à ce fantoche grotesque? Je n'ai donc pas le droit de le frapper.

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau...

LOUSTEAU.

Je décline donc simplement votre généreuse proposition, cher monsieur. Croyez-moi, les gens de notre métier ont des défauts insupportables, mais vous ne trouverez pas un homme de talent qui consente à devenir l'instrument de vos basses vengeances... J'ai bien des choses à me reprocher, mais je ne vous donnerai pas le droit de dire, une fois l'œuvre de chantage accomplie : bah ! c'est leur métier ! Eh bien, non ! cher monsieur, ce n'est pas notre métier et vous le verrez bien ; d'une façon ou d'une autre, vous serez payé... Allons ! je suis flambé ! Il sort.

RODOLPHE.

Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça, messieurs ? Je suis chez moi, je ne fais de mal à personne et tout le monde m'engueule.

LES GOMMEUX.

Bah ! ne faites pas attention !

PREMIER GOMMEUX.

Ces gens de lettres, vous le savez, tous toqués !

DEUXIÈME GOMMEUX.

Lousteau surtout !

RODOLPHE.

C'est égal, je n'aime pas ça... Ah ! mais non, je proteste, ça ne peut pas se passer comme ça !

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN CROUPIER.

LE CROUPIER.

Monsieur Rodolphe ! monsieur Rodolphe ! venez vite. Encore une histoire à la table numéro quatre ! Les pontes qui attrapent le banquier.

RODOLPHE.

Vous le voyez, je n'ai même pas le temps de régler une affaire d'honneur.

LE CROUPIER.

Venez, monsieur Rodolphe, ils font un potin épouvantable, impossible de les calmer.

RODOLPHE.

Sapristi! vous savez pourtant que j'ai ça en horreur! Qui est-ce qui taille?

LE CROUPIER.

Le petit belge.

RODOLPHE.

Tu es bien sûr qu'il n'a plus le sou?

LE CROUPIER.

Oh, oui!

RODOLPHE.

Est-ce lui qui a tort?

LE CROUPIER.

Oh! non!

RODOLPHE.

C'est égal, donne raison aux pontes... Du reste j'y vais moi-même.

PREMIER GOMMEUX.

Ah! ce brave Rodolphe! quel type!

DEUXIÈME GOMMEUX.

Oui, et bien moderne, avec ça, l'usurier fin de siècle!

PREMIER GOMMEUX.

Hélas! Seront-ils plus humains au commencement de l'autre?

DEUXIÈME GOMMEUX.

La partie va finir dans une heure, si nous allions faire un tour dans la salle de jeu?

PREMIER GOMMEUX.

Oui.

SCÈNE VII

ANDRÉ et VERNIER.

ANDRÉ.

Vous êtes sûr que ces renseignements sont exacts?

VERNIER.

Je ne me serais pas permis de nous faire venir d'Amérique sans avoir une certitude absolue.

ANDRÉ.

Songez que je n'ai plus aucune relation, ni aucuns intérêts, en Europe, que tout m'y rappelle un passé déplorable.

VERNIER.

Je le sais bien, mon cher prince, vous avez eu une jeunesse si orageuse, si douloureuse surtout.

ANDRÉ.

Oui, comme tout cela est loin!

VERNIER.

Vos folies d'autrefois, ces chimères de nihilisme qui ne furent heureusement qu'une époque de transition dans votre vie.

ANDRÉ.

De transition, hélas!

VERNIER.

Puis, ce drame mystérieux et terrible; la condamnation du prince Philippe; le dévouement admirable de votre mère qui suivit son mari en Sibérie, comme s'il avait été le plus fidèle des époux; un an après, la nouvelle de la mort de vos parents; la solitude absolue à l'âge de vingt-cinq ans, sans protection, sans fortune.

ANDRÉ.

Oui, à toutes les époques décisives de ma

vie, la mort est apparue. La mort m'a tout repris. Ah! quand je songe au passé, que d'épreuves et de luttes inutiles! Oui certes, il fallait du courage pour recommencer la vie avec de tels souvenirs! Plus d'une fois j'ai cru qu'il valait mieux renoncer à la lutte, mais j'avais encore un but à atteindre, un devoir à remplir... Douze ans! il me semble parfois que douze siècles se sont passés depuis ces événements oubliés de tous aujourd'hui, pour moi toujours récents comme une réalité de l'heure présente. Avec l'acharnement que j'employais, jadis, à combattre l'ordre social et les lentes fatalités du progrès, j'ai lutté pour acquérir l'arme essentielle, sans laquelle aucune cause ne triomphe : l'argent... seule divinité d'un monde agonisant dont je ne rêve plus le salut; l'argent avec qui tout s'achète : les âmes et les consciences, l'illusion du bonheur et de l'amour, le respect et l'admiration humaine... j'ai réussi en partie.

VERNIER.

En partie! sapristi! mon cher prince, vous

êtes difficile ; sur dix mille naufragés de la vie qui débarquent en Amérique pour y chercher la fortune, pas un, peut-être, n'a réussi, autant que vous ; vous êtes tout simplement, à l'heure qu'il est, un des millionnaires du siècle... vous rivalisez avec les Gould et les Vanderbilt.

ANDRÉ.

Oh ! n'exagérons rien ! Je suis riche, en effet, j'ai eu la chance de placer les débris de ma fortune dans des spéculations heureuses, plus tard, de faire prospérer mes premiers bénéfices, mais de là...

VERNIER.

Voyons, mon cher prince, vous nous croyez bien arriérés dans notre vieille Europe ? Nous savons à quoi nous en tenir sur le chiffre de votre fortune.

ANDRÉ.

Oh ! ne craignez rien ! Je ne dis pas cela pour diminuer vos honoraires !

VERNIER.

Fi donc ! Savez-vous que c'est presque sublime ce que vous faites là, mon cher prince ?

Ce désir de retrouver l'enfant que votre père a rendue orpheline, de la dédommager de tous les biens qu'elle a perdus, grâce à lui.

ANDRÉ.

Oh! assez, je vous en prie! Je vous avais chargé de retrouver la fille d'Esther Vandergold, je ne vous ai jamais confié les raisons qui m'obligent...

VERNIER.

De quoi vous plaignez-vous? Il vous fallait des renseignements précis, vous les avez... Je vous jure, cependant, que j'ai eu de la peine à les découvrir. La famille des Vandergold, qui n'a jamais voulu reconnaître l'enfant, du reste, la considère comme morte.

ANDRÉ.

Je le sais. Et sa disparition a dû combler de joie ces misérables gonflés d'avarice et d'orgueil. Je prévoyais l'avenir. J'ai fait mon possible pour enlever l'enfant aux bourgeois allemands qui l'avaient élevée, puis adoptée après la mort d'Esther. On ne voulait pas me la confier. Après bien des révoltes, après une tenta-

tive d'enlèvement qui ne réussit pas, d'ailleurs, je finis par me résigner, et je partis seul, vous le savez. Après tout, me disais-je, la petite grandira dans un milieu honnête; ces braves gens l'élèveront chrétiennement; plus tard quand je reviendrai en Europe, riche, devenu un autre homme, je la retrouverai. Figurez-vous mon désespoir, lorsque j'appris la mort des tuteurs de l'enfant; cet incendie, cette catastrophe stupide où ils périrent tous les deux; la disparition de la petite... L'échafaudage de ma vie entière s'écroulait en un jour et cependant, l'enfant n'était pas morte, je la retrouverai encore, me disais-je, et en effet, grâce à vous, aujourd'hui...

VERNIER.

J'ai dû me donner bien du mal, allez.

ANDRÉ.

Et vous êtes sûr de l'identité?

VERNIER.

Absolument sûr. Mademoiselle Olympe Rival, une demi-mondaine dont le succès a été étourdissant l'hiver passé, actuellement en villégia-

ture ici, à Bax-les-Bains; Olympe Rival, une des étoiles du monde où l'on s'amuse, est bien la fille d'Esther Vandergold, l'enfant que la morte allait voir tous les ans chez le pasteur Hoffmann à Peterhof adoptée par lui et disparue, elle aussi, le lendemain de son décès. L'enfant fut emmenée en France par une dame Rabourdin ex-modiste, établie à Pétersbourg, proxénète au besoin. Songez que la pauvre petite se trouva seule au monde, sans défense contre les mauvais conseils et l'ignorance de la vie, à un âge où l'enfant, plus que jamais, a besoin de protection et de surveillance. L'influence de ce nouveau milieu se fit bientôt sentir. Je retrouve Olympe, à l'âge de seize ans, à Lyon, déjà enrégimentée dans la prostitution locale, puis une nouvelle disparition de trois ans; enfin son apparition dans le demi-monde parisien, l'effet produit par sa beauté, ses succès éclatants et subits...

ANDRÉ.

Et personne ne connaît son origine, son nom? Personne n'a jamais eu la curiosité...?

VERNIER.

Mais non! Qu'importe le passé de ces filles dont la vogue dure un hiver ou vingt ans, selon les hasards de leur existence dévoyée et bizarre. Elle-même, si elle connaît le secret de sa naissance, ne le trahira jamais, mais vous trouverez dans le dossier que j'ai eu l'honneur de vous remettre, toutes les preuves possibles, jusqu'à des lettres de sa mère, que la petite gardait comme des reliques sans doute, qu'elle a dû abandonner ou oublier en s'enfuyant de chez la femme Rabourdin et que celle-ci m'a vendues.

ANDRÉ.

Ainsi de tant d'amour, de grâce et de bonté, voilà tout ce qui reste! L'enfant d'Esther est devenue une fille quelconque, une courtisane vulgaire. Je croyais en avoir fini avec cette boue du passé et le passé recommence, plus ignoble, plus cynique peut-être. On dirait vraiment qu'une malédiction pèse sur ma vie. Et, cependant, c'est la fille d'Esther... c'est tout ce qui reste d'elle... et la pensée que je vais la voir, lui parler, après les jours d'exil... cette

pensée me trouble jusqu'au fond de l'âme. Malgré tout, le moment est venu de remplir mon devoir... N'oubliez pas nos conventions, Vernier !

VERNIER.

Ne craignez rien.

ANDRÉ.

Rien ne doit trahir mes intentions véritables. Je ne dois être pour elle, jusqu'à nouvel ordre, qu'un passant quelconque, immensément riche, sincèrement épris, rien de plus. Je veux la connaître et la voir, l'étudier dans la vérité de son caractère et de sa vie. Vous m'avez promis de me présenter aujourd'hui.

VERNIER.

C'est entendu. La petite sait que je dois lui présenter un millionnaire ; je vous assure pourtant que je n'ai jamais fait ce métier-là.

ANDRÉ.

Vous savez bien que je ne serai jamais l'amant de cette fille.

VERNIER.

Eh ! eh ! il ne faut jurer de rien, mon

cher prince; on la dit séduisante au possible.

ANDRÉ.

Je vous répète que je ne serai jamais son amant.

VERNIER.

C'est bon, ne vous fâchez pas... Quel caractère! Vous savez que j'ai dû inviter quelques imbéciles et quelques grues de ses amies; elle n'aurait pas accepté autrement.

ANDRÉ.

Et, dites-moi... je sais tout ce que cette question a de grotesque et de sentimental; mais vous devez comprendre que je ne puisse pas renoncer à la chimère qui m'a fait vivre pendant tant d'années; n'est-ce vraiment qu'une fille, n'avez-vous rien retrouvé en elle du charme incomparable, de la grâce mystérieuse de sa mère?

VERNIER.

Eh bien, si! Malgré le cachet de banalité navrante que donne le métier, — ces belles dames se ressemblent toutes, — ce n'est pas une nature vulgaire, j'en suis sûr... N'oubliez pas, d'ailleurs, que ses excentricités, ses caprices,

le grain de folie qu'elle apporte dans sa vie de courtisane, ont contribué énormément à son succès si rapide. Par ce temps de platitude et de mercantilisme, une femme comme celle-là, séduisante, sincère, capable d'une toquade désintéressée, d'un certain mépris de l'argent, d'une certaine poésie dans le vice; mais c'est l'oiseau bleu, couleur qui n'a jamais été celle des grues. Et c'est pour cela, peut-être, que Paris raffole de cette petite femme emportée, dont les faveurs ne sont pas toujours à vendre. Il y a en elle une amertume, une tristesse qu'elle ne peut dissimuler, une force de volonté que les sots qui l'entourent ne soupçonnent pas. Le jour où elle aimera pour la première fois, je la crois capable de tout sacrifice à son amour : son ambition, son bien-être et sa vie au besoin.

ANDRÉ.

Oui, la morte était ainsi, je m'en souviens.

VERNIER.

Que ceci ne vous décourage point; d'ailleurs n'exagérons rien. Vous êtes un Nabab, un personnage fantastique, vous êtes sûr de lui plaire.

ANDRÉ.

Avec qui vit-elle pour l'instant?

VERNIER.

Avec Emile Lousteau, un journaliste.

ANDRÉ.

Lousteau, le chroniqueur?

VERNIER.

Lui-même... Vous le connaissez?

ANDRÉ.

Je l'ai connu autrefois. C'était déjà de mon temps une célébrité du boulevard... cette célébrité dure encore?

VERNIER.

Plus que jamais... les gloires éphémères se conservent longtemps, à Paris surtout.

ANDRÉ.

Je le sais ... C'est égal, voilà un obstacle sérieux.

Ils sortent en causant, pendant que la foule envahit la terrasse du casino.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA FOULE.

PREMIER JOUEUR.

Il n'y a pas moyen de ponter contre cet homme-là.

DEUXIÈME JOUEUR.

On a beau dire qu'il est riche à millions, je suis sûr qu'il nous flanque des pontées.

PREMIER JOUEUR.

Je ne crois pas. Il était saoûl comme un Polonais.

DEUXIÈME JOUEUR.

Sale tripot! Dire que j'y perds trois cents louis depuis trois jours...

PREMIER GOMMEUX.

Deux cent cinquante louis en une heure, mon cher, deux cent cinquante!

DEUXIÈME GOMMEUX.

Sapristi! A qui les avais-tu empruntés?

PREMIER GOMMEUX.

Mais à personne. J'ai reçu de l'argent de mon notaire.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Je le connais, ton notaire. Ce qui est certain, c'est que ce sale Anglais nous a tous ratissés. Vous avez beau dire, ce n'est pas naturel; trop d'abattage, ce Pendennis.

PREMIER GOMMEUX.

Ma foi, depuis qu'on a pincé Septmonts au Copurchic, tout est possible. C'est égal, ce serait raide, un monsieur qui a cinquante millions de fortune, tricher dans les casinos.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Raison de plus, mon cher, au dessus du soupçon.

PREMIER GOMMEUX.

Et puis, il est toujours saoûl, les associés ne travailleraient pas dans ces conditions.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Ça, c'est une raison; sapristi! ça me gêne, ces trois cents louis de perte... si jamais je refiche les pieds dans ce sale tripot!

PREMIÈRE COCOTTE.

Vous savez qu'il passe toujours.

DEUXIÈME COCOTTE.

C'est effrayant, je perds cinquante louis.

PREMIÈRE COCOTTE.

Et la saison est exécrable, quatre femmes pour un homme.

DEUXIÈME COCOTTE.

Je n'ai plus le sou, il faudra télégraphier à Gaston.

PREMIÈRE COCOTTE.

Heureusement que Vernier m'a invitée à dîner ce soir.

PREMIER GOMMEUX.

Tiens, nous aussi.

PREMIÈRE COCOTTE.

As-tu de quoi payer l'hôtel?

DEUXIÈME COCOTTE.

Mais non, à moins que Raoul ne me fasse la cour.

PREMIER GOMMEUX.

Oh! non, ma petite, pas en ce moment.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Furieux, nous aussi; complétement décavés.

PREMIÈRE COCOTTE.

Ah! ces jeunes gens. Payez-nous au moins quelque chose?

PREMIER GOMMEUX.

Ça, avec plaisir, qu'est-ce que tu veux?

PREMIÈRE COCOTTE.

Un cassis!

PREMIER GOMMEUX.

Garçon! un cassis pour madame!

DEUXIÈME GOMMEUX.

Et pour toi?

DEUXIÈME COCOTTE.

Un shery-brandy. Ce qui me console, c'est que toutes ces drôlesses, d'honnêtes femmes ont perdu, elles aussi.

PREMIÈRE COCOTTE.

Il n'y a pas à dire, ma chère, nous sommes bien plus chics que toutes ces femmes-là.

DES VOIX, dans la foule.

Le voilà! le voilà!

PREMIÈRE COCOTTE.

Qui ça ?

DEUXIÈME GOMMEUX.

Lord Pendennis !

DEUXIÈME COCOTTE.

Regarde-moi cette liasse de billets de banque !

PREMIÈRE COCOTTE.

Dis donc, si l'on pouvait lever ce type-là... ce serait une affaire.

DEUXIÈME COCOTTE.

Je te crois.

DEUXIÈME JOUEUR.

Voulez-vous une place, mylord ?

PREMIER JOUEUR.

Etes-vous content de votre journée, mylord ?

PREMIÈRE COCOTTE.

Combien gagnez-vous, mylord ?

PENDENNIS, d'une voix abrutie.

Garçon... donnez-moi du feu.

RODOLPHE.

Mesdames, messieurs, je vous en prie, mylord est souffrant, l'émotion du jeu...

PREMIÈRE COCOTTE.

Laissons-le, ma chère, rien à faire avec cet abruti.

DEUXIÈME JOUEUR.

Et dire qu'il gagne toujours ! Quelle brute !

RODOLPHE.

Une belle journée, mylord... Ça doit vous faire dans les soixante mille... Je vais compter les jetons.

PREMIÈRE COCOTTE.

Voulez-vous un éventail, mylord ?

RODOLPHE.

Mais laissez donc mylord tranquille.

PREMIER CROUPIER.

Monsieur Rodolphe ! monsieur Rodolphe.

RODOLPHE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PREMIER CROUPIER.

Je ne sais pas ce qu'ils ont aujourd'hui,

c'est épouvantable? tout le monde s'attrape : le banquier, le croupier et les pontes.

RODOLPHE.

Ah ! que le diable les emporte ! Des banques à cinq louis... Enfin j'y vais... Mylord, je suis à vous dans un instant... C'est Charles qui croupait, j'en suis sûr.

LE CROUPIER.

Oui, monsieur.

RODOLPHE.

Ce garçon-là nous le fait à la dignité ! Quel malheur !

PREMIER GOMMEUX.

Eh ! eh ! mon cher, la dignité est une vertu.

RODOLPHE.

Nous n'admettons ici que les vertus professionnelles.

LOUSTEAU, revenant au premier plan avec Olympe.

Quel monde ! quel langage ! et dire qu'il y a des gens propres qui s'y plaisent !

OLYMPE.

Vous le premier, mon cher.

LOUSTEAU.

C'est une infamie! un vol organisé! on ne passe pas dix-sept fois de suite sur les deux tableaux.

OLYMPE.

Pas si haut, mon ami, lord Pendennis est là.

LOUSTEAU.

Je m'en fiche pas mal; j'ai toujours détesté les Anglais... mes opinions politiques sont connues. (Pendennis se lève et disparaît.) Vous voyez, je l'ai fait déguerpir.

OLYMPE.

Pour une fois, Lousteau a raison. Ils nous embêtent à la fin, avec leurs Anglais.

LOUSTEAU.

Ah! nos contemporains sont gentils! Blague à part, ces villes d'eaux stupides apparaissent vraiment, avec leur promiscuité, comme le symbole de notre société moderne. N'avons-nous pas remplacé les traditions d'autrefois par le culte exclusif du plaisir et de la fortune... du plaisir, quel qu'il soit; de la fortune, quelle qu'en soit l'origine!

PREMIER GOMMEUX.

Oh ! non, assez ! pas de conférences !

DEUXIÈME GOMMEUX.

A la porte !

PREMIÈRE COCOTTE.

Quel raseur !

OLYMPE.

Tais-toi, Desgenais, nous t'avons assez vu !

LOUSTEAU.

Quelle veste ! et, cependant, messieurs...

OLYMPE.

Voyez-vous, Lousteau ; c'était bon sous le second empire, ces tartines interminables ! nous n'avons plus le temps de bavarder. La mode, dans la vie comme dans le journalisme, est aux instantanés ; mieux que personne, vous devriez le savoir. Avec tout ça, j'ai une faim atroce. Où est notre aimable amphytrion,... encore un mot de votre époque, Lousteau.

LOUSTEAU.

Qu'avez-vous aujourd'hui, Olympe ? Pourquoi êtes-vous si méchante ?

OLYMPE.

J'ai faim, j'ai soif... il est sept heures et demie ! Ce fallacieux homme de loi a juré de nous faire mourir d'inanition !

VERNIER.

Rassurez-vous, chère belle ; vous avez remarqué cette table brillamment servie, sur la terrasse du Casino? C'est celle que j'ai retenue pour ce soir.

OLYMPE.

Comment, c'est pour nous, ce festin admirable ?

PREMIÈRE COCOTTE.

Oh ! ma chère ! Vernier s'est fendu de quinze louis !

PREMIER GOMMEUX.

Pas possible, il est malade.

LOUSTEAU.

Tu as donc fait un héritage pour donner des fêtes pareilles !

DEUXIÈME COCOTTE.

Il est amoureux de toi, Olympe.

OLYMPE.

Allons donc, je ne suis pas une femme dans ses prix ; pas vrai, mon vieux ?

VERNIER.

Dites donc, Olympe, vous n'êtes pas aimable.

OLYMPE.

D'ailleurs, ce n'est pas lui qui va payer l'addition, mais le nabab qu'il doit me présenter ce soir.

LOUSTEAU.

Qu'est-ce que c'est encore que cette fumisterie-là ?

PREMIÈRE COCOTTE.

Il y aura un nabab !

DEUXIÈME GOMMEUX.

Montrez-nous le nabab !

TOUS.

Le nabab ! le nabab !

LOUSTEAU.

Et vous croyez aux blagues de ce vieux farceur ! Il va vous présenter quelque notaire qui fait la fête en cachette.

VERNIER.

Un millionnaire authentique, mon cher.

LOUSTEAU.

Allons donc !

VERNIER.

Un monsieur qui possède une cinquantaine de millions, mérite-t-il ce titre glorieux, oui ou non ? Eh bien, la fortune de l'ami qui m'a supplié de le présenter à notre belle Olympe dépasse ce chiffre invraisemblable.

LOUSTEAU.

Comment, ma chère, vous connaissiez... ce détail, la surprise que nous ménageait cet excellent Vernier et vous avez accepté son invitation ?

OLYMPE.

Pourquoi aurais-je refusé ? Ne suis-je pas libre ?... Allez-vous en si vous voulez... moi, je reste.

LOUSTEAU.

Vous avez raison, je suis profondément ridicule... C'est égal, vous faites un joli métier, vous !

VERNIER.

Ne dites pas ça, Lousteau, ne me dites pas ça!

LOUSTEAU.

Et pourquoi pas?

VERNIER.

Je me le dis moi-même depuis ce matin, inutile de me le répéter; quand vous aurez refait connaissance avec le personnage en question, vous verrez bien que je lui rends un service absolument désintéressé.

LOUSTEAU.

Je connais votre nabab, moi?

VERNIER.

Vous l'avez connu autrefois. C'est un de vos vieux amis... Mesdames, messieurs, je vais vous présenter un revenant.

PREMIÈRE COCOTTE.

Dites donc, Vernier, pas de bêtises, je n'aime pas ça.

VERNIER.

Ah! cette bonne Delphine! en voilà une qui

prend tout au sérieux... Un revenant, c'est-à-dire un monsieur qui revient de l'autre monde, dans la double acception du mot, dont la jeunesse commence à l'âge de quarante ans et qui est prêt à jeter sa gourme et ses millions à tous ceux qui voudront l'initier aux mystères peu compliqués de la haute vie parisienne... Mesdames, à bon entendeur, salut! Mais tenez, le voici. Messieurs, je vous présente le prince André de Mora.

OLYMPE.

Monsieur de Mora!

LOUSTEAU.

Ah! sapristi! elle est forte, celle là... pour une fois, Vernier s'est trompé. Il n'a pas menti... Mes chères petites, vous aurez la chance de dîner ce soir avec un millionnaire authentique... Mes compliments, mon cher prince, vous avez fait un joli chemin depuis notre dernière entrevue... vous en souvenez-vous?

ANDRÉ.

Mais comment donc, cher monsieur Lousteau.

LOUSTEAU.

Je vois avec plaisir que vous ne vous êtes pas contenté de gagner une immense fortune en Amérique, vous y avez acquis encore ces biens inestimables qui vous manquaient jadis : la gaieté, l'amour de la vie et du plaisir; je vous ai connu moins mondain, vous avez changé! Tant mieux! Soyez le bienvenu parmi ce monde de gens gais et insouciants que vous méprisiez autrefois.

ANDRÉ.

Que voulez-vous, tout le monde n'a pas, comme vous, le privilège de ne jamais vieillir, de conserver le même esprit, toujours jeune et mordant.

LOUSTEAU.

Pas mal répondu.

OLYMPE.

Le prince André! lui!

ANDRÉ.

Mademoiselle Rival?

OLYMPE.

Enchantée de faire votre connaissance, mon

cher prince, mais si vous vous mettez à bavarder avec Lousteau, nous n'en finirons pas... Or, je l'avoue, avec un sans-gêne digne d'une Américaine, j'ai une faim atroce... Et ce dîner?

PREMIÈRE COCOTTE.

C'est vrai... A table! à table!

VERNIER.

Vous l'avez reconnue, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Oui.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Quelle baraque que ce casino!

LOUSTEAU.

Que la fête commence! c'est votre affaire, Vernier, voyons, secouez un peu le patron de l'établissement.

VERNIER.

Vous avez raison, cela devient une fumisterie... Léopold! Léopold! voyons, vous vous fichez de nous... et ce dîner?

LÉOPOLD.

Je suis vraiment désolé, monsieur Vernier,

nous avons tant de monde ce soir; dans un petit quart d'heure...

OLYMPE.

Dans un petit quart d'heure ? mais il est fou !

DEUXIÈME COCOTTE.

Quelle gargote!

PREMIER GOMMEUX.

Conspuez Léopold!

LOUSTEAU.

Ah! le gaillard, ce qu'il s'en fiche!

PREMIÈRE COCOTTE.

Tiens, la musique qui commence.

ANDRÉ.

C'est le bal d'enfants de ce soir; vous voyez que je suis déjà au courant.

OLYMPE.

Mes amis, j'ai une idée, une idée lumineuse et qui fera enrager Rodolphe, Léopold et tous les gens du tripot. On nous refuse notre malheureuse pitance, je propose un petit bal dans la salle des fêtes.

VERNIER.

Vous n'y songez pas... devant tout ce monde!

LOUSTEAU.

Eh bien quoi? le monde nous regardera et au bout de cinq minutes les autres se mettront de la partie. Figurez-vous la tête de Rodolphe!

RODOLPHE.

Qu'est-ce que j'entends? danser sur la terrasse du cercle à l'heure du dîner. Quel scandale! C'est M. Lousteau qui a eu cette belle idée, j'en suis sûr! Les représentants de la presse se figurent que tout leur est permis. La presse est un fléau public!

LOUSTEAU.

Et vous, avec votre tripot, n'êtes-vous pas un fléau?

RODOLPHE.

Un tripot! le cercle de Bax-les-Bains, un tripot! Monsieur Lousteau, vous m'en rendrez raison!

LOUSTEAU.

A vous, espèce d'imbécile!

RODOLPHE.

Imbécile! moi, imbécile! Monsieur Lousteau, ça ne se passera pas ainsi! j'exige un procès-verbal!

LOUSTEAU.

Il y a une heure, je vous ai traité de canaille et vous n'avez rien dit!

RODOLPHE.

Il n'y avait personne! Ça ne comptait pas! Vous m'appelez imbécile devant tout le monde.

PREMIÈRE COCOTTE.

Oh! ils sont embêtants, avec leurs querelles!

VERNIER.

Mieux vaut céder à la force brutale.

DEUXIÈME GOMMEUX.

Mais il est complètement fou, nous allions simplement dans la salle des fêtes!

PREMIÈRE COCOTTE.

Certainement. Allons-y, et toi, Olympe?

OLYMPE.

Tout à l'heure.

DEUXIÈME COCOTTE.

Tu nous feras appeler quand le dîner sera prêt, Olympe.

RODOLPHE.

Monsieur Lousteau, vous m'avez insulté, je vous somme de me suivre, vous donnerez des explications au comité du cercle, sinon je vous fais arrêter.

LOUSTEAU.

Ah! pas de ça, mon petit... C'est bon, je vous suis. Ce que je vais le secouer, votre comité... Je reviens, Olympe.

SCÈNE IX

ANDRÉ et OLYMPE.

ANDRÉ.

Je vois qu'on ne s'ennuie pas à Bax-les-Bains.

OLYMPE.

C'est l'existence des viveurs parisiens... vous

la retrouverez dans toutes les villes d'eaux à la mode.

ANDRÉ.

Existence un peu vide, gaieté un peu vulgaire.

OLYMPE.

Ah! comme je suis de votre avis!

ANDRÉ.

Vous n'avez pas d'illusions, je le vois.

OLYMPE.

Et vous?

ANDRÉ.

Moi non plus. Mais je ne fais que traverser ce monde absurde. Pourquoi ne pas agir de même, s'il vous ennuie, s'il vous écœure?

OLYMPE.

Pourquoi? Ah! pourquoi! Je vous croyais intelligent et vous me débitez les lieux communs dignes d'un collégien... parce qu'on n'échappe pas à sa destinée, mon cher monsieur, et que la mienne me condamnait à devenir ce que je suis aujourd'hui. Que voulez-vous? il faut bien vivre.

ANDRÉ.

Et vous croyez sincèrement à une sorte de prédestination?

OLYMPE.

Mais oui... chacun en ce monde doit remplir son métier.

ANDRÉ.

Savez-vous que votre attitude de révoltée, de courtisane romantique désabusée de la vie, peut paraître dénuée de toute sincérité?

OLYMPE.

Que m'importe? Je vous ai dit en passant la triste opinion que j'ai du monde et de la vie. Je ne sollicite ni votre pitié, ni votre admiration, croyez-le bien.

ANDRÉ.

Vous n'avez encore ni vécu, ni souffert. Le jour où vous connaîtrez le tourment d'une passion sincère, les joies inexprimables que donne la seule présence d'un être adoré et la douleur sans nom de le perdre, ce jour-là seulement, vous comprendrez la valeur et le sens de la vie.

OLYMPE.

Et cet amour sincère qui doit me réconcilier avec la vie, c'est le vôtre, n'est-ce pas? Allons, la déclaration est habile, mais pourquoi faire tant de façons avec des femmes telles que moi. On leur dit : vous me plaisez. Je vous désire pour maîtresse, cela suffit. Sachez-le bien, cependant, monsieur de Mora, quelle que soit votre fortune, cette fortune légendaire qui a dû vous habituer au succès de toutes vos entreprises, je ne serai jamais votre maîtresse; je ne suis qu'une fille et je n'essaie même pas d'idéaliser ma chute, avouez-le.

ANDRÉ.

Certes non, et vous ne savez pas combien votre langage me fait souffrir.

OLYMPE.

Et pourtant tous ceux à qui j'ai répondu, ne me parlez pas de votre amour, ceux-là peuvent vous dire que je n'ai cédé ni à leurs prières, ni à leurs promesses. Eh bien, je vous le répète, monsieur de Mora, vous êtes de ceu qui doi-

vent renoncer, une fois pour toutes, à l'idée de me séduire.

ANDRÉ, à part.

Que devine-t-elle? (Haut.) Pourquoi? Vous me voyez pour la première fois; vous ne pouvez pas haïr un inconnu qui ne mérite que votre indifférence.

OLYMPE.

Ne me demandez pas les raisons de cette antipathie, instinctive sans doute, inspirée par des souvenirs que vous ne pouvez connaître; votre personnalité n'y est pour rien. Bien peu de femmes sauront vous résister... Je suis peut-être la seule qui ne pourra jamais être à vous... jamais, vous m'entendez?... Oubliez-moi, il en est temps encore.

ANDRÉ.

Me permettez-vous de parler avec une franchise entière?

OLYMPE.

Parlez.

ANDRÉ.

Me jurez-vous, si je vous révèle, moi, le secret de ma vie, de ne point le trahir?

OLYMPE.

Je vous le jure.

ANDRÉ.

J'éprouve pour vous une affection pleine d'amertume, de sollicitude et d'angoisse, dont vous ne pouvez connaître, vous non plus, ni l'origine, ni la toute-puissance. Je serais si heureux de vous savoir réconciliée avec la vie, ou du moins, à l'abri des vulgaires épreuves matérielles... Cette joie immense, je vous supplie de me l'accorder... et, cependant, je ne veux pas devenir votre amant, je ne le serai jamais.

OLYMPE.

L'aveu est original, vous le faites avec ingénuité...

ANDRÉ.

Ne raillez pas. Je ne suis ni un débauché, ni un fou, mais je vous aime comme personne ne vous aimera jamais, d'un immense amour, purement immatériel et si profond que le ridicule apparent d'un tel aveu ne peut même pas l'atteindre.

OLYMPE.

Décidément, vous m'amusez de plus en plus.

ANDRÉ.

Par un de ces miracles qui déconcertent l'esprit humain, je retrouve en vous l'image vivante d'une femme qui a été l'unique amour de ma jeunesse. Quand je vous ai aperçue pour la première fois, il m'a semblé que la morte apparaissait devant moi dans son charme évanoui et sa grâce d'autrefois. Oui, c'est elle que je retrouve... Encore une fois, ce que j'adore en vous, c'est sa vivante image. Olympe Rival n'existe pas, je ne veux aimer et connaître que l'éternelle absente à qui vous ressemblez comme si vous étiez sa sœur ou sa fille.

OLYMPE.

Vous savez donc que je suis sa fille...

ANDRÉ.

N'essayez pas de donner un nom à un fantôme. Ce nom, vous l'ignorez, ma pauvre enfant, vous ne pouvez pas le connaître... D'ailleurs, que vous importe ?

OLYMPE.

En effet, que m'importe... (A part.) Il ne sait rien...

ANDRÉ.

Or, voici ce que je voulais vous proposer et ce que vous accepterez sans doute. Je ferai de vous la plus riche, la plus adulée, la plus enviée des femmes, votre existence apparaîtra aux yeux de tous et à vos propres yeux comme un rêve de prodigalité et de richesse et, en réalité, l'homme qui passera pour votre amant n'exige rien de vous, pas même le sacrifice de votre liberté, rien que le droit de veiller sur votre bien-être, l'espoir de vous voir renoncer un jour à une existence indigne de vous.

OLYMPE.

Décidément, mon cher, vous êtes fou !

ANDRÉ.

Je suis fou... c'est possible, mais ayez pitié de ceux dont le spectacle de la mort a troublé la raison... La mort! N'y avez-vous jamais songé ? C'est là le grand mystère, et l'effroi qu'il inspire apparaît tôt ou tard dans chaque

vie humaine. Oubliez où nous sommes, oubliez tout ce que mes paroles ont de ridicule et de déplacé dans ce cadre banal de plaisir vulgaire... Mais vous souriez encore d'un sourire méchant et sceptique... Vous n'avez donc jamais aimé un être cher, disparu maintenant? ne songez-vous jamais aux éternels absents, et à un monde nouveau, où règne la justice?

OLYMPE.

Décidément, vous n'êtes pas d'une gaieté folle. En tous cas, vous n'êtes pas difficile non plus : je vois que vous vous contentez de peu.

ANDRÉ.

Grâce à vous, le plus irréalisable des rêves humains deviendra pour moi une réalité. Je pourrai croire que ma vie recommence, que ceux que j'ai aimés et perdus vivent encore; la notion du temps disparaîtra, le présent deviendra le passé.

OLYMPE.

Ecoutez, cher monsieur. Ou bien tout cela

n'est qu'une plaisanterie, et je la trouve d'un goût déplorable, ou bien vous êtes un malheureux que le chagrin affole. En aucun cas, je ne veux pas prendre part à cette comédie. J'ai connu, moi aussi, la douleur des séparations éternelles. Vous le disiez vous-même, le mystère de la mort est sacré : ne jouons pas avec de tels souvenirs ; n'y cherchons point surtout une source de sensations nouvelles et de dilettantisme.... Qu'une autre femme usurpe auprès de vous la place de la morte... je refuse.

ANDRÉ.

Je vous jure qu'il n'y a pas une pensée impure, pas ombre de dépravation ou de dilettantisme dans mon humble prière ; ce qui l'inspire, au contraire, c'est le désir le plus ardent de rédemption et de salut.

OLYMPE.

Et vous n'exigeriez jamais rien de moi, ni reconnaissance, ni affection ; vous renonceriez, une fois pour toutes, à vos droits d'amant... tout cela n'est pas une comédie ?

ANDRÉ.

Je vous le jure.

OLYMPE.

Eh bien, nous verrons.

Rideau.

ACTE SIXIÈME

L'aveu.

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

VERNIER et OLYMPE.

VERNIER.

Eh bien, chère amie, vous voyez que je suis exact, qu'avez-vous à me dire? C'est ici le nid des amoureux... Savez-vous que c'est très gentil, tout Paris ne parle que de votre luxe, de vos toilettes... Ah! vous êtes en train de faire un joli rêve!

OLYMPE.

Ecoutez-moi, Vernier... C'est vous qui m'avez

présenté le prince Mora; vous semblez connaître depuis longtemps ce personnage mystérieux et incompréhensible... Eh bien, je puis vous dire ce que je n'oserais pas avouer à personne : notre liaison ne peut plus durer.

VERNIER.

Comment? mais, vous êtes folle! De quoi vous plaignez-vous?

OLYMPE.

Je me plains d'être profondément méprisée par l'homme dont le monde admire la prodigalité et l'amour apparent. Je ne suis pas pour lui un être vivant qui a une âme, un cœur et une volonté, qui aime, qui souffre, qui existe enfin, — mais une esclave soumise dont les traits lui rappellent je ne sais quels souvenirs. Savez-vous comment se passent nos rendez-vous dans cet hôtel qu'il a fait meubler avec un soin minutieux et qui doit être l'exacte copie du cadre où a vécu la femme qu'il a aimée? Pendant des heures entières il me regarde en silence; il me semble parfois qu'il va, enfin, me crier le secret de sa vie, l'aveu qui lui brûle les lèvres, mais

non, rien! jamais rien! Pas une parole d'amour, d'affection, de tendresse, pas même une tentative pour gagner ma confiance et mon amitié, si ce n'est mon amour. Depuis six mois que dure notre liaison, la politesse la plus glaciale et la plus méprisante.

VERNIER.

Et vous vous plaignez? Un homme immensément riche qui vous assure l'existence la plus large et la plus luxueuse et qui vous laisse une liberté entière,... mais encore une fois : c'est le rêve, l'idéal de toutes les femmes.

OLYMPE.

Dites de toutes les femmes que vous connaissez, Vernier.

VERNIER.

Toujours méchante... mais, sérieusement, qu'avez-vous à reprocher au prince André? Il me semble qu'il a tenu tous ses engagements?

OLYMPE.

Eh! je ne lui reproche rien! Je sens seulement qu'il y a quelque chose de malsain et d'impie dans cette comédie où ma personnalité

disparaît pour faire place à celle d'un fantôme... A-t-on le droit de voler aux pauvres morts leur image et leur place en ce monde? A-t-on le droit de rappeler à la vie, fût-ce à une vie factice, ceux qui reposent dans la paix éternelle? Et il me semble que nous rendrons compte à Dieu de cette comédie sacrilège; je ne veux plus, je ne dois plus y prendre part... je sens que je deviendrais folle.

VERNIER.

Voyons, voyons, chère enfant, calmez-vous... Je comprends que l'indifférence du prince vous soit désagréable. Certainement votre liaison ne doit pas être d'une gaieté folle, mais enfin, vous avez des compensations suffisantes...

OLYMPE.

Il ne s'agit ni de mon orgueil, ni de mon amour-propre; vous ne me comprenez pas.

VERNIER.

Dites-vous, une bonne fois : j'ai affaire à un original; faites le sacrifice de votre coquetterie féminine!

OLYMPE.

Non, tenez, brisons là, Vernier. Je regrette de vous avoir parlé en toute franchise et, cependant, à qui pouvais-je m'adresser, si ce n'est à vous, car j'ai encore une prière, Vernier... et je vous en supplie, si vous voulez vraiment que nous devenions amis, dites-moi la vérité, apprenez-moi son nom...

VERNIER.

Son nom?

OLYMPE.

Le nom de la morte qu'il a aimée; ce nom que j'ai peur de deviner, car il y a des choses que vous ignorez, Vernier... Cet homme a déjà exercé sur ma vie une influence néfaste. La vérité que j'entrevois, que je ne veux pas admettre, est tellement effroyable qu'en me la révélant vous pouvez m'épargner un remords éternel.

VERNIER.

Pauvre petite! Je ne peux pourtant pas lui dire... Je vous jure que j'ignore le nom de la femme dont la rivalité posthume vous irrite à

ce point. Le prince ne m'a jamais fait de confidences, mais ce dont je suis sûr, c'est que vous jouez là un jeu dangereux... car, prenez garde, vous voilà prise au piège...

OLYMPE.

Moi ?

VERNIER.

Oui, vous, qui professiez, jadis, un si profond mépris pour les peines sentimentales. Ah! ma pauvre enfant! si vous saviez comme je lis clairement dans votre cœur!

OLYMPE.

Que dites-vous? que voulez-vous dire?

VERNIER.

Je dis que vous voilà éprise d'un homme qui ne vous aime pas et que c'est là la raison de vos scrupules, de votre tristesse, de ce trouble profond dont vous vous plaignez.

OLYMPE.

Amoureuse! moi, amoureuse du prince André! Tenez, c'est vous qui perdez la raison, Vernier. Et, cependant, qui sait? Est-ce de

l'amour ou de la haine que m'inspire cet homme; est-ce une sensation de peine ou de joie qu'éveille sa présence? Je ne sais plus. Mais le temps est venu de savoir la vérité; je dois lui appartenir tout entière et pour toute la vie, ou ne plus le revoir. Oui, un amour plus fort que tout, plus fort que la mort elle-même, ou une haine mortelle... ce sera l'un ou l'autre, mais cette incertitude ne peut plus durer...

SCÈNE II

LES MÊMES et ANDRÉ.

ANDRÉ.

Comment, c'est vous, mon cher Vernier? Décidément, voilà une sollicitude qui frise l'indiscrétion.

VERNIER.

Mon cher prince...

OLYMPE.

Ne vous fâchez pas contre cet excellent mon-

sieur Vernier, il n'est venu ici que sur mon invitation expresse.

ANDRÉ.

Vraiment?

OLYMPE.

Ne cherchez pas à éluder une explication inévitable. M. Vernier vous dira le but de sa visite et de quelle mission je l'ai chargé.

Elle sort.

SCÈNE III

ANDRÉ et VERNIER.

VERNIER.

Je n'y comprends rien... Votre charmante amie me faisait tout à l'heure des confidences singulières... Il me semble que l'on ne peut être plus respectueux et moins exigeant.

ANDRÉ.

Vous croyiez que j'allais vraiment en faire ma maîtresse ?

VERNIER.

Dame! ça en avait un peu l'air.

ANDRÉ.

Ah! éternelle lâcheté humaine! Le moment est venu de remplir mon devoir; chaque jour, chaque heure de retard est un crime de plus, et je n'ose pas; les paroles d'aveu se glacent sur mes lèvres; je me dis chaque jour : ce sera pour demain, et le lendemain me trouve aussi lâche et plus irrésolu que la veille.

VERNIER.

Quel aveu?... il est à moitié fou! Voyons, mon cher prince, la situation n'a rien de tragique... Je comprends que la vue de cette charmante femme éveille en vous les souvenirs les plus douloureux, mais êtes-vous responsable d'un crime que vous n'avez point commis?... Votre nom est celui du meurtrier d'Esther Vandergold, est-ce une raison, même si Olympe se souvient du passé, pour qu'elle vous haïsse,... est-ce une raison, surtout, pour ne pas l'aimer?

ANDRÉ.

Oui, mon nom est celui du misérable qui l'a

rendue orpheline... c'est là l'effroyable mystère que vous ne comprenez pas.

VERNIER.

Et je vous dis, moi, que votre indifférence apparente est le seul obstacle qui vous sépare, car elle vous aime, et vous-même...

ANDRÉ.

Je ne peux pas, je ne dois pas l'aimer... Ah! revivre le passé dans un nouvel amour qui serait encore l'amour du temps jadis, retrouver la jeunesse avec son pardon!... Oui, ce serait l'idéal et ceux qui recommencent la vie, après avoir désespéré, en jouissent, sans doute, avec une intensité que nous ne soupçonnons pas; les morts qu'ils ont aimés les protègent... loin de troubler l'avenir, l'image du passé lui prête une volupté nouvelle; mais pour moi, sachez-le bien, ce rêve est irréalisable; entre moi et le monde des vivants, le souvenir des morts qui ne sont pas vengés se dressera toujours... Elle m'aime, dites-vous, allons donc! c'est l'esprit de la morte qui revit en elle et réclame vengeance... Demandez-lui si le senti-

ment qu'elle éprouve pour moi est de l'amour ou de la haine, elle ne saura que répondre, et moi-même, quand tout mon être tressaille de bonheur et d'angoisse au charme de sa voix, je ne sais plus si c'est la vivante ou la morte que j'aime...

VERNIER.

Calmez-vous, je vous en supplie.

ANDRÉ.

Hélas!... la voir, lui parler... cette existence absurde était encore un bonheur trop grand et trop immérité, il ne pouvait durer. L'explication que je désire et redoute à la fois, peut avoir lieu aujourd'hui ou demain, peu importe, le drame de ma vie touche à son dénouement. Nous nous battons aujourd'hui avec Lousteau. Les conditions du combat sont réglées ?

VERNIER.

Nous nous sommes entendus avec ses témoins. On ne parle que de cette histoire dans Paris; il n'y a pas eu moyen...

ANDRÉ.

Ce pauvre diable, affolé par la jalousie, m'a in-

sulté publiquement, un duel est inévitable, et ce duel me sera fatal, j'en ai le pressentiment... Je rencontre à chaque pas des présages funestes, des menaces de mort.

VERNIER.

Ah bah! Tout le monde éprouve ça avant de se battre en duel...

ANDRÉ.

Croyez-vous que j'aie peur de la mort? elle est le repos, la délivrance, la rencontre, peut-être, de ceux qui sont morts avant nous. Ce sont eux qui m'appellent, et je ne crains qu'une chose : mourir avant l'aveu suprême, avec un tel remords.

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLYMPE.

OLYMPE.

Ce remords vous sera épargné, je sais la vérité.

ANDRÉ.

La vérité?

OLYMPE.

Oui, la vérité que vous avez eu l'infamie de me cacher si longtemps... Tenez, lisez cette lettre...

ANDRÉ.

Quelle lettre?

OLYMPE.

Lisez.

ANDRÉ, lisant d'abord la signature, puis la lettre.

« Lousteau... Je me bats avec le prince de Mora. Les résultats d'un duel sont toujours incertains; s'il me tue, le mot de l'énigme qui nous intéresse, tous les deux, périrait avec moi. Je vous ai trop aimée pour m'y résigner. Savez-vous la raison véritable de l'étrange conduite du prince André, de cette liaison platonique qui vous couvre de ridicule aux yeux de tous? Cette explication ne peut être connue que de ceux qui, comme moi, sont parvenus à deviner le mystère de votre naissance. Eh bien, permet-

tez-moi de vous rappeler qu'à l'époque du procès du prince Philippe de Mora, meurtrier présumé d'Esther Vandergold, le prince André vint se livrer lui-même à la justice, en avouant le crime dont on accusait son père... » Ah ! le misérable ! le misérable qui dénonce son ennemi ! le lâche à qui ma mort ne suffit pas !

OLYMPE.

Répondez-moi, est-ce vrai ?

ANDRÉ.

Cet aveu, je l'aurais fait moi-même ; vous auriez tout connu : mon repentir et mon expiation... peut-être, alors, m'auriez-vous pardonné.

OLYMPE.

Répondez-moi, est-ce vrai ?

ANDRÉ.

Ah ! le misérable !.. Oui, sa vengeance est habile ! mais je le tuerai... s'il y a une justice, je le tuerai aussi.

OLYMPE.

Ah ! vous avouez, vous avouez enfin !.. Ne dites pas non ! Cet aveu me suffit !

ANDRÉ.

Eh bien, soit ! L'aveu que la mort aurait pu m'épargner, je dois le faire moi-même... Voici l'expiation que j'attends depuis l'instant du crime... voici le châtiment !

OLYMPE.

Ah, vous me faites horreur !

ANDRÉ.

Quand votre mère déjà agonisante implorait grâce, je n'ai pas eu de pitié. Soyez donc impitoyable, je l'ai été moi-même.

OLYMPE.

Eloignez-vous; épargnez-moi l'horreur de votre présence.

ANDRÉ.

Permettez-moi de vous dire tout ce qui, plus tard, plaidera ma défense, j'ai encore tant de choses à vous apprendre, tant de choses essentielles que personne ne pourra vous révéler. Ecoutez-moi de grâce ! Oui, je suis le plus lâche, le plus infâme des meurtriers; vous avez le droit, presque le devoir de me repousser avec

horreur, et, cependant, si vous saviez tout ce que j'ai souffert, et la détresse de mon cœur misérable, en ce dernier instant, vous-même, vous me pardonneriez.

OLYMPE.

Jamais ! entendez-vous, jamais ! Espérez-vous m'apitoyer sur votre sort ?

ANDRÉ.

Hélas !... quand mon père me disait : l'enfant te pardonnera un jour, je savais bien que ce n'était pas possible. La cause que je croyais défendre était juste et loyale, mais rien ne justifie le crime de Caïn et pour moi, comme pour le premier des meurtriers, il n'y a pas de pardon, car nous agonisons avec nos victimes — et cependant, l'âme de votre mère dont je sens près de moi la présence invisible m'a déjà pardonné, j'en suis sûr. Mais vous voudriez m'absoudre que vous ne le pourriez pas, car cette femme que j'ai tuée, cette femme qui était votre mère, Olympe, cette femme a été l'unique amour de ma vie... je l'adorais au moment du crime abominable et je l'adore encore.

OLYMPE.

Vous vivez cependant et votre victime est morte.

ANDRÉ.

Je vis, hélas ! oui ; voilà le reproche que dans une heure, sans doute, je ne mériterai plus. Ah ! pauvre enfant ! vous me reprochez de vivre ! C'est pour vous, cependant, que j'endurais ce supplice !

OLYMPE.

Pour moi ? Ne mentez plus, à quoi bon ?

ANDRÉ.

Oui, pour vous, et vous savez bien que je ne mens pas. J'ai voulu être riche pour vous rendre la fortune que votre mère, grâce à moi, n'avait pu vous laisser. Et j'y suis parvenu, trop tard, hélas ! puisque je vous ai retrouvée dans un milieu infâme et indigne de vous... N'importe ! j'espérais vous en arracher un jour, en gagnant peu à peu votre confiance et votre affection... C'est pour cela aussi que je n'ai pas osé vous dire la vérité... vous m'auriez repoussé

et dès le premier jour, avec cette haine et cette horreur que je lis sur votre visage, que je devine dans votre voix...

OLYMPE.

Je n'accepte rien de vous : ni le don de votre fortune, ni votre protection... Laissez-moi, éloignez-vous, c'est tout ce que j'exige...

ANDRÉ.

Ne craignez rien, vous ne me verrez plus, car j'ai le droit de mourir... Oui, j'ai trop souffert et je ne vous crains plus. Adieu, vous êtes libre de me maudire ou de me pardonner; bientôt la morte elle-même me dira son verdict.

OLYMPE.

Je n'exige pas votre mort; vous ne me comprenez pas.

ANDRÉ.

Je vous comprends. Ne vous reprochez rien.

OLYMPE.

Et vous ne vous défendrez pas? Vous vous

laisserez tuer? Mais c'est une lâcheté et un crime! un suicide inutile!

ANDRÉ.

Ne me retenez pas. Je ne pouvais plus vivre.

Rideau.

SEPTIÈME TABLEAU

Le Pardon.

Une clairière dans un bois, aux environs de Paris.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, VERNIER, LOUSTEAU, DE GRANDCHAMPS.

ANDRÉ.

Je regrette de vous avoir fait attendre... Messieurs, quand vous voudrez.

VERNIER.

Messieurs, permettez-moi de vous proposer encore une fois un accommodement qui serait conforme à la raison comme à l'honneur. Une querelle aussi futile que celle dont nous avons

été témoins, ne saurait justifier l'effusion du sang.

LOUSTEAU.

Vous faites votre devoir, monsieur... mais une réconciliation sur le terrain ne saurait convenir ni à monsieur de Mora, ni à moi.

ANDRÉ.

En effet; depuis hier, des faits nouveaux se sont passés et d'une telle gravité que si M. Lousteau me faisait des excuses une rencontre serait encore inévitable... S'il refuse de se battre, je le souffletterai publiquement.

LOUSTEAU.

Voilà à quoi aboutit votre tentative, monsieur.

DE GRANDCHAMPS.

Il ne me reste qu'à vous rappeler les conditions du combat... Vous vous placez à vingt pas; au signal donné, vous marcherez l'un sur l'autre; vous ferez feu à volonté.

ANDRÉ.

C'est bien.

LOUSTEAU.

C'est bien.

DE GRANDCHAMPS.

Voici les armes, messieurs; si vous voulez vous placer... Allez, messieurs.

Préparatifs du duel; Lousteau paraît à droite, marchant sur André; celui-ci s'avance, le pistolet relevé, arrive à la limite, Lousteau tire, André tombe.

SCÈNE II

LES MÊMES, OLYMPE.

OLYMPE.

André! André! Ah, les misérables! ils l'ont tué!

VERNIER.

Vous, madame!

OLYMPE.

Du secours! un médecin! Dites-moi qu'il vit encore! Je ne veux pas qu'il meure!

LE MÉDECIN.

Madame, il est perdu!

OLYMPE.

Je ne vous ai pas dit de mourir... Par ma

voix, la morte vous pardonne... Vivez, André... Je vous aime, je vous pardonne... M'entends-tu ? me comprends-tu ? Il faut vivre, car ta mort me tuera, car ton crime est expié !

ANDRÉ.

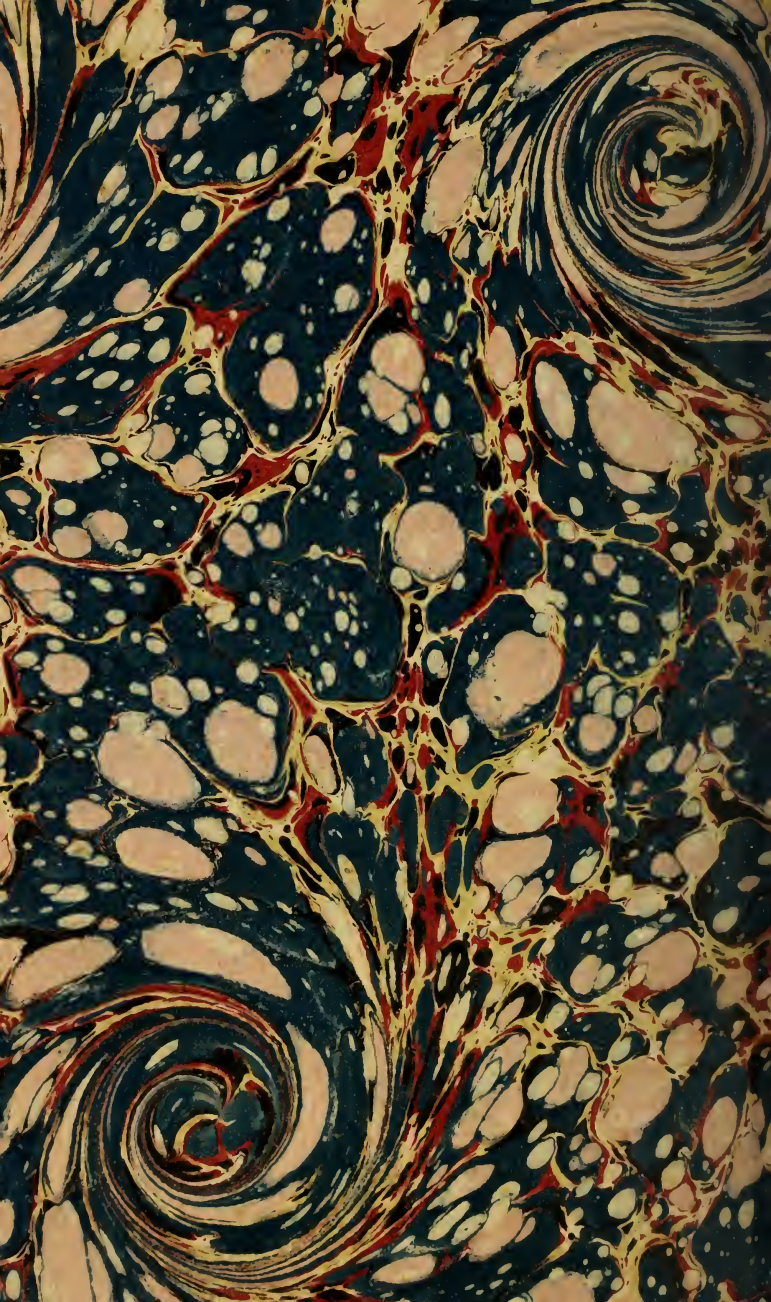
Merci, Esther !

Il retombe, mort.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.

164



PQ
2607
O5L3
1893

Donnay, Maurice Charles
Lysistrata

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 01 07 003 4